

BULLETIN INTÉRIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS
&
DÉBATS



N° 98
Juin 2019

DOCUMENTS & DÉBATS
est un bulletin intérieur de l'APF.
Sa diffusion est réservée même par voie de citation.
Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.

DOCUMENTS & DÉBATS est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est confiée à : Corinne Ehrenberg avec Valérie-Anne Queuille, Églantine Mazoyer, Martine Mikolajczyk et Olivia Todisco.

SOMMAIRE

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'APF : 1er février 2019

Rapport moral du Président : <i>Leopoldo Bleger</i>	6
Rapport de la Trésorière : <i>Pascale Totain</i>	23
Rapport du Secrétaire du Comité de formation : <i>Jacques André</i>	25
Rapport du Comité de publication de l'APF : <i>Patrick Merot</i>	28

DÉBATS DU SAMEDI

- Samedi 8 décembre 2018

Un « si précieux » silence : <i>Francine Pascal de Mont-Marin</i>	32
Discussion de la conférence de Francine Pascal de Mont-Marin : <i>Marita Wasser</i>	39

- Samedi 2 février 2019

Objets paradoxaux de la méthode : <i>Gilberte Gensel</i>	42
Discussion de la conférence de Gilberte Gensel : <i>Éric Flame</i>	50
Entre clinique et théorie : les objets de la méthode : <i>Claude Arlès</i>	52
Discussion de la conférence de Claude Arlès : <i>Éric Flame</i>	61

LES ANALYSTES DE L'APF À LYON

- Samedi 23 mars 2019 : *Violence de l'idéal*

Introduction : <i>Marie Dessons</i>	64
Une Résistance idéale : <i>François Royer</i>	67
Une connaissance énigmatique : <i>Patricia Attigui</i>	75

RÉUNION DES ANALYSTES EN FORMATION - 13 octobre 2018

Compte rendu de la réunion : <i>Paule Lurcel</i>	84
CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF.....	87

*Assemblée générale de l'AFP :
1er février 2019*

Rapport moral du Président

Leopoldo Bleger

I. Introduction

Au terme du mandat voté il y a deux ans, voici venu le moment du bilan. Vilain mot quand même, disons plutôt regard rétrospectif et première tentative pour me faire une idée de ces deux années du travail du Conseil. La précipitation dans laquelle s'est faite sa mise en place a laissé des marques. Je ne m'attendais pas à autre chose, mais quand même.

Un président de l'APF tient son autorité et son pouvoir moins de l'investiture de la charge que de son parcours personnel et psychanalytique, le pouvoir transférentiel comme on l'appelle souvent. Cela compte dans l'équilibre d'un « petit groupe ». Nous avons essayé de faire avec, pour le mieux. Les discussions au Conseil furent souvent intéressantes, parfois grinçantes. Je ne suis pas sûr que les désaccords aient toujours tenu à des considérations de fond, mais c'est le propre de la psychologie de tout petit groupe. Un des motifs de tension tenait à l'idée que chacun se fait de l'APF. Nous sommes très jaloux de notre Institution, de nos modalités de formation et de notre conception du travail intellectuel et clinique. À chacun son APF ! L'APF de l'un ne s'accorde pas très bien avec l'APF de l'autre. Au fond, rien de nouveau. On s'est rarement ennuyé au Conseil ! Certaines questions ont provoqué de fortes dissensions, nous avons voté plusieurs fois. Je l'ai déjà dit, je le répète, beaucoup de choses risquent de tuer la psychanalyse mais il y en a une particulièrement surnoise le consensus mou, le manque de débat.

Comme toute institution, comme tout groupe humain, l'APF n'échappe pas à la rivalité, à la compétition, voire à l'*Invidia*. Le problème est de vouloir l'ignorer, de jouer au naïf : ça m'est arrivé lorsque cette rivalité venait de la part de collègues que j'avais en très grande estime. Je reste pantois devant certains choix, faits surtout en fonction de préférences personnelles ou d'engouements d'un temps. Je n'ai rien contre, quoi de plus humain ? Mais là aussi, je me sens un peu naïf face à la difficulté de se séparer un peu de soi-même dans certaines occasions, de mettre un peu de distance entre les choix personnels et les choix institutionnels. Ces choix personnels frôlent parfois l'arbitraire. Sans vouloir trop généraliser, j'ai parfois le sentiment qu'en France ou du moins à Paris, on tire des lettres de noblesse d'un certain arbitraire. Venant d'un pays où l'arbitraire était érigé en loi, je ne partage pas cela.

Je parlais, il y a déjà plus de deux ans, avec quelqu'un que j'apprécie, de l'idée que je me faisais de l'APF de nos jours, ainsi que de la place de la psychanalyse dans la politique des temps présents. Cette interrogation récurrente est peut-être liée à mes années de vie en Argentine, où la question politique était tellement présente, mais je pense que la question se pose partout et pas seulement en Argentine. Après avoir entendu mon propos pendant un certain temps, ce collègue m'a demandé : « et ton désir ? ». Faire du désir une politique ? Freud a tenu à rappeler en 1933 de ne pas faire de la psychanalyse une conception du monde, encore moins une religion. Mauvaise affaire pour la psychanalyse.

Je remercie chacun de mes camarades du Conseil : Philippe Valon qui a veillé aux détails et a été de bon conseil sur les décisions un peu imprévisibles à prendre, André Beetschen d'avoir proposé de prendre une charge qui n'était pas tout à fait dans son programme, Christophe Dejours d'avoir su s'insérer avec finesse dans un Conseil qu'il a rejoint à la dernière minute, Adriana Helft, toujours aussi perspicace et passionnée et, *last but not least*, Pascale Totain, notre Trésorière capable de dire que le roi est nu.

J'ai souvent échangé avec beaucoup d'autres collègues, pour avoir leur avis, les consulter sur telle ou telle question. Et, bien que je n'aie pas suivi leurs conseils de manière automatique, je les en remercie.

Madame Mamane a été d'une grande disponibilité et très attentive aux mille détails de la vie institutionnelle.

Mais avant de continuer, je voudrais saluer la mémoire des collègues décédés en 2018. Francis Moreau, inscrit à l'Institut depuis de très nombreuses années, est mort au mois d'avril, Dominique Strazzulla, longtemps analyste en formation, en juin. Notre chère collègue Françoise Caille Winter est décédée au mois de mai. Je n'aurai plus le plaisir d'échanger avec cette femme fine et intelligente. La mort de François Gantheret, à la toute fin de l'année dernière, a endeuillé notre Association. Un homme intelligent, fin clinicien, aussi passionné que jaloux des orientations de l'APF. Formateur réputé, il a apporté d'excellentes contributions à la psychanalyse. Je l'ai connu au travail, du temps des *Libres Cahiers* où il est venu longuement discuter avec nous, proposer des idées et partager son expérience. Certains auront le sentiment qu'avec lui c'est un pan de l'APF qui s'en va.

Le Conseil a décidé de proposer au vote de l'Assemblée générale l'élection de deux membres d'honneur : Robert Pujol et Annie Anzieu. Selon nos statuts (article 9), il faut un vote secret et une majorité de trois quarts des membres présents.

Robert Pujol a fait partie des membres qui ont fondé l'APF, ayant fait lui aussi sa formation à la *Société française de psychanalyse*. Figure quelque peu oubliée à l'APF, Robert Pujol a été très actif, dès la scission de 1953 et ensuite dans la nouvelle scission de 1964 et la fondation de l'APF avec, entre autres, Granoff et Leclair. Il a activement participé à la vie de l'APF pendant deux décennies : il venait à Paris pour assurer sa tâche de superviseur, comme me l'a raconté Hélène Trivouss Widlöcher, il a fait partie de plusieurs Conseils et il a présenté des textes aux Entretiens. Il s'est ensuite replié sur son travail comme psychanalyste et formateur dans la région de Marseille où il était installé. Guy Darcourt m'a transmis un beau témoignage de son analyse avec Pujol. Je sais que dans sa région, « il était une figure », comme on dit. Il y a assuré une présence vigoureuse de la psychanalyse et de l'APF. Son remarquable texte sur le fantasme, que je connaissais depuis très longtemps, a certainement compté dans ma décision de me former à l'APF.

Annie Anzieu a aussi été très active dans la vie institutionnelle et scientifique de notre Association, ainsi que pour ce qui est de la formation. Elle a fait partie de plusieurs Conseils. Ses textes, comme par exemple celui sur l'angoisse présenté aux Entretiens de 1970, témoignent de sa qualité de clinicienne. Elle a aussi publié un livre sur la féminité (*La femme sans qualité*). Son engagement pour la psychanalyse des enfants l'a menée à fonder une association de formation qui a déclenché un débat parmi nous. Nous sommes nombreux à nous rappeler qu'il y avait une sorte de liste d'attente pour participer au séminaire des Anzieu. Petit souvenir personnel : lors de ma première validation elle faisait partie de la commission avec Henri Normand et... Didier Anzieu. Me voilà donc en face d'un couple de psychanalystes, presque en famille, d'autant plus que la validation se passait chez eux, dans leur salon. Je ne suis pas sûr qu'ils se soient rendus compte du côté quelque peu cocasse de la situation.

Pour nous tous, ou presque, ces deux figures sont nos anciens, très actifs, chacun à sa manière, dans la vie de l'APF. Honorer nos aînés est un précepte biblique auquel l'homme Freud tenait. Honorer veut dire reconnaître la place qu'ils ont prise dans notre Association et dans notre formation, désaccords inclus.

II. Vie institutionnelle

Nous sommes aujourd'hui 82 membres actifs (36 titulaires et 46 sociétaires), deux membres d'honneur et 20 membres honoraires. Le Collège a élu titulaires Pascale Michon Raffaitin et Jean-H. Guégan, et sociétaires, Chantal Dûchene González et Catherine Rodière Rein. Je leur adresse encore une fois mes vives félicitations.

Jacques Le Dem, un collègue apprécié et très actif dans la vie de notre Association, a demandé à devenir membre honoraire. Martine Baur a aussi demandé à devenir membre honoraire.

Le Collège de Titulaires a homologué les cursus de Jenny Chomienne Pontalis, Corinne Le Doussal, Françoise Buffard Dejour, Christina Lindenmeyer, Fafia Djardem, Maria Marcellin et Isabelle Cahingt.

Nous laissons au prochain Conseil une liste déjà longue de demandes d'homologations, de sociétariats et de titulariats, au point qu'il leur faudra envisager d'organiser un cinquième Collège. Je me réjouis que des collègues se décident à franchir le pas et demandent à devenir membre.

Il y a 189 analystes en formation dont 43 ont homologué leur cursus. Il y a eu quatre démissions de l'Institut : Marie-Lyse Testart, Alain Biron, Martine Serres et Serge Leret, pour la plupart en raison de l'arrêt de leur pratique clinique. Après d'innombrables lettres et quelques coups de fil, nous avons décidé, suivant le règlement, de radier un analyste en formation qui ne payait pas ses cotisations depuis des années, sans aucune explication ni justification. Désagréable impression qu'il a joué au chat et à la souris avec nous.

Au passage, je suis étonné du nombre de collègues qui se font prier pour payer leur cotisation ou leur participation.

Le Secrétaire du Comité de formation, Jacques André, reviendra sur les questions de la formation tout à l'heure. Ici, je pourrai reprendre ce que j'ai dit il y a un an : étonnante constance des chiffres, choix de rester une « petite » société, interrogation sur nos choix, place de l'APF dans le paysage français. Je vous renvoie à cette page de mon rapport de l'année dernière. J'y reviendrai tout à l'heure par un autre biais.

Publication de l'APF

Dans ce même rapport, je vous entretenais aussi du choix de publication. Tous ceux qui ont fait l'expérience du lancement d'une revue savent l'énergie et la détermination que cela demande. Il nous en a fallu pas mal pour que la revue soit prête en janvier. Le choix de la maquette, le contrat avec les PUF, la question fondamentale de la diffusion... La liste est longue des décisions que Patrick Merot et moi-même avons dû arbitrer. Je le remercie de sa patience et de son endurance ainsi que de celles du Comité de rédaction : Viviane Abel Prot, Claude Arlès, Isée Bernateau, Solange Carton, Catherine Chabert, Jean-H. Guéguan, Françoise Neau et Martin Reça. Dominique Blin, Secrétaire de publication, a dû arrêter pour des raisons personnelles. On connaît son sérieux et sa capacité de travail. Isée Bernateau a accepté d'assurer cette tâche de manière temporaire.

Des échanges soutenus ont permis de clarifier l'orientation de notre publication : en faire une revue, faire connaître le travail des analystes de l'APF sans en faire une exclusive, faire en sorte qu'elle garde le niveau de l'*Annuel* tout en comprimant son contenu pour le rendre plus percutant. L'ancien Comité de publication est devenu Comité de rédaction. Patrick Merot, en tant que Directeur, vous donnera tout à l'heure d'autres éléments concernant la revue et le travail du Comité.

Le Conseil a changé le règlement intérieur concernant la publication de l'APF. Nous avons voulu que ces règles soient claires mais pas trop contraignantes, notamment en ce qui concerne la rotation des membres du Comité de rédaction et de son Directeur. S'il faut une grande autonomie de travail pour faire vivre une revue, le Conseil en demeure le responsable.

Je pourrais ici aussi reprendre certains passages de mon rapport de l'année dernière, notamment sur la place que l'on souhaite pour une revue qui ne se limite pas à publier le travail scientifique de notre Association, mais qui peut aussi inciter d'autres collègues à écrire. Réaffirmer donc le caractère non automatique de la publication de textes de la vie scientifique de notre Association. Il faut, à mon avis, garder du jeu entre les deux, entre la vie scientifique et la revue. D'autant plus qu'il est tout à fait souhaitable que les analystes de l'APF publient dans d'autres publications. On le sait bien : l'édition est toujours une voie indispensable pour faire connaître le travail de l'APF. On le sait aussi, cette voie se rétrécit de jour en jour. Mais l'insolente santé de certains collections (je pense à la « bleue » de Jacques André) montre bien qu'il est toujours possible

d'associer la qualité de textes à une écriture qui ne prend pas son lecteur à la gorge. Que l'APF ait créé sa propre revue ne devrait pas, je l'espère, inhiber des collègues de se lancer dans la création d'une ou d'autres revues.

Groupe de contact

Le groupe de contact réunit, je le rappelle, l'ensemble des sociétés analytiques en France à une exception près, l'École de la cause. C'est dire que s'y côtoient le sérieux et le loufoque, au milieu des ambitions les plus personnelles. Sur la lancée de l'année passée, le groupe s'est réuni à plusieurs reprises en 2018, Bernard de La Gorce y étant délégué par l'APF, plutôt que représentant. Son *mail* concernant une pétition un peu farfelue, demandant que le professeur Stanislas Dehaene soit destitué du poste de responsable du Conseil supérieur de l'enseignement national du fait de son orientation cognitiviste, et l'échange qui s'en est suivi, valent le détour.

Peu après notre dernière Assemblée générale, une délégation de cinq personnes du Groupe de contact a été reçue au Ministère de la santé, plus précisément à la Direction générale de l'organisation des soins. Cinq textes avaient été préparés. Je garde la même impression qu'alors : pourquoi un groupe censé réunir des sociétés *analytiques* se retrouve-t-il à s'entretenir au Ministère de la santé sur, entre autres, l'autisme (texte rédigé par Denys Ribas, président de la SPP) ou sur la formation des personnels de santé (texte rédigé par le président du Quatrième groupe). Que des psychanalystes investissent le champ de la santé mentale me paraît une nécessité, qu'ils revendiquent leur condition de psychanalyste et non celle de psychiatre ou psychologue, pour se faire entendre, me paraît ajouter à la confusion.

Fruit du travail d'une trentaine de collègues, surtout d'orientation lacanienne, sous la coordination de Patrick Landman et Pascal-Henri Keller, un « Rapport sur les avancées et les apports des psychanalystes français dans le champ de la santé mentale, de la jeunesse et de la culture » fut produit. Ce rapport, long de soixante pages, essaie de dresser un panorama de la situation de la psychanalyse en France et de répondre de manière argumentée à des critiques et des allégations souvent fausses ou tendancieuses. Le ton est sérieux et sans esbroufe. Le résultat laisse beaucoup à désirer mais il n'en constitue pas moins un bon outil pour informer les responsables politiques notamment, de ce dont il s'agit vraiment.

Après discussion au Conseil, la décision de signer ce rapport a été prise à la majorité de voix. Une fois n'est pas coutume. Détail cocasse : lorsque nos collègues des deux autres sociétés affiliées à l'IPA en France ont su que l'APF signait, ils ont immédiatement décidé de nous emboîter le pas, surpris de notre décision. Chacun est libre à titre personnel de signer, ou non, ce rapport. Nous avons mis dans la partie « Asso » du site quelques informations concernant ce groupe, rédigées par Bernard de La Gorce. D'autres informations, dont l'échange de *mails* que j'ai mentionné à l'instant, et le rapport, sont disponibles au secrétariat de l'APF sur simple demande.

Prenant prétexte de questions amenées par le Groupe de contact, le Conseil a proposé comme thème de la Journée des membres *La psychanalyse et la cité*, un thème rarement abordé en tant que tel dans une journée des membres, mais omniprésent en filigrane dans beaucoup d'autres débats. On croit l'oublier mais le politique traverse tous les aspects de la vie humaine et sociale. Jean-Michel Hirt (*La psychanalyse au temps de l'anthropocène*) et Monique Selz (*La psychanalyse et la cité*) ont introduit la discussion du matin et de l'après-midi. Je me permets aussi de renvoyer à mon introduction. Les détours de la discussion de l'après-midi ont fait surgir la figure d'un homme qui a été membre de l'APF jusqu'à sa mort paisible en 1988. Georges Mauco, il s'agit de lui, est connu pour avoir propulsé la création de la première consultation psychopédagogique dans l'immédiate après-guerre, au Lycée Claude Bernard. Une politique de santé mentale qui a essaimé. Moins connue est son activité de démographe et de soi-disant spécialiste de l'immigration, qui l'a conduit dès avant la guerre, et pendant celle-ci, à publier des textes antisémites. Le début de son entretien avec Élisabeth

Roudinesco, qui est allée l'interviewer, dit bien cette position antisémite si fréquente, qui se pare d'une apparence d'évidence pour se dédouaner de tout racisme : « le problème juif », vous savez...¹

Nous étions peu nombreux dans l'assistance à connaître sa trajectoire. Que je sache, la question n'a jamais été ouvertement abordée à l'APF. Il était temps. Les silences de l'histoire sont choses étranges : il suffit de penser à l'assassinat en masse de Juifs pendant la seconde guerre mondiale et le fait qu'il ait fallu, en France, attendre les années 80 et tout particulièrement le film de Lanzmann, pour que la Shoah ait, justement, droit de cité dans le débat public, pour qu'elle soit une chose publique et non l'affaire de quelques-uns.

Documents & Débats

Documents & Débats est un outil formidable de la vie de notre Association. Il a été placé pendant deux ans sous la responsabilité d'Adriana Helft (avec Yvette Dorey, Caroline Giros Israël, François Hartmann et Catherine Rodière Rein). Publier deux gros numéros par an demande beaucoup, beaucoup de travail, mais le résultat est à la hauteur de cet investissement. J'ai parfois la crainte qu'il y ait un déséquilibre entre trop de documents et pas assez de débats. Je reviendrai à *Documents & Débats* en parlant du travail du Comité de l'enseignement.

Site Web

Le site a été entièrement refondu et complété avec beaucoup d'informations, grâce au travail de Jocelyne Malosto, avec le *Webmaster* Fabrice Perrinel et l'aide de Madame Mamane. Cela a représenté un long travail qui est maintenant fini. Le Comité de pilotage prévu par le règlement intérieur étant désormais obsolète, le Conseil a discuté des modalités de fonctionnement courant, c'est-à-dire de la mise en place régulière de l'information, travail qui revient de fait au Secrétaire général. Nous avons modifié le règlement intérieur en ce sens. Je crois que nous sommes nombreux à nous servir du site de manière presque quotidienne, source d'information indispensable, permettant, par exemple, un accès rapide et complet à tous les textes de *Documents & Débats*.

Fabrice Perrinel m'a transmis les statistiques de fréquentation du site (voir annexe). L'analyse des statistiques dépasse les compétences du *Webmaster* et plus encore les miennes. Le nombre des visiteurs et des pages vues reste *grosso modo* le même depuis sa création en 2016, année qui a enregistré le nombre le plus important de fréquentation. Les chiffres des visites des différentes rubriques sont aussi assez comparables, année après année. Seul constat que l'on puisse faire : l'importance du site pour rendre l'information accessible. On le sait bien, internet a remplacé le téléphone et le courrier. Reste l'utilisation du site comme lieu d'échange, ce que le Conseil de Jacques André avait mis en place, sans trouver d'écho. Il faudrait inventer une ou des modalités qui échappent à la niaiserie de l'immense majorité de réseaux sociaux. Ce projet fait partie de la liste des choses que le Conseil, faute de temps, n'a pas pu traiter.

Le local

L'année dernière je vous avais parlé assez longuement du local. Je n'ai pas de nouvelles informations à vous donner. Notre capacité d'action est limitée tant que nous devons payer le loyer du siège de la place Dauphine, qui permet à Judith Dupont de payer à son tour les frais de l'immeuble. Nous savons, oui, que nous ne pourrions pas continuer à louer ce local après sa disparition et qu'il nous sera impossible de l'acheter. Cela aurait été certainement possible jusqu'à il y a une vingtaine d'années. Certains trouvent que c'est très bien de continuer à louer, cela donne un petit parfum d'aventure : aujourd'hui ici, demain on ne sait pas. Je ne partage pas cette idée. L'APF est maintenant une dame à l'âge respectable de 55 ans. Il ne s'agit pas de pourvoir à ses vieux jours mais plutôt de prendre acte de son existence dans le temps. Ce sera à un prochain Conseil de prendre

1. Voir aussi l'entrée du *Dictionnaire international de la psychanalyse* (sous la direction d'Alain de Mijolla) rédigée par Jean-Pierre Bourgeron.

les décisions et d'œuvrer dans un temps relativement court. La commission *ad hoc* prévue l'année dernière (avec Felipe Votadoro et Pascale Michon Raffaitin), qui n'a pas été mise en place faute de marge de manœuvre, pourra certainement être de bon conseil. Pour pouvoir faire face à la nouvelle location (ou l'achat ! Sait-on jamais), le déménagement et l'aménagement de l'espace, il faut disposer d'une somme importante. Depuis quelques années déjà, notre bilan comptable est déficitaire ou à peine bénéficiaire. Il faut reconstituer nos fonds propres, dans lesquels nous avons puisé, et tenir compte aussi du fait que cette nouvelle location sera probablement plus chère que la place Dauphine. C'est pour cela que nous proposons une augmentation de la cotisation plus importante que d'habitude. Notre Trésorière vous en donnera tous les éléments dans son rapport.

III. Vie Scientifique

Au lendemain de l'Assemblée générale de l'an dernier, dans le cycle de Débats du samedi portant sur *Les objets de la méthode*, nous avons entendu les conférences de Martin Reca (*Penser avec Bion quelques objets de la méthode analytique*) et de Didier Houzel (*De la sérendipité en psychanalyse*), tous les deux à partir de l'œuvre de Bion. Le discutant du Comité scientifique fut Jean-H. Guégan. L'œuvre de Bion est rarement discutée à l'APF alors qu'elle est devenue une référence majeure pour beaucoup de psychanalystes en dehors de la France.

Le 17 mars, Sylvie de Lattre (*Entre doute et exigence*) et François Hartmann (*Ni tout à fait le même, ni tout à fait autre*) ont présenté leur conférence, Éric Flamme en était le remarquable discutant.

Le 26 mai, nous avons entendu le travail de l'ARCC sur *L'interprétation et sa spécificité en psychanalyse*. Brigitte Eoche-Duval, Jean-H. Guégan, Jocelyne Malosto et Vladimir Marinov ont pris la parole.

Le Comité scientifique a proposé au Conseil de garder le même thème, *Les objets de la méthode psychanalytique*, pour le cycle 2018-2019. Ce sont les textes et les débats de la première année qui nous ont permis peu à peu de nous rendre compte, une fois encore, de la portée et des implications de la méthode proposée par Freud. On le sait, on l'oublie quelque peu.

Le 13 octobre, nous avons écouté les conférences d'Anne Robert Pariset (*La plasticité de la mémoire « transférentielle »*) et d'Élisabeth Cialdella Ravet (*Destins psychiques de l'analyste en séance*), discutées par Jean-H. Guégan. Le 8 décembre, celles de Francine Pascal de Mont-Marin (*Un « si précieux » silence*) et de Felipe Votadoro (*Enquête sur une disparition*) avec l'excellente discussion de Marita Wasser. C'est un grand plaisir d'entendre de nouvelles voix lors de ces débats. Nous avons souvent de bonnes surprises. Pour conclure la série, nous entendrons demain Gilberte Gensel et Claude Arlès. Éric Flame en sera à nouveau le discutant.

Lors du quatrième samedi de l'année, réservé aux ARCC, Patrick Merot, avec d'autres collègues, nous fera part du travail *Sur la croyance*.

Les *Entretiens* de juin ont eu pour thème *Le détour*. Dominique Suchet a bien voulu accepter de diriger la discussion pour remplacer Évelyne Sechaud qui en était empêchée. Elle a fait une excellente introduction et des commentaires très justes. Nous avons écouté les interventions de Jacques André (*La vie est un détour, l'analyse aussi*), de notre amie de la SPP, Françoise Coblence (*Les détours sont les voies – Die Umwege sind die Wege*) et de Luis Moix (*Tours et détours du déplacement : le transfert latéral*).

Les *Entretiens* de juin prochain auront pour thème *Les fixations : empreinte et transformations* avec Pascale Totain, notre collègue Giuseppe Squitieri de la Société psychanalytique italienne et Jean-Philippe Dubois. Le directeur de la discussion sera Christophe Dejours.

La mise en place des activités scientifiques est un exercice plein d'embûches. C'est l'échange entre les propositions du Comité scientifique et le Conseil qui permet de dessiner peu à peu un programme suffisamment riche en promesses.

Activités ouvertes

La journée des analystes de l'APF à Lyon a eu lieu le 10 mars 2018, comme les autres années au Château de Montchat, avec les participations d'André Beetschen, Solange Carton, Françoise Dejour et Bruno Reboul, sur le thème *S'opposer* (Comité d'organisation : Loïc Brancart, Françoise Dejour, Marie Dessons, Françoise Laurent, Claire Petit et Dominique Suchet).

Vous vous souvenez peut-être que l'année précédente, obligé de prendre l'avion, je me suis trouvé immobilisé à Orly pendant plusieurs heures, suite à une fusillade. Cette fois-ci, je vous rassure, tout s'est passé sans encombre. C'était la première fois que j'y participais : j'ai beaucoup apprécié l'accueil, la qualité des textes et de la discussion. Nos collègues à Lyon ont su créer une structure de travail assez souple qui a toute sa place dans la région, avec également, l'organisation de la soirée « L'APF invite à Lyon » qui a eu lieu le 29 novembre. Michael Parsons, qui en était l'invité, ayant dû se désister, c'est René Roussillon qui a eu la gentillesse d'accepter un peu sur le tard, de débattre autour de l'œuvre de Winnicott (« Entre destruction et créativité »). Hélène Do Ich et Élisabeth Cialdella Ravet animaient la discussion.

La *Rencontre de septembre*, activité ouverte que l'APF organise régulièrement depuis de nombreuses années, a eu lieu le 15 sur le thème *Destins du fraternel*. Les conférenciers étaient Brigitte Eoche Duval, Jean-Yves Tamet, et notre invité Michel Schneider qui a publié il y a quelques années un livre très fort sur son frère. Jacques André a assuré la discussion et animé la table ronde de la fin de la journée, une première. Les différentes interventions de la journée nous ont fait entendre cette part inéluctable de l'existence de tout être humain, le monde infantile des frères et des sœurs ou de la relation avec les pairs du même âge, qui inscrivent fortement des configurations qui tendent à se répéter, jusque dans le transfert. C'est plus palpable encore dans tout groupe humain, dans toute institution, je le disais tout à l'heure, avec les rivalités et les compétitions. On n'y échappe pas !

La première activité ouverte des analystes de l'APF à Bordeaux a eu lieu le samedi 24 novembre. En principe, elle devrait avoir lieu tous les deux ans, en alternance avec celle de Nantes. Elle a été organisée par Marc Delorme, Éric Jaïs, Nicole Mesple Soms et Hervé Balondrade (qui a aussi assuré la direction de la discussion), sur le thème de la *Libre association*, avec les exposés de Catherine Chabert, Pascale Franques et Jean-Philippe Dubois. Une bonne centaine de participants, une discussion vive, une soirée amicale tout de suite après. La libre association : entendre des exposés sur le même thème, ou presque, que ceux de nos Samedis débats, organisés d'une autre manière, dans un autre lieu et, en partie aussi, avec un autre public, m'a donné à entendre des choses que je n'avais pas encore tout à fait entendu dans nos conférences à Dosne-Thiers. Ça peut sonner comme une évidence, cela ne l'était pas tout à fait pour moi : la méthode, non seulement instaure la situation analytique, mais elle la *structure* d'un bout à l'autre de la cure, elle devient un enjeu de la cure elle-même, autant pour le patient que pour l'analyste, peut-être plus encore pour l'analyste.

Je suis particulièrement content que le Conseil ait pu organiser une autre activité ouverte reprenant un intitulé proposé autrefois par le Conseil d'André Beetschen, *Points d'incidence*. Elle a eu lieu le matin du 8 décembre avec la participation de Jorge Canestri et de Laurence Kahn sur l'intitulé « *Pluralité des théories et ses effets dans la formation du psychanalyste* ». Nos deux intervenants ont des positions parfois très différentes, mais ils s'apprécient mutuellement. Si tous les deux prennent comme point de départ de leur analyse la discussion sur la multiplicité des théories, dont un président de l'IPA, Wallerstein, avait fait son discours en 1987 (« Une psychanalyse ou plusieurs ? »), leur diagnostic de la situation et la façon de s'y affronter diffèrent assez radicalement. Canestri est l'un des plus avisés représentants d'une orientation de la psychanalyse qui prône la recherche conceptuelle et, disons, semi-empirique comme voie d'issue. Si l'on peut penser que la solution est pire que le problème, reste le problème. En dessiner les contours et ses lignes de forces n'est pas tâche facile. J'y reviendrai tout à l'heure. Notre matinée de discussion avait quelque chose d'irréel au milieu d'une ville à demi paralysée par la mobilisation des « gilets jaunes ».

Un autre *Point d'incidence* est prévu dans le même esprit : le débat d'un collègue de l'APF avec un invité, en quelque sorte « son » invité. En principe, il devrait avoir lieu le matin du 18 mai mais cela dépend des obligations de l'invité. André Beetschen discutera avec Lionel Naccache, chercheur en neurosciences, à partir de son dernier livre, *Le chant du signe*. Le sous-titre de celui-ci, intitulé *Aventures et mésaventures de nos interprétations quotidiennes*, engage en effet au débat ! Celui-ci s'appuiera aussi sur les approches différentes qu'un texte comme « L'inquiétante étrangeté » – l'*Unheimliche* freudien – peut susciter, notamment sur la question de la perception.

La *Journée ouverte* a eu lieu le samedi 19 janvier 2019 sur le thème *Le refoulement en héritage* avec les exposés de Viviane Abel Prot (*Les rejets*), – discutant Bernard de La Gorce –, de Claude Barazer (*Le refoulement, un héritage menacé*) – discutant François Villa – et de Catherine Chabert (*Une clairvoyance suspecte*) – discutante Laurence Kahn. André Beetschen a dirigé les débats tout au long de la journée.

Une assistance nombreuse, des exposés – et aussi des discussions – assez différents les uns des autres, ainsi que le lancement de la revue, c'était une journée riche. Comme toujours, il y a un écart entre la proposition faite par le Comité scientifique et par le Conseil, et ses effets. Chaque conférencier s'en empare à sa manière, cette fois-ci avec un investissement personnel évident : résonances des choses dites, perplexité devant le thème, discussion, par moments, serrée. Bref, une journée qu'on peut dire réussie aussi par les effets inattendus ou plutôt en raison des effets inattendus, parce qu'elle a en partie déjoué les attentes.

ARCC

Anne Robert Pariset, responsable des ARCC, connaît bien la visée et la place toute particulière de cette modalité de travail. Jusqu'en juillet 2017, il y avait six ARCC, trois à la rentrée suivante et seulement deux aujourd'hui. Il y aura peut-être une nouvelle proposition pour l'année prochaine et les bonnes surprises ne sont pas à exclure. Est-ce un désinvestissement permanent ? La création des ARCC a provoqué de réticences chez quelques-uns, moi compris.

Cette structure de travail se voulait une réponse aux modalités de recherche dont je vous parlais à l'instant à propos du *Point d'incidence* de décembre dernier. Dès sa fondation, l'APF a voulu apporter sa contribution à la recherche en psychanalyse, mais le mot est devenu un peu maudit depuis une vingtaine d'années, du fait de son utilisation par certains courants en psychanalyse. Et pourtant, c'est l'esprit de recherche qui anime la plupart des séminaires, loin de toute pédagogie. Il me semble, d'ailleurs, que certains séminaires ou groupes de travail fonctionnent tout à fait dans l'esprit des ARCC.

IV. L'Institut de formation

Des 189 analystes en formation (dont 43 homologués), 64 sont en supervision (37 en premier contrôle, 27 en second). Les chiffres sont analogues à ceux des dernières années. Je pourrais reprendre ici ce que je vous ai dit il y a un an, mais en d'autres termes : le parcours de formation concerne aussi l'élaboration personnelle des différentes positions qu'on prend forcément, en cours de route, vis-à-vis de ce parcours : enthousiasme, idéalisation, déception, blessure, investissement ou éloignement. On oublie, je crois, que l'analyste en formation est mis à une place où il est fortement mobilisé psychiquement et que cela a des effets parfois très forts, effets qu'il lui faut élaborer. Penser le parcours de formation comme une évolution plus ou moins linéaire est une idée absurde qui, malgré tout je crois, reste comme modèle, en arrière-plan.

L'année dernière je vous parlais aussi de la possibilité pour les analystes en formation qui démissionnaient de pouvoir rester informés et de participer à la vie *scientifique* de l'APF. L'une d'elles, en présentant sa démission, m'écrivait qu'elle ne voulait pas « rester dans les oubliettes ». Le Conseil avait donc proposé de rajouter un article au règlement intérieur (numéro 19) libellé de la manière suivante :

« Les analystes en formation et les analystes ayant homologué leur cursus peuvent présenter leur démission de l'Institut de formation par simple lettre adressée au Directeur de l'Institut. Ils peuvent cependant demander à continuer d'être informés des activités scientifiques de l'Association et y participer, moyennant une participation aux frais dont le montant est fixé chaque année par le Conseil. »

Cette proposition avait soulevé quelques réticences : la crainte que des analystes en formation dont le parcours est arrêté depuis parfois très longtemps « profitent » de cet article, nous transformant en société savante.

Une fois encore, c'est envisager la situation depuis un angle qui ne tient pas compte, je le répète, de la très forte mobilisation psychique que le simple fait d'être inscrit à l'Institut provoque. Ce serait faire un mauvais procès à ces collègues que de croire qu'ils pourraient se servir de cet article de manière utilitaire.

Après en avoir encore discuté, le Conseil a inscrit cet article dans le règlement intérieur.

L'enseignement

Le Comité de l'enseignement est composé d'Hervé Balondrade, Yvette Dorey, Francine Pascal de Mont-Marin et Jean-Louis Fouassier. Dominique Suchet est la représentante du Collège des Titulaires, Paule Lurcel sa Secrétaire.

Comme d'habitude, les différentes activités proposées par l'Institut, au nombre de six (plus « Débats avec un auteur » laissé à l'initiative des analystes en formation) ont gardé pour cette seconde année la même structure et la même organisation. Les échos que le Comité de l'enseignement a pu recueillir, notamment grâce à la présence de l'un de ses membres dans certaines activités, des « fils rouges », sont positifs.

Le groupe d'accueil (avec Laurence Kahn et Évelyne Sechaud) et le séminaire sur *L'engagement du traitement* (Jacques André) ont continué leur travail avec une participation active des analystes en formation, nouvellement arrivés ou déjà avancés dans leur parcours.

Les *Mardis autour de la pratique* sont organisés par Gilberte Gensel avec Maurice Borgel, Jean-Michel Lévy et Nicole Oury. Gilberte Gensel m'a fait part de ses considérations, que je reprends ici pour partie, parfois presque textuellement, parfois mêlées avec mes propres remarques. Je l'en remercie.

Une première difficulté réside dans le recrutement d'analystes en formation qui acceptent de présenter leur travail clinique. Malgré tous les efforts pour en parler avec chacun d'eux, l'image qu'ils s'en font est celle d'une épreuve très difficile, qui demande beaucoup de travail et qui compte dans le parcours curriculaire comme un élément, en faveur ou contre. Donc, la deuxième difficulté en découle, les présentations sont souvent (pas toujours) très travaillées, défensives et ne permettent que difficilement de se faire une idée du travail analytique en cours. Il va sans dire que le rôle des animateurs est de mettre au jour les points qui permettent d'engager l'échange sur les aspects analytiques, d'en faire son miel analytique en dehors de tout jugement de valeur. Sont intervenus : Anne-Isabelle Boudon Givone, Valérie-Anne Queuille, Laure Chambolle et Nicole Mesplé Soms. En mars, ce sera le tour de Jean Reynès, et de Fanny Dargent en juin.

Le groupe sur la psychanalyse d'enfants, devenu *L'enfant, l'adolescent et la psychanalyse* a été placé sous la responsabilité de Jocelyne Malosto avec Brigitte Eoche-Duval et Bernard de La Gorce. Francine Caraman et Mi-Kyung Yi ont introduit la discussion, en octobre et en novembre. Ont déjà présenté : Isée Bernateau, Mathilde Girard et René Dinant. Par la suite, ce seront Brigitte Bétis Viguié, Antoine Machto et Alexandre Morel.

Les *Présentations cliniques et discussions sur la technique psychanalytique*, ont été assurées par Claude Barazer, Christophe Dejours et Hervé Balondrade. On entendra par la suite Monique Selz, Patrick Merot et Évelyne Sechaud. J'avoue que je me serais volontiers glissé dans ces soirées pour entendre nos collègues et la discussion.

Pour *Lectures/lecteurs de Freud*, le Comité de l'enseignement a eu l'excellente idée de proposer les textes réunis dans l'édition française sous le titre *La technique psychanalytique*. Miguel de Azambuja et Hélène Do

Ich sont déjà intervenus. Marie-Christine Rose, empêchée, a pu être remplacée par François Hartmann. Ensuite viendront Laurence Kahn et Michel Gribinski.

Dans ces deux activités, les « fils rouges » étaient respectivement Jean-Louis Fouassier et Francine Pascal de Mont-Marin.

Pour des questions de calendrier (5^e mardi du mois), le Comité n'a pu organiser qu'une seule soirée de *Rencontres et débats avec un auteur* : Gilberte Gensel était l'invitée, pour son livre *Neuf lettres sur la dissonance sexuelle*, François Neau a organisé le débat.

La réunion du Comité de l'enseignement avec les analystes en formation a eu lieu le matin du 13 octobre, avec une assistance un peu plus fournie que l'année dernière. Sur la lancée d'une certaine actualité dont j'ai rendu partiellement compte en parlant du groupe de contact, une bonne partie de la réunion a été occupée par la présence (ou l'absence) de l'APF dans cette actualité de la vie universitaire et de la santé mentale. La discussion a peut-être permis de clarifier les différentes responsabilités et la manière dont l'APF entend s'y situer, au détriment, à mon goût, de l'échange que j'attendais particulièrement sur l'enseignement. Ce n'est que vers la fin que la question est apparue, et quelques commentaires que j'ai pu entendre dans la bouche de certains analystes en formation me donnent le sentiment qu'ils perçoivent la singularité de l'enseignement à l'APF. Mais je suis resté sur ma faim. De la même manière que j'aurais souhaité demander aux responsables de séminaires et de groupes de travail de nous dire leurs impressions et leurs commentaires.

L'Institut a, en outre, proposé 21 séminaires organisés par les membres (18 l'année dernière), sept groupes de travail organisés par les analystes en formation (le même nombre que l'année dernière), 13 *Séminaires et groupes de travail* dans les *Activités extérieures à l'Institut de formation* (17 l'année précédente) tout comme quatre groupes (même nombre) dans le cadre des *Enseignements hospitaliers ou universitaires*.

Qu'en conclure ? Depuis déjà de nombreuses années l'évaluation qu'on peut faire des activités proposées par l'Institut est à peu près la même, globalement positive si j'ose dire. Cela devrait-il nous inquiéter ? Jusqu'à un certain point, la question de l'enseignement à l'APF est toujours sur le tapis, ne serait-ce que comme partie du trépied de la formation, mais en parent pauvre.

À regarder attentivement *Documents & Débats* au fil du temps, depuis son premier numéro en 1970 et même avant, dans les cinq *bulletins*, on se rend compte du chemin parcouru. Depuis les balbutiements et l'immense gêne concernant l'enseignement de la psychanalyse dans la formation des psychanalystes (mai 68 est passé par là), une autre version, une autre vision de l'enseignement s'est peu à peu dégagée, se définissant souvent par la négative : pas de pédagogie, au fond, pas d'enseignement scolaire. Plutôt un enseignement proche d'un esprit de découverte et de recherche pour garder la fraîcheur des débuts. Que ce soit à nouveau un commencement au plus près des sources de la clinique et de ses propres mouvements psychiques, autant côté enseignant que côté analystes en formation.

C'est à un travail de lecture et de recensement que le Comité de l'enseignement s'est dédié en parallèle et à la suite de ses tâches habituelles. C'est en tant que groupe de travail qu'il s'est réuni pratiquement tous les mois (17 fois en deux ans !) et qu'il continuera de le faire (selon des modalités à définir par le prochain Conseil) jusqu'à terminer sa tâche : d'une part, faire la liste de tous les textes et débats concernant l'enseignement, de manière à faciliter la lecture à ceux qui le souhaitent ; plus ambitieux, je le disais l'année dernière, il s'agit également de réunir certains de ces textes, avec quelques commentaires, sous forme de livre et de le faire traduire et publier en anglais.

Dans les rencontres à l'étranger ou avec des collègues d'autres sociétés, notre modalité d'enseignement, et plus largement de formation, est souvent l'objet d'une curiosité teintée d'une certaine méfiance. Beaucoup de sociétés IPA ont gardé la forme canonique : un enseignement très organisé et par étapes (Freud 1, Freud 2) ou, variante, une liberté de choix mais avec des contraintes (tant d'heures de séminaires techniques au bout

du cursus). Il serait souhaitable d'avoir un livre qui retrace la discussion au sein de l'APF, non pas dans un simple souci historique, mais plutôt pour faire percevoir le processus de dégagement d'une modalité différente. Je remercie chaleureusement les membres du Comité de l'enseignement pour leur engagement et pour nos échanges souvent très intéressants. Depuis quelques années, le Comité de l'enseignement se saisit, en quelque sorte, d'une ou plusieurs problématiques pour en faire un thème de travail mais, la plupart du temps, ce travail reste interne au groupe. Je le regrette.

Traditionnellement, dans les Instituts de formation, l'enseignement relève du même Comité que celui en charge des admissions et des validations. C'était le cas lors de la fondation de l'APF. La séparation en deux organismes différents, totalement étanches, avait ses raisons et a eu, aussi, des conséquences, un flou certain concernant la place et la fonction du Comité de l'enseignement à l'APF. Cela mériterait qu'on en discute plus longuement.

Journée de l'Institut de formation

Elle a eu lieu le samedi 12 janvier sur la question de la validation de la supervision, avec les exposés d'introduction de Jean-Yves Tamet et de Sylvie de Lattre. L'argument vaut la peine d'être repris : *De l'analyse à la discussion du Comité de formation, un processus à plusieurs relais (supervision, audition de l'analyste, audition du superviseur, discussion au sein de la commission, rédaction du rapport, discussion avec les membres du Comité de formation). Quelles transformations au cours de ce processus ? Que valide-t-on ?* Si le mot « transformations » ne m'emballe pas (parce que ça laisse supposer qu'il y aurait une sorte de scène d'origine qui serait la vérité de la chose), il a le mérite de poser la question concernant l'opération même de ces « relais ». S'agit-il vraiment de « transformations » ?

La question des critères d'évaluation revient systématiquement lors des réunions de formateurs au niveau de la Fédération Européenne, avec des tentatives souvent très naïves de faire des listes de compétences (le mot en anglais est très à la mode). Et c'est navrant. Mais la question demeure. Il me semble que le choix de l'APF est de ne pas expliciter ces « critères », parce que c'est une tâche promise à l'échec. Il s'agit plutôt de laisser à chaque Comité de formation la liberté de remettre au travail cette question au cas par cas, au risque des mouvements d'humeur des uns et des autres, et des effets de groupe.

Je regrette que le rythme de travail ne permette pas au Comité de formation de se constituer aussi en groupe de travail pour aborder certaines questions (bien qu'il semble que cela ait été le cas en 2018). Je le regrette d'autant plus que le Collège n'a qu'une seule réunion par an en tant que Comité de formation élargi, la journée de l'Institut. Il arrive souvent que de véritables discussions aient lieu à partir de la situation évaluée, il est vrai. Mais *quid* d'une élaboration en bonne et due forme ? Les textes présentés comme introduction aux échanges de la Journée de l'Institut de formation ne sont pas publiés dans *Documents & Débats*. Et pour cause. Mais les textes plus anciens ne circulent même pas parmi les titulaires. En dehors d'un certain nombre de textes dans *Documents & Débats* qui abordent la question de la formation d'une manière générale et souvent polémique, il n'y a pas de publications qui rendent vraiment compte de la manière dont les critères fonctionnent et surtout, des difficultés rencontrées. Vu de l'extérieur, il y a une sorte de halo de mystère. Comment ne pas attendre des formateurs de l'APF qu'ils rendent compte de leur travail de manière élaborée ?

Le Conseil aurait souhaité reprendre la discussion du statut des titulaires, une discussion au cœur de la fondation de l'APF, difficile d'ailleurs de séparer cette question de la conception qu'on se fait de la formation. J'ai essayé de le faire vers la fin d'un Collège. Ce n'était pas le meilleur moment, je le reconnais.

Au moment du vote de la « réforme » en 1972, Pontalis signalait que, du côté de l'analyste, il s'agissait de disjoindre la fonction de formation, de la hiérarchie institutionnelle. Plus d'analyste « didacticien », mais des analystes en exercice à l'Institut de formation, suivant une liste établie annuellement qui pouvait aussi comprendre des associés. Les membres déjà inscrits devaient confirmer par écrit leur intention de continuer à figurer sur la liste, demande soumise à un vote en général global (article 31 du Règlement intérieur, *Documents*

& *Débats* n° 10, p. 78). En 1989, sous la présidence de Fédida, si la liste est toujours établie annuellement, les membres déjà titulaires y figurent de droit (article 31, *Documents & Débats* n° 34, p. 176). Les révisions intervenues depuis dans le Règlement intérieur n'ont pas changé cette disposition (présentement, article 10). Si le règlement de 1972 fait du tituliariat plutôt une fonction, celui de 1989 en fait un statut, bien que Fédida parle dans son rapport moral de 1990 de « la fonction de Membre titulaire ». (*Documents & Débats*, n° 34, p. 20).

La question de la disparition d'une véritable liste a été déjà soulevée, par exemple par Henri Normand en 1992 (*Documents & Débats*, n° 38). Pour aller en ce sens (que le tituliariat soit une fonction et non un statut), le Conseil a décidé de modifier l'article 10c du Règlement intérieur, un article sur la disponibilité des titulaires qui, à ma connaissance, n'a jamais été utilisé. Voici l'ancienne rédaction :

« Tout membre titulaire peut adresser au Président de l'Association une demande de mise en disponibilité annuelle. La réintégration sur la liste des analystes en exercice à l'Institut de formation d'un membre ayant demandé sa mise en disponibilité se fera après avis du Collège des Titulaires. »

Voici la nouvelle rédaction :

« Tout membre titulaire peut adresser au Président de l'Association une demande de mise en disponibilité. Il reste alors membre actif de l'association. La réintégration sur la liste des analystes en exercice à l'Institut de formation d'un membre ayant demandé sa mise en disponibilité se fera après avis du Collège des Titulaires.

Un membre titulaire en disponibilité a la possibilité de poursuivre les supervisions en cours, mais non d'en engager de nouvelles pendant le temps de sa disponibilité.

Pendant sa disponibilité, le membre titulaire ne participe plus au Collège et de ce fait n'entre plus dans le calcul du quorum. Il reste inscrit sur la liste des membres titulaires, son nom étant suivi de la mention « en disponibilité ».

Sauf erreur de ma part, depuis 1989 il n'y a pas eu de changement majeur dans notre système de formation. Personne, j'espère, ne voudra croire que c'est parce que nous avons trouvé le système idéal. Cette stabilité est d'autant plus frappante que depuis cette date (1989), beaucoup, pour ne pas dire toutes les sociétés analytiques, de par le monde, se sont non seulement interrogées sur la formation mais ont introduit des changements majeurs. Le plus important a été, sans doute, celui d'abolir, ou du moins de limiter, l'ingérence de l'Institution dans l'analyse des candidats, une relative disparition de l'analyse didactique. À ma connaissance nous sommes toujours la seule société IPA qui ne préjuge pas du divan dit d'origine. D'autres changements ont été faits de par le monde psychanalytique, avec l'idée de promouvoir un fonctionnement plus démocratique. Louable souci, certes, mais qui ne tient pas compte de ce qui se met en jeu dans la formation d'un analyste : que je sache, le transfert n'est pas très démocratique.

Comment procéder ? Je n'ai pas de suggestions concrètes. Mais il est, mettons, évident, qu'il faudrait commencer par reprendre la discussion d'une manière plus soutenue que ne le permettent les réunions du Collège ou la journée de l'Institut de formation. Une tentative a été faite en 2008 par le Conseil présidé par Laurence Kahn, lors de la journée des membres organisée par le groupe de réflexion sous la direction de Sylvie de Lattre.

V. Vie nationale et internationale

Relations avec d'autres sociétés de psychanalyse

Nos relations avec la SPP et la SPRF sont directes et assez franches, cordiales même. Mais ça ne cache pas certains désaccords, comme ceux concernant le Groupe de contact, désaccords qui, à mon avis, tiennent à des orientations parfois très différentes. Je l'ai brièvement évoqué dans mon rapport moral de l'année dernière. Reste que, lorsqu'il s'agit d'échanger avec l'IPA nous retrouvons une certaine unité au nom du « modèle

français » (bien que ce mot de « modèle » me sorte par les trous du nez !). J'en parlerai un peu plus longuement tout à l'heure.

Le CPLF de 2018 a eu lieu à Gênes sur *Transformations et accomplissements psychiques*. Beaucoup de collègues de l'APF, membres et analystes en formation, ont activement participé. Parmi eux : Catherine Chabert, Hélène Do Ich, Paule Lurcel et Dominique Suchet.

Pour des raisons différentes, les deux rapports appelaient, à mon avis, des critiques assez importantes. Il est dommage que les discutants n'aient pas été à la hauteur d'une tâche capitale.

Le rapport de Giuseppe Civitarese se voulait une réflexion à partir de l'œuvre de Bion. Je crois plutôt que son rapport est un bon exemple de, mettons, la divergence des lectures : un Bion intersubjectif ! Les bras m'en sont tombés. Je le savais, je le constate encore : on peut faire dire à un texte ce qu'on veut. Et pourtant, Giuseppe Civitarese est un collègue que j'apprécie vraiment. Le prochain CPLF, sur *Bisexualité et genre*, aura lieu à Paris en mai prochain avec des rapports de François Richard et de Jean-Michel Lévy. Comme d'habitude, l'APF y sera aussi très présente. Sur le papier, nos deux sociétés organisent ensemble le CPLF de Paris tous les deux ans. Dans la réalité, c'est devenu une machine, assez efficace d'ailleurs, vitrine de la SPP au niveau européen et même transatlantique.

Le CPLF de 2021 se penchera sur la question de l'objet en psychanalyse, les contours du thème et son titre restent à définir. Jean-Yves Tamet a accepté de préparer l'un des rapports, ce dont je me réjouis particulièrement. Nicole Oury sera la discutante de l'autre rapport.

Les rencontres cliniques entre l'Association de Madrid et l'APF ont été pendant très longtemps un moment très riche d'échange sous la houlette de Daniel et Hélène Widlöcher, Manuela Utrilla et Milagros Cid. Suspendues depuis quelques années, elles n'ont pas pu être relancées en dépit des efforts de Gilberte Gensel qui a bien voulu assurer la suite côté APF : il n'y avait pas suffisamment de collègues espagnols inscrits. Un chapitre se ferme. Peut-être plus tard, ces rencontres reprendront-elles sous une forme ou une autre.

La rencontre de l'APF avec la Société belge aura lieu le samedi 23 mars à Bruxelles.

FEP et IPA

Suite à la décision du *Board* de l'IPA, en juillet 2017, de changer le nombre de séances requises pour les analyses de formation et de supervision de trois à cinq au lieu de quatre à cinq, un orage s'est déclenché, surtout au sein de certaines sociétés européennes.

Le Conseil vous a tenu régulièrement au courant des lettres échangées et de la discussion. J'en ai rendu compte dans mon rapport de l'année dernière, je ne le reprendrai pas ici, sachant que, comme c'est une question qui vous passionne, vous l'avez certainement présente à l'esprit. Ironie mise à part, la question demeure.

Vous vous souvenez certainement de l'initiative de la Société britannique, sous la houlette de David Tuckett, qui visait à mettre en place un système de visites des sociétés par un comité formé par des « collègues expérimentés », une sorte de « certification ». Je le disais l'année dernière, une sorte de garantie de sérieux, sous-entendu, « les autres font n'importe quoi ». Aux trois premières sociétés à avoir rejoint ce système, se sont jointes quelques autres, huit au total. Sur les 32 sociétés membres de la FEP, ce n'est pas négligeable.

Entre quatre à cinq et trois à cinq séances par semaine, la différence peut paraître anecdotique sinon bureaucratique. D'autant plus que les sociétés peuvent choisir de garder une fréquence de quatre à cinq séances par semaine ou passer à trois. Elle a pourtant des conséquences pratiques conséquentes. Si on prend l'exemple de l'Allemagne, un grand regroupement de sociétés de formation à la psychothérapie psychanalytique, à raison de trois fois par semaine, et qui réunit quelque 3 000 membres, pourrait demander son adhésion à l'IPA, si ce n'est pas déjà fait. On peut comprendre les craintes de nos collègues des deux sociétés IPA en Allemagne.

Le soi-disant modèle français est entré dans la discussion par le biais du « trois fois par semaine », souvent comme contre-exemple, parfois comme alibi. Nous en avons souvent parlé de manière informelle avec Denys Ribas et Joëlle Picard, Présidents de deux autres sociétés françaises. L'idée nous est venue de contacter les autres sociétés modèles français que nous connaissions assez directement, notamment nos amis belges, suisses et espagnols. Une première réunion des Présidents a eu lieu à Gênes lors du CPLF. Outre les sociétés déjà mentionnées, il y avait aussi les Présidents des sociétés roumaine, une des portugaises, une des turques et le groupe libanais, ainsi qu'un représentant de la société de Montréal. Je ne sais plus comment, Virginia Ungar, présidente de l'IPA, est venue à notre réunion. C'est quelqu'un de très affable, pas très langue de bois et, il me semble, pas faux jeton comme d'autres que j'ai eu le plaisir de côtoyer. D'autres réunions ont eu lieu depuis, au gré des réunions internationales (le *Council* de la FEP notamment). Ce groupe s'est donné pour tâche de rassembler le descriptif des modalités de formation pour en faire... Un tableau comparatif. Maudits tableaux ! Il se réunira encore avec les membres de départ pour terminer son travail, mais il continuera surtout comme réunions des présidents en exercice pour se tenir au courant des discussions et planifier une suite au travail commun.

Je suis assez impressionné par les difficultés concernant les débats sur les modèles. Ça peut sonner banal, mais je crois qu'une des plus grandes difficultés est l'idée qui nous travaille tous, de manière plus ou moins souterraine, pour trouver « la » bonne manière de former des psychanalystes. On connaît l'anecdote concernant l'APF, la meilleure société du monde... On la raconte avec dérision, mais elle se perpétue.

Vous vous en souvenez, face à la situation et aux risques (très lointains à mon avis) de scission, l'IPA a décidé de créer trois groupes appelés très militairement « *Task Force* » pour répondre à la question de la représentativité, de l'implémentation des changements et à la question de l'évaluation. Virginia Ungar m'a demandé de faire partie du troisième groupe, au nom si poétique de « *Collegial Quality Assessment* », c'est-à-dire « évaluation collégiale de la qualité ». J'ai longuement discuté avec elle pour m'assurer de ses intentions, notamment pas de « *visiting Committee* », pas question de mettre en place un système de contrôle ou de surveillance, les modalités du modèle français seront prises en compte. Elle m'a rassuré d'autant plus que, je m'en rends compte de plus en plus, l'IPA a perdu pratiquement toute autorité et tout pouvoir de régulation, en dehors de celui de l'acceptation ou de la création de nouveaux groupes. Il est loin le temps où le président de l'IPA, Joseph Sandler en l'occurrence, faisait voter à son exécutif une décision selon laquelle chaque société devait rendre compte de toutes les situations de formation (didactique et analyse de supervision) qui n'avaient pas lieu quatre fois par semaine, 45 minutes en des jours différents. Joseph Sandler a même écrit au président de l'APF, pour l'interroger sur la pratique de trois séances et s'en inquiéter. À la réponse apportée par notre Président de l'époque, Roger Dorey, il a dit comprendre les difficultés posées par notre système de formation (*Documents & Débats*, n° 40, 1993, p. 7). C'est tout. Une sorte de petit rappel à l'ordre. C'était en 1992.

La personne indiquée pour faire partie de ce groupe aurait été Évelyne Sechaud, qui a décliné la proposition. J'ai accepté avec scepticisme. Cela représente beaucoup de travail et surtout beaucoup de perte de temps.

Nous sommes trois par région, plus un coordinateur, en l'occurrence Heike Hinze de la DPV. Les réunions par Skype furent très difficiles, une réunion « en personne » à Madrid en septembre dernier a permis de faire un peu travailler ce groupe. L'essentiel est déjà dans le titre proposé par l'IPA : collégial. À l'APF, nous en savons quelque chose. Quant à l'évaluation... Vaste sujet. Le temps qui nous était imparti était très court, le rapport d'étape que nous avons difficilement réussi à rédiger est plutôt un constat des difficultés et quelques propositions plus ou moins habiles. Mais la surdité entre les régions est la règle, chacune empêtrée dans ses préoccupations et ses tics de langage. Je pensais à un jeu de mon enfance dont je ne connais pas d'équivalent en France : *Antón Pirulero, cada cual atiende su juego*, chacun fait attention à son propre jeu. Exemple : parlant de la question du regard extérieur, le coordinateur avait parlé du tiers et de l'Œdipe. Forte réaction des Nord-Américains : mieux vaut ne pas utiliser le mot « Œdipe », parce que, je suppose, cela risque de heurter les tenants de la théorie du genre.

Ce n'est pas très malin de ma part de caricaturer les choses de cette manière ! Il y a bien des collègues de par le monde qui s'interrogent vraiment sur les questions de l'évaluation ou sur l'Œdipe. Il serait tout aussi facile de ridiculiser nos propres tics.

Le point le plus urticant reste ce que propose le nouvel organisme crée par Tuckett et la *British* : l'évaluation de la formation et du fonctionnement d'une société par un comité d'experts. Si je m'y oppose, en tant que président de l'APF, à titre personnel, sans « experts » et sous une forme à définir très soigneusement, un échange entre sociétés par exemple, j'y serais favorable. Ne serait-ce que parce qu'un regard extérieur peut voir plus facilement certaines difficultés qu'on ne perçoit plus de l'intérieur.

Je crois qu'on peut constater une dégradation de plus en plus importante des conditions de la pratique de par le monde, et des politiques opportunistes de la part de certaines sociétés psychanalytiques au nom de l'adaptation, les nouvelles pathologies, la modernité, les changements socio-culturels, que sais-je encore. Ce qui nous est donné à voir, surtout aux États-Unis et en Amérique Latine, est un miroir de ce qui nous attend. Un miroir probablement déformé, je vous l'accorde, mais dont il serait puéril de vouloir détourner les yeux. Bien sûr, on peut toujours se bercer d'illusions avec l'exception française, la richesse de la psychanalyse en France et d'autres mots de consolation. Inversement, si l'on peut dire, lorsque certains collègues se plaignent de la crise de la psychanalyse en France, cela me fait doucement sourire, j'ai envie de leur dire d'une part d'aller voir comment ça se passe ailleurs mais aussi d'attendre la suite. Je joue un peu la Cassandra, je le sais, mais c'est probablement parce qu'il semble qu'on croit toujours que le nuage radioactif de Tchernobyl s'est arrêté à nos frontières. Et aussi parce que j'ai pu voir comment certains courants analytiques se sont éclipsés en très peu de temps, je pense bien sûr à l'Argentine.

Le Congrès de la FEP à Varsovie n'a rien fait pour me rassurer. Je vous ai déjà tenu au courant l'année dernière de l'échange de lettres de certains collègues, inquiets du peu de cas qu'on faisait, dans l'organisation et la présentation, de la page sanglante de la seconde guerre mondiale. Devant la grande place en face de l'hôtel du congrès se tenait, un après-midi, une importante manifestation anti-avortement... Du moins je le croyais. Il semble que c'était plutôt pro-avortement. Pro, anti... Enfin, à croire que ce serait pareil.

Première plénière sur les nouvelles gestations, la deuxième donnait carte blanche à Peter Fonagy qui exposait sa psychanalyse à la sauce... Je ne sais pas laquelle. C'était navrant. Reste que les congrès de la FEP sont toujours des lieux de rencontre et d'échange importants. Nous étions 18 collègues de l'APF, dont plusieurs intervenaient dans les panels : Athanasios Alexandridis, Jean-Louis Fouassier, Pascale Michon Raffaitin (qui faisait aussi partie du Comité scientifique du congrès), Claire Squirès, Dominique Suchet et Jean-Yves Tamet parmi d'autres.

Le prochain congrès aura lieu à Madrid. Il aura pour thème *Corps*. Christophe Dejours en sera le conférencier lors de l'ouverture. En juillet, ce sera le congrès de l'IPA à Londres sur *Féminité*. Catherine Chabert sera une des intervenantes de plénières.

En avril prochain les membres de l'IPA votent pour le nouvel Exécutif qui prendra ses fonctions, comme d'habitude, deux ans après. C'est au tour de l'Amérique du Nord d'occuper les postes de Président et Vice-président. Deux listes se sont manifestées, l'une avec Howard Levine, l'autre avec Harriet Wolfe. Tous les deux ont pris contact avec les présidents français, en leur demandant d'organiser une rencontre avec les membres de leurs sociétés. La première rencontre, avec Howard Levine, a eu lieu le 9 décembre. Nous étions une petite vingtaine. La rencontre avec Harriet Wolfe aura lieu le 14 mars.

Les deux candidats ont une longue trajectoire aux États-Unis, Harriet Wolfe a été Présidente d'APsA, l'organisme régional. Howard Levine, que nous sommes quelques-uns à connaître depuis longtemps, est souvent venu aux congrès de la FEP et, bien que ne parlant pas le français, il connaît la littérature psychanalytique française.

Sur les quelque 13 000 membres de l'IPA, seul 3 à 4 000 votent. Avec ses 6 000 membres, l'Europe représente presque la moitié des membres de l'IPA, presque autant que les autres deux régions réunies. C'est dire que quelques centaines de votes de plus ou de moins font la différence.

Nous voterons aussi pour les représentants, sept par région. Ensemble, avec les trois personnes de l'exécutif, ils constituent le *Board* (Conseil) de l'IPA. En principe toutes les décisions doivent être votées par ces 24 personnes. L'élection des représentants se décide aussi dans une marge étroite, parfois quelques dizaines de voix. Il est donc important de voter de manière à ce que les collègues pouvant porter la voix d'une certaine manière de penser la psychanalyse, soient élus.

Chacun des sept représentants européens fonctionne comme « lien » de six ou sept présidents de sociétés. Celui de l'APF est Serge Frisch qui nous a très bien tenus informés des discussions et des décisions du Conseil de l'IPA et qui a aussi recueilli nos questions et nos points de vue. Intéressant de se trouver dans le même groupe qu'une société très « ancienne manière » comme la danoise, ou d'entendre les craintes de la « grande » société allemande, la DPV, avec plus de mille membres.

Quelle marge de manœuvre pour le futur Exécutif de l'IPA ? Est-ce qu'ils pourront tenir leur promesse, pour autant qu'ils en fassent ? Il n'est plus, le temps où l'on pouvait attendre que l'IPA prenne des décisions fortes, stopper par exemple l'utilisation de Skype pour la formation. Quelle politique peut-on donc proposer ? Davantage d'échanges entre analystes de différentes régions ? Une présence plus importante de la psychanalyse dans la communauté ? Des choses comme ça.

Je ne sais plus après quelle réunion ou congrès, pour la première fois, je me suis mis à penser qu'il vaudrait mieux une scission. Le mot est lâché. Jusque-là, je gardais le sentiment que l'IPA, au fond du fond, représente malgré tout la psychanalyse freudienne. Beaucoup de collègues pensent que l'IPA devrait déléguer une bonne partie de son pouvoir de régulation aux trois instances régionales, et devenir une sorte de « tente » qui engloberait tous les courants et toutes les diversités. Cette idée me fait craindre que la tente en question soit celle d'un cirque. Et aussi que cela altère l'esprit de la FEP, réduite à un forum de discussion scientifique.

Voilà, chers collègues. Je me rends compte que, au départ il y a deux ans, une des choses qui m'animait était de pouvoir avoir un panorama un peu plus clair de « où nous en sommes » avec la psychanalyse en France, avec l'APF, avec l'IPA. J'avais un peu oublié ce dessein. Il me revient à la fin.

J'ai beaucoup appris comme secrétaire général de la FEP pendant quatre ans. J'ai le même sentiment au terme de ces deux années de présidence. Après tout, si en prenant de l'âge, on peut toujours apprendre quelque chose, je trouve, en ce qui me concerne, que ce n'est pas si mal. Allez ! On va dire : bilan plutôt positif.

Annexe

Nombre de visiteurs sur le site et nombre de pages consultées sur une année :

du 1^{er} janvier 2018 au 1^{er} janvier 2019 :

- 25 219 visites pour 109 780 pages vues (env./mois 2101 visites / 9148 pages vues)

du 1^{er} janvier 2017 au 1^{er} janvier 2018 :

- 22 898 visites pour 100 440 pages vues (env./mois 1868 / 8370)

du 1^{er} janvier 2016 au 1^{er} janvier 2017 :

- 24 412 visites pour 108 431 pages vues (env./mois 2034 / 9036)

du 1^{er} janvier 2015 au 1^{er} janvier 2016 :

25 073 visites pour 154 172 pages vues (env./mois 2089 / 12848)

Note 1 : L'année 2015/2016 suivait la fin des travaux de reconstruction du site et enregistre la plus importante fréquentation depuis sa création.

Note 2 : À l'exception de l'espace Asso, il n'est pas possible de différencier les visiteurs externes des visiteurs membres ou analystes en formation.

Les rubriques du site les plus visitées, par ordre décroissant (nombre de pages vues) :

Librairie :

17 710 (16,13 %)

16 384 (16,31 %)

16 510 (15,23 %)

16 418 (10,65 %)

Vie scientifique :

15 437 (14,06 %)

13 889 (13,83 %)

15 790 (14,57 %)

12 718 (8,44 %)

Publications :

14 736 (13,42 %)

9 393 (9,35 %)

11 834 (10,91 %)

12 445 (8,07 %)

Membres (page publique) :

11 683 (10,64 %)

11 245 (11,20 %)

12 009 (11,08 %)

15 124 (9,81 %)

Espace *Asso* :

10 356 (9,43 %)

10 130 (10,09 %)

7 571 (6,98 %)

12 517 (8,12 %)

Activités extérieures :

7 846 (7,15 %)

9 341 (9,30 %)

7 252 (6,69 %)

9 227 (5,98 %)

Rapport de trésorerie pour l'année 2018

Pascale Totain

Chers collègues,

Je sacrifie à nouveau cette année au devoir de vous rendre des comptes, de vous parler de monnaie, me sentant pour cette tâche plus trébuchante que sonnante. Cette année, le bilan 2018 est équilibré, et même en **bénéfice de quelque 5 330 euros**. C'est vous tous que je remercie pour ce résultat plutôt réjouissant puisque je rappelle encore une fois que les trois-quarts de nos ressources viennent des cotisations ; vous aviez accepté l'an dernier une augmentation notable, que vous avez honorée pour l'immense majorité d'entre vous, permettant une nette diminution des créances non recouvrées : de 6 305 € en 2017, elles sont passées en 2018 à 1 245 €. Comme l'an dernier je vous laisserai trouver les détails chiffrés dans les documents fournis par la comptable.

Je préfère développer brièvement quelques points d'analyse de ce bilan : les consommations de fonctionnement, notamment en enveloppes et affranchissements ont nettement diminué, passant, pour le seul envoi postal de *Documents & Débats*, de 1 726,81 € en 2017 à 461,76 € cette année écoulée. Les charges totales de fonctionnement courant sont ainsi passées de 298 768,36 € en 2017 à 267 430,14 € l'an dernier, soit une diminution de près de 10 %. Toutefois, aucune économie n'a été faite sur ce poste globalement, à cause des frais importants de déplacements pour les activités internes à l'APF : en effet, nous avons dépensé 36 507,70 € au lieu des 29 900 prévus. Cet écart s'explique essentiellement par le fait d'avoir choisi de nombreux analystes de province pour intervenir dans des activités institutionnelles, choix aussi de payer notamment au Secrétaire scientifique tous ses déplacements et hébergements pour raison institutionnelle dans la limite des plafonds établis, alors que jusqu'ici certains déplacements n'étaient pas couverts. Nous devons certes veiller à notre budget mais pas au prix, nous semble-t-il de devenir une micro société parisienne qui ne se déplacerait qu'en métro. Cette boutade pour souligner que nous ne sommes justement pas une société, encore moins une société de service mais bien une association qui n'existe que par l'engagement de chacun de ses membres et j'en profite pour remercier nos collègues provinciaux pour leur extrême disponibilité au service de ce à quoi nous tenons.

Cette année, la rencontre de septembre a été bénéficiaire, contrairement à 2017. De même, la journée organisée à Bordeaux a rencontré un net succès. J'arrête là mes commentaires des chiffres du fonctionnement 2018 ; il y a d'autres variations qui jusqu'à maintenant se pondèrent sur plusieurs années, en hausse ou baisse suivant qu'il y a journée ouverte en janvier ou entretiens en décembre, congrès de l'IPA ou non etc. Rien de significatif à relever à mon sens.

Passons maintenant aux **prévisions pour 2019**. Les augmentations de charges tiennent en grande partie à la journée de janvier, puisque le *mailing* et l'expédition, la location de salle et les frais d'accueil, les impressions et graphismes sont tous notés sur l'année de l'événement. Il faut prévoir aussi le congrès de l'IPA qui a lieu tous les deux ans et se tiendra cette année à Londres en juillet. Les frais prévus pour *Le présent de la psychanalyse* tiennent compte du doublement des numéros par année par rapport à l'unique numéro de *L'Annuel*. Comme vous le savez sans doute déjà, chaque numéro du *Présent* a pu être négocié au prix très avantageux de 19 €. Nous proposons pour nos membres et analystes en formation un abonnement aux 2 numéros au prix de 30 €. Pour ceux qui désirent une version papier de *Documents & Débats*, la participation demandée sera de 16 € par numéro.

Avant de conclure, je voudrais revenir sur le constat relevé l'an dernier que l'APF présente **de plus en plus souvent des budgets déficitaires** même si ce n'est pas le cas cette année. Le point important est que nous

avons, depuis 2012, à la fois augmenté considérablement le loyer, passant de 500 à 1 900 €, ce qui représente un montant à peine décent et également dépensé une forte somme pour la création du site *Web*, le tout sans augmentation proportionnée des cotisations. En ce qui concerne les frais de fonctionnement du site, il faut souligner qu'on aurait pu espérer une stabilisation des dépenses avec les années, après la période de création. Pour l'instant, il n'en est rien et les dépenses informatiques restent conséquentes, avec la mise en place des collections éditoriales dans la rubrique "Librairie" et des revues dans les "Publications", ainsi que les mises à jour nécessaires. En ce qui concerne le local, vous n'êtes pas sans savoir que la perspective d'une nécessité de déménagement ne peut être négligée. C'est dans cet esprit qu'une réserve de trésorerie avait été constituée ; en 2013, nous avons ainsi environ 234 000 € de fonds propres. Fin 2017, le montant était descendu à environ 167 000 €, ce qui représente une perte de 67 000 € en cinq ans. Nous ne pouvons continuer comme ça à puiser dans nos réserves, au risque de déstabiliser l'avenir de notre Association quand le devoir de déménager s'imposera. C'est pourquoi, cette année encore, je sou mets à votre approbation une **cotisation des membres à 1 300 €**, dans le but clairement défini de reconstituer une réserve de trésorerie, sachant que l'augmentation de l'an dernier a juste permis (et c'est déjà appréciable) d'équilibrer le budget de cette année. Je souhaiterais souligner que ce paiement pourra s'effectuer en une ou deux fois au choix, voire plus échelonné si nécessaire, à discuter au cas par cas avec le Trésorier. La redevance des membres honoraires serait de 140 € et la participation des analystes en formation passerait à 610 €.

J'insiste pour la dernière fois sur la nécessité pour chacun de s'acquitter le plus tôt possible de son dû ou au moins d'une partie car le budget, lui, nécessite d'importantes dépenses, surtout en début d'année et il n'est guère plaisant pour le Trésorier, au milieu de ses charges de travail habituelles du mois de décembre, de devoir courir après des retardataires négligents ou récalcitrants, en multipliant courriers et coups de téléphone. Malgré ces aspects parfois ingrats de la fonction, je suis très reconnaissante à Leo Bleger, aux membres du Conseil et à vous tous de m'avoir fait confiance pour contribuer à la gestion budgétaire de l'APF. Il est d'usage, dans les associations loi 1901, que la tâche de trésorerie soit dévolue à un retraité consciencieux ou à un comptable compétent ; notre Association a la particularité de ne réunir **que** des psychanalystes et non des amateurs de tango ou des joueurs de pétanques qui ont par ailleurs une profession tout autre, pouvant rendre service au Bureau. C'est pourquoi je vous demande d'excuser l'approximation de mes approches chiffrées pour lesquelles j'ai essayé de percer le sens plus que l'exactitude des calculs ; j'ai laissé ce soin à notre compétente comptable, mademoiselle Laraki, avec le soutien irremplaçable de notre secrétaire, madame Mamane.

Je souhaite bonne continuation aux collègues qui vont prendre la relève pour les deux années à venir, ainsi qu'à nous tous qui restons activement engagés dans l'avenir de notre maison, fût-il semé de quelques illusions. Freud ne nous a-t-il pas appris que l'avenir d'une illusion peut avoir de beaux jours devant lui ?

Rapport du Comité de formation 2018-2019

Jacques André

Renouvelé aux deux-tiers il y a un an, le Comité de formation poursuivra sa mission l'année à venir dans la même composition. Avantage collatéral de cette permanence, la possibilité de poursuivre entre les mêmes une réflexion approfondie sur les deux tâches : admission et validation. Inconvénient : le retard apporté à ceux qui sont en tête des listes 1 et 2 de pouvoir rentrer. Une modification de la règle d'entrée permettrait-elle plus de fluidité ? C'est une suggestion de Jean-Yves Tamet : qu'à la différence du premier passage au Comité de formation (3 ans), le second passage ne dure que 2 ans.

Admissions

32 demandes ont été adressées à l'APF, par téléphone, courrier ou courriel. 12 ont abouti à l'envoi de la liste. L'écart entre les deux chiffres signale la part encore relativement importante des demandes infondées ou fantaisistes. Le site n'y a pas mis fin, même s'il en a sensiblement limité le nombre.

Le Comité de l'année précédente avait examiné 12 demandes, celui de cette année n'en a examiné que 6. Impossible d'interpréter trop rapidement cet écart entre le simple et le double, il s'inscrit malgré tout dans un mouvement à la baisse, repérable depuis plusieurs années. Rien de spécifique à l'APF comme on sait, il suffit d'entendre la plainte de nos voisins de la SPP et leur regret de voir l'APF, je cite, « capter les meilleurs candidats ».

6 candidatures examinées, 6 admissions. La qualité compense dans une certaine mesure la rareté. Non que ces admissions n'aient parfois résulté d'un débat long et conflictuel mais le mérite est de valider notre procédure d'admission et son originalité dans le cadre de l'IPA. C'est particulièrement sensible lorsque les deux premiers rapports font implicitement pencher le Comité vers le refus et que le troisième inverse complètement la tendance. Ces trois entretiens sont une épreuve et ce n'est parfois qu'au troisième (sorte de troisième séance) que le candidat s'inscrit profondément dans la demande qu'il nous adresse. Fait inhabituel, l'une des admises a adressé à ses trois rapporteurs après l'admission une longue lettre où elle souligne la force des effets d'après-coup de ces entretiens pour elle, rêve à l'appui.

Le Comité se propose pour l'année à venir de réfléchir une nouvelle fois sur la conduite de ces entretiens et sur ce qu'il en est attendu.

Sur les 6 admis, 5 femmes, un homme... Nous nous éloignons inexorablement de la parité. 1 médecin, 5 psychologues. 2 divans APF, 1 divan SPP, 2 divans d'autres territoires. À noter que 2 des 6 admis ont dans les 35-36 ans. Personne ne s'en plaindra. Cette jeunesse n'efface pas la rareté, elle est néanmoins du côté de l'espoir.

Il y a aujourd'hui 189 analystes en formation ou homologués. 42 n'ont rien entrepris, chiffre important, trop important. 37 sont en cours de premier contrôle, 27 l'ont validé, 5 ont été refusés ou ajournés.

27 sont en cours de deuxième contrôle, 9 l'ont validé, 5 ont été refusés. Cette proportion importante de refus à cette étape tardive du cursus interroge. Vient-elle sanctionner une erreur à l'admission ? Est-il possible d'en déduire une quelconque généralité ?

Les analystes dont le cursus a été homologué sont 43. On sait qu'un certain nombre d'entre eux s'installe dans cette situation, reportant le mémoire à plus tard ou à jamais. Les motivations sont sûrement diverses, pourrait-on

cependant en tirer quelques conclusions générales ? Une étude d'un tel sujet est-elle possible ? Comment la concevoir ? Parler de « raté » ou de « dysfonctionnement » de notre Institution est sans doute excessif, il reste que cette « éternisation » du temps entre homologation et sociétariat pose question. Sur les 189 inscrits à l'Institut, 2 ont fait l'objet d'un refus de sociétariat, il est douteux que cet échec possible ait valeur d'explication.

Le moment de l'homologation, le seul qui repose sur un unique entretien, est sans doute le moins réfléchi de notre cursus. Pourrait-on en préciser les critères ? Il est par exemple étrange de constater (même si le cas est rare), que la pleine liberté de choisir ses séminaires puisse se traduire par « n'en choisir aucun ».

S'agissant de cette année, le Comité de formation a validé les 8 premiers contrôles venus à validation. Il a validé 7 seconds contrôles, en a refusé 1. Un nombre important de venues à validation donc mais on ne peut guère en tirer de conclusion. De nombreuses demandes avaient été laissées en attente par le Comité précédent, qui ont donc été examinées par celui-ci.

La répartition des contrôles entre titulaires est aujourd'hui la suivante : 2 en ont 7, 1 en 6, 1 en a 5, 5 en ont 4, 1 en a 3, 4 en ont 2, 8 en ont 1, 15 n'en ont pas. Ces chiffres sont la conséquence directe de la règle d'or de notre formation, la liberté laissée à l'analyste inscrit à l'Institut de choisir son superviseur. Une liberté qui a parfois des conséquences sur notre propre cohérence : par exemple, on peut être membre du Comité de formation, participer aux commissions de validation des contrôles, sans avoir soi-même la moindre expérience de la supervision de cursus.

Notre Comité de formation a pris un temps spécifique pour réfléchir à notre procédure de validation. La journée de janvier de l'Institut en a été le prolongement direct. Il y a ces validations (premier ou deuxième contrôle) dont le déroulement fluide dispense de toute interrogation sur la pertinence de notre procédure. Fort heureusement le cas n'est pas si rare. Même s'il n'est pas possible de broser un tableau unique de ce cas de figure, une constante cependant : le récit d'un analyste en formation qui intrigue à chaque moment l'histoire du patient et la dynamique transférentielle.

Ce sont évidemment les cas litigieux, ceux qui entraînent au sein du Comité de formation des points de vue divergents, qui appellent le plus fortement à se poser les questions : que valide-t-on ? Le travail de l'analyste, celui de la supervision, la séance de validation, le rapport de commission, la discussion du Comité de formation ? Ce n'est pas le lieu de reprendre la discussion qui vient tout juste d'avoir lieu lors de la journée de janvier, juste quelques remarques incidentes.

Une séance de validation hésitante maximalise l'incidence du rapport. De sa qualité dépend celle de la discussion et, on peut le penser, la justesse de la décision prise, dans un sens où dans l'autre.

Deuxième remarque, la difficulté qui naît de la névrotisation, parfois très entravante, du moment de la validation par l'analyste. C'est d'autant plus remarquable quand l'analyste en question dispose par ailleurs d'une véritable expérience de la communication clinique, et qu'à la fluidité à laquelle on pourrait s'attendre s'oppose une parole confuse. Tout cela donne à penser que le transfert sur l'APF mobilise avec une force particulière les conflits psychiques propres à chacun. Aucune raison de s'en plaindre, encore faut-il que le Comité de formation y soit particulièrement attentif. C'est bien le travail de l'analyste qu'il s'agit ou non de valider et non la prime d'angoisse née de ce moment institutionnel. Rien ne nous mettra définitivement à l'abri de la mauvaise décision, il me semble cependant qu'au fil de ces dernières années, les différents Comités de formation ont gagné en liberté, notamment celle d'ajourner et de revoir un analyste en formation. Mais il y a d'autres libertés possibles, rien dans nos statuts ne s'y oppose. Par exemple, après une validation récente décidée au terme d'un long et conflictuel débat, le Comité de formation a proposé à l'analyste un entretien avec l'un des membres du Comité dans le but de pouvoir bénéficier des effets d'après-coup de cette séquence difficile. Un relais de plus donc, dans une procédure qui déjà les multiplie.

Dernière remarque, elle mêle l'analysant et l'analyste. Claude Barazer a évoqué la question des 3 séances dans son dernier rapport, je n'y reviens pas, sauf sous un angle spécifique. Parce que l'oiseau se fait rare, l'analyste

en formation est parfois tenté de proposer à la supervision des cures « aux limites de l'analysable ». Au risque de faire passer la névrose de transfert pour un paradis perdu. Des patients certes hétérogènes mais ayant en commun de heurter la méthode. D'un côté la capacité associative, de l'autre l'écoute flottante, dans l'entre-deux le transfert... c'est ce trio qui est bousculé, au point d'être parfois très inopérant. La question ici n'est pas tant celle de la pertinence de l'indication mais plutôt celle de la pertinence de la supervision. Toujours difficile de valider une présentation qui présente surtout ce qui fait qu'une analyse n'a pas eu lieu. La supervision de cursus est ordonnée par une représentation-but : conduire à validation. À quelles conditions, selon quels critères peut-elle être engagée ? Je ne crois pas que cette question ait fait l'objet d'une réflexion récente.

L'an dernier Claude Barazer, dans son rapport, avait développé une interrogation notamment sur la part irréductible de notre violence institutionnelle. Au-delà du oui ou du non, de l'admission au titulariat (les entretiens pour le titulariat portant eux-mêmes l'empreinte de l'entretien analytique), c'est inévitablement de reconnaissance dont il s'agit. Notre Institution ne demande pas de CV préalable à la candidature, rien de commun entre nos entretiens d'admission et des entretiens d'embauche... l'écart avec nos voisins immédiats (SPP, SPRF, sans parler des groupes lacaniens) est sensible. Nul doute que la réputation d'élitisme faite à l'APF, y compris aujourd'hui, passe par là, dans le fait de maximaliser la dimension analytique de chaque passage. Le risque de faire rimer élitisme et autosatisfaction n'est pas mince. On peut entendre à l'inverse que le pari de l'analytique à chaque étape exige de nous de remettre « mille fois sur le métier » ce que l'Institution, dans sa propre logique, menace de tenir pour définitivement acquis.

Rapport du Comité de publication de l'APF Comité de rédaction du Présent

Patrick Merot, Directeur du Comité de rédaction

Ce rapport intervient quelques semaines après la publication du premier numéro de la revue *Le présent de la psychanalyse*. Bien évidemment c'est le rappel de tout le travail de l'année qui a permis cet aboutissement, qui fera l'essentiel de ma présentation.

Je n'ai pas besoin aujourd'hui de vous décrire l'objet lui-même puisque vous l'avez entre les mains depuis la journée ouverte. Je rappelle, puisque la question m'a été posée, que chaque numéro reprendra la même couverture dans la même couleur, seul l'énoncé du thème changeant d'un numéro à l'autre. La présence de résumés et de leur traduction en anglais est une exigence des PUF qui mettent ces résumés sur leur site à destination des anglophones (Pour les traductions nous pourrions désormais bénéficier de la compétence de Christine Miqueu Baz qui a accepté d'être notre traductrice).

Ce rapport est l'occasion de vous dire que mener à bien cette aventure, passionnante par bien des aspects, n'a pas été simple puisque nous avons eu, encore cette année, à mener de front la finalisation de cette nouvelle maquette et la construction du contenu des premiers numéros : mon rapport de l'an dernier avait rappelé toute la réflexion collective qui avait été menée dans un Comité de publication élargi pour en définir les grandes lignes. Mais cette année, le Comité avait pour tâche de concrétiser ces orientations, avec une modification essentielle qui est venue complexifier la tâche, la transformation du projet de livre en projet de revue.

Il me faut dire quelques mots sur cette décision qui fut prise en juillet dernier, dans le cadre d'une discussion avec Monique Labrune, directrice des PUF. Dès lors que cette opportunité apparaissait, il était très tentant de la saisir puisqu'elle venait résoudre une ambiguïté qui a toujours accompagné l'*Annuel*, souvent considéré comme la revue de l'APF alors qu'il s'agissait d'un livre annuel. Il était d'autant plus tentant d'y répondre, que le contexte éditorial du *Présent* n'avait plus rien à voir avec celui de la création de l'*Annuel* et que la disparition de plusieurs revues de psychanalyse proches de l'APF créait un véritable appel. Le Conseil et particulièrement Leopoldo Bleger, fut très actif dans cette décision. Soulignons dans le même temps, que choisir la formule revue a eu pour conséquence de modifier sensiblement le mandat donné au Comité de rédaction, dans le sens d'un contenu d'une plus grande ouverture et d'une plus grande diversité. Le Conseil bien sûr était informé de son avancement et associé à ce travail, y compris par une participation directe dans plusieurs réunions de Leopoldo Bleger et Philippe Valon.

Sachez que, jusqu'au dernier moment, des incidents se sont produits qui ont failli mettre en péril l'engagement que nous avons pris de faire paraître ce numéro pour la journée de janvier 2019. Je tiens ici à remercier le cabinet graphique et son responsable, Jeffrey Blunden qui a construit cette nouvelle couverture qui devait satisfaire mille exigences différentes. Et remercier aussi Charles Ruelle, responsable des revues aux PUF, qui a fait en sorte que les derniers obstacles techniques soient surmontés.

Un mot sur ceux de l'APF qui ont fait le travail : le Comité de rédaction de l'année était composé de : Viviane Abel Prot, Claude Arlès, Isée Bernateau, Dominique Blin, Sophie Bouchet, Solange Carton, Catherine Chabert, Jean-H. Guéguan, Françoise Neau et Martin Reça, Patrick Merot, son directeur

Ce Comité s'est renouvelé avec, en cours d'année, le départ de Viviane Abel Prot et de Sophie Bouchet et avec ce premier numéro, les départs de Dominique Blin, Solange Carton et Isée Bernateau. Nous nous réjouissons de l'arrivée de Dominique Billot et de Françoise Laurent.

Je saisi l'occasion de cette parole devant l'Assemblée générale pour remercier ceux qui quittent ce Comité, avec une mention particulière pour Dominique Blin qui y a fait un très long parcours et dont les compétences, dans lesquelles je compte aussi son bilinguisme, lui ont permis d'assurer avec beaucoup d'efficacité la fonction de Secrétaire de rédaction.

Désormais le Comité peut consacrer tout son temps à l'élaboration du contenu de la revue, d'autant plus que nous avons désormais l'aide appréciable, pour la dernière relecture des épreuves, d'un « préparateur » professionnel, Philippe Bonilo. Nous reprenons les orientations définies précédemment qui se sont peut-être encore plus précisées :

- des numéros monothématiques, qui se construiront autour des travaux de l'APF, mais qui pourront également, avec l'existence de deux numéros par an, s'ouvrir à des thèmes différents de ceux mis en œuvre par le Comité scientifique. Le Conseil a réaffirmé l'autonomie du Comité sur ce point ;
- des articles originaux que le Comité de rédaction peut demander aux auteurs, APF ou non, susceptibles d'apporter des contributions sur les thèmes choisis ;
- des contributions venues de champs extérieurs à la psychanalyse, mais venant apporter un écho et une ouverture.

La diffusion de l'*Annuel*. Les chiffres de la diffusion du dernier numéro de l'*Annuel* ne sont pas connus précisément, mais ils étaient assez satisfaisants par rapport aux années précédentes et c'est même un des points qui a pesé de façon favorable dans le positionnement des PUF pour accepter d'accompagner cette nouvelle aventure du *Présent*.

La diffusion du *Présent*.

Le *Présent* a été tiré à 800 exemplaires. Évidemment il est trop tôt pour un bilan, mais je dirai quelques mots du dispositif que nous avons mis en place avec l'idée qu'il était nécessaire de doubler les ventes de l'*Annuel*. Nous avons considéré qu'il était primordial de consacrer beaucoup d'efforts à la diffusion. Martin Reça assure, dans le Comité, la charge de ce domaine. À partir de ses propositions a été mis en place tout un programme de sensibilisation pour aider à la diffusion, demandant aux membres de l'APF, par une série de courriers, d'informer autour d'eux de la création de cette revue et d'inviter ceux qui sont intéressés à s'y abonner.

Nous avons fait de la publicité dans les revues spécialisées, et particulièrement *Carnet Psy*. Martin Reça a aussi, dans une étroite collaboration avec les PUF, fait réaliser différents supports que vous avez pu voir à la journée ouverte : *flyers*, affichettes, affiches (au format particulier de Kakemono) etc.

Un réseau de correspondants a été mis en place en province et à l'étranger, quand le contexte s'y prêtait, pour organiser la diffusion de l'information et, éventuellement des événements autour de la parution du *Présent* (il faut noter que la revue sera officiellement présentée aux libraires, cette année, en mars).

Enfin les listes des bénéficiaires d'un envoi de la revue ont été réorganisées en deux groupes *institutionnels* et *service de presse* qui reçoivent des courriers spécifiques.

Ce qui apparaît cependant dès maintenant, c'est un écho très favorable à l'événement que constitue aujourd'hui l'annonce de la création d'une revue de psychanalyse. La réussite d'un premier numéro est très importante pour la suite des choses.

Concrètement, nous avons eu la bonne surprise que les PUF fixent le prix de la revue à 19 €, alors que cela avait longtemps été dit comme impossible. Compte tenu du prix que, en tant qu'auteur, l'APF se voit appliquer, cela a permis au Conseil de proposer un prix d'abonnement très incitatif à 30 €. Qui plus est les analystes qui avaient précommandé la publication à 23 € n'auront pas de complément à régler pour bénéficier des deux premiers numéros.

La commande par l'APF de 300 exemplaires pour le préachat des membres et analystes en formation de l'Association et les besoins propres du Conseil auprès de ses correspondants, reste un engagement qui est

essentiel pour la validité économique de la revue pour les PUF. Les abonnements sont actuellement gérés par l'APF. Ils le seront ultérieurement par les PUF.

Lors de la journée ouverte, jour de présentation de la revue, un peu plus de cinquante abonnements ont été pris ce qui est un résultat remarquable.

C'est avec ce point que je conclurai mon rapport, en souhaitant que chacun des membres de l'APF puisse se faire le relais de cette diffusion, c'est-à-dire permettre que notre Association se montre capable de contribuer à un débat autour de la psychanalyse qui ne se limite pas au cercle étroit d'un lectorat captif. La psychanalyse au *Présent* a encore des choses à dire.

Samedi 8 décembre 2018

Un « si précieux » silence.

Francine Pascal de Mont-Marin

Le thème proposé cette année a convoqué en moi le souvenir d'un moment de cure où la fonction de mon silence pendant les séances a suscité une réflexion singulière et m'a ainsi amenée à m'interroger sur cet objet particulier que constitue « le silence de l'analyste ».

« L'écoute en égal suspens » semble imposer le silence de l'analyste comme une règle non moins fondamentale. Son principe semble consubstantiel à la situation analytique. Il est en cela un objet de la méthode, ici entendu comme élément participant de cette méthode. Comme principe, Il assure l'effacement de la personne même de l'analyste, effacement seul à même d'assurer la neutralité d'une surface projective offerte au patient. Ce silence permet la non-réponse au discours manifeste du patient. Il stimule et ordonne ainsi une parole différente de la conversation ordinaire, au plus près du pulsionnel.

Comme le dit Laurent Danon-Boileau¹ : « Le silence de l'analyste est une manière de marquer la place de toutes « ces voix chères qui se sont tues » sans chercher à en masquer bruyamment les effets douloureux ». Ce silence est un silence d'ouverture à l'inattendu. Il implique une capacité réceptive qui favorise et tolère l'incompréhension voire la confusion. C'est dans ce silence que l'analyste se constitue son discours intérieur et élabore son contre-transfert. Discours intérieur, certes engendré par les paroles du patient, mais aussi par toutes les sensations visuelles, corporelles et motrices éveillées par la rencontre analytique.

« Je suis trop silencieuse ». Cette pensée, inhabituelle jusqu'alors dans la cure de Madeleine, s'imposait par son insistance. Je ne m'en inquiétais pas au début. Mais lors d'une séance de supervision, j'ai interpellé mon superviseur, garant de la méthode, un superviseur homme : « Suis-je trop silencieuse ? » La supervision concernait une autre patiente. Je réalisais, dans l'après-coup, que ma question se rapportait essentiellement à ce que je vivais avec Madeleine. Je reçus comme réponse que j'étais héritière, à mon insu, des règles édictées par Lacan. Réponse énigmatique source d'un curieux désagrément. Par qui étais-je ainsi possédée ? De qui, de quoi avais-je hérité ?

Freud ne parle pas directement du silence de l'analyste dans son œuvre. On sait que Freud au début de sa pratique, parlait beaucoup à ses patients. Emmy von M. est la première patiente à le confronter à la question du silence. « Restez tranquille ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas ». Emmy refuse aussi d'occuper une place comme objet d'une théorie naissante. Comme le dit Évelyne Sechaud², je la cite : « Avec Dora ou encore, la jeune homosexuelle, Freud parle aussi beaucoup pour appliquer au matériel qu'elles apportent ses découvertes théoriques » et elle ajoute un peu plus loin « Le silence qu'il n'a pas pratiqué lui aurait peut-être permis d'accéder à l'écoute d'une dimension restée inconsciente ». À savoir, la dimension homosexuelle dans le transfert qu'il découvrira plus tard.

Historiquement, il semble s'être établi un consensus implicite sur la position silencieuse, notamment en France, avant que Lacan ne l'érige en règle technique essentielle et intransigeante. Louise d'Urtubey³, psychanalyste uruguayenne, écrit que le silence comme instrument technique principal ne s'observa point dans les sociétés où Freud n'avait pas exercé son autorité personnelle. Elle attribue ce silence à « une dépression de transfert » liée, dit-elle, au deuil de Freud en personne et au deuil de sa toute-puissance. En effet, il n'avait pu empêcher

1. Danon-Boileau L., « La part du silence », *Rencontres de la S.P.P. Le silence et l'élaboration psychique*, 2015.

2. Sechaud É., « États de séance. Le silence du psychanalyste », *RFP, En séance*, tome LXXXII, n° 1, mars 2018.

3. de Urtubey L., *Du côté de chez l'analyste*, coll. « Épîtres », PUF, 2002.

la destruction partielle des sociétés d'analyse par les nazis. D'autre part, elle relie ce silence au contexte historique d'après-guerre, à l'indicible et à l'impensable des ravages commis lors de cette guerre.

Par la suite, à partir des années 50, l'attention plus aigüe portée au contre-transfert, a modifié le rapport au silence. Ce silence devient un temps nécessaire pour l'analyse du contre-transfert. Contre-transfert considéré comme un moyen de connaissance de l'inconscient du patient. Selon les conceptions théoriques, les positions ont divergé, allant de Melanie Klein, pour qui le silence est quasiment exclu, à Lacan pour qui il demeurerait essentiel. De l'autre côté, les conceptions post-modernes, notamment aux USA, ont exclu le silence, promouvant au sein de la cure l'affect et la *self-disclosure* aux dépens du sexuel. Ce que Laurence Kahn⁴ en 2014, a critiqué en rappelant le caractère fondamental de l'indifférence dans l'écoute, car écrit-elle : « Seule l'impas-sibilité de sa surface psychique permet à l'analyste de percevoir les « vibrations » émanant de l'émetteur inconscient du patient. »

Freud manifestait une certaine réticence à écrire sur la technique. Après lui, et notamment sur la question du silence, les « recommandations » techniques s'exprimaient clairement ; « le silence est d'or » ou encore « la cadavérisation de l'analyste », en référence à l'analyste comme déchet pour Lacan. Le silence systématique, a été la position de nombreux analystes et persiste dans certains groupes lacaniens, sur le principe qu'il faut laisser l'analysant faire seul son analyse.

Depuis, ce dogmatisme a été régulièrement dénoncé. André Green⁵, en 1979, surtout en référence à ses patients états-limites, a décidé de mettre en question cette règle d'or du silence, mortifiant pour eux et pour lui. Julia Kristeva⁶, en 2005, évoque les effets dévastateurs du silence systématique, constituant l'analysant en objet passif ou désinvesti, pouvant parfois déclencher une surinterprétation sans repère de sa part jusqu'à la paranoïa.

Au-delà des conceptions théoriques, Paul Denis⁷ souligne dans « Une brève contribution à l'histoire du silence », que « la prescription du silence par toute une génération de formateurs, peut être considéré comme une réaction à la technique des analystes qui les avaient formés. » Il insiste ainsi sur la place des relations transférentielles entre formateurs et élèves.

Quant à nous à l'APF, quel est notre héritage ? Question difficile à cerner, tant elle est déterminée par les aléas transférentiels de chacun à travers son roman de formation.

Il me semble pour ma part, que mes formateurs ne m'ont pas particulièrement alertée quant au caractère nécessairement transgressif d'une rupture du silence. J'ai bénéficié, pour me l'approprier ou non, de leurs approches de l'interprétation, selon leurs différences de style, variés et nombreux à l'APF. Comme de rester vigilante à ne pas répondre en personne, tout en étant au plus près de soi et du patient, c'est-à-dire dans ce jeu d'équilibre entre une abstinence arrimée à la neutralité, conjugué à l'investissement de l'analyse dans ses méandres pulsionnels, surmoïques et sublimatoires

Cependant, il m'arrive parfois de craindre que mon silence ne se prolonge trop. Serait-ce l'effet des critiques sur le silence érigé en dogme, critiques relayées par mon superviseur ? Un trop de silence, difficile à évaluer, puisque d'une part, le silence peut être interprétant et que d'autre part, cette valeur interprétative peut ne se révéler qu'à l'aune de la prise de parole de l'analyste. Silence, dont j'appréhende alors l'effet potentiellement délétère. Le risque serait, pour moi, d'intervenir en réaction à cette inquiétude, sur un mode inapproprié, loin des enjeux transférentiels.

Dans ce moment de cure avec Madeleine, les questions sur mon silence se sont ainsi présentées sous une forme complexe et enchevêtrée. Silence, comme objet de la méthode, principe consubstantiel de l'écoute. Silence

4. Kahn L., *Le psychanalyste apathique et le patient postmoderne*, coll. « penser/rêver », éd. de l'Olivier, 2014, p. 136.

5. Green A., *La folie privée. Psychanalyse des cas-limites*, « Le silence du psychanalyste », Gallimard, 1979.

6. Kristeva J., *La haine et le pardon*, Fayard, p. 313, 2005.

7. Denis P., « Brève contribution à l'histoire du silence », *Topique*, n° 76, *Pratiques cliniques*, éd. L'esprit du temps, 2001/3.

comme objet/outil. Outil/instrument transmis par nos formateurs comme outil technique inhérent à la méthode ; outil qu'il s'agirait de savoir manier dans le maniement même du transfert. Mais la transmission d'un tel outil se trouve nécessairement subjectivée par les transferts de nos formateurs avec leurs propres maîtres. De la même manière, la réception de cet outil se retrouve-t-elle toujours infiltrée des multiples transferts – avec nos analystes, nos superviseurs, la théorie, l'institution –. Enfin, plus spécifiquement dans cette cure, silence comme objet/enjeu des transferts entre Madeleine et moi.

Lors de notre première rencontre, Madeleine, avait exprimé comme demande manifeste, celle de l'aider à ne « plus faire semblant » avec l'homme avec qui elle venait de nouer une relation amoureuse. « Le temps presse » m'avait-elle dit, semblant davantage mue par un désir de grossesse.

De son histoire familiale, se dégageait un fort lien de dépendance à sa mère. Une mère omniprésente, inquisiteur, qui la devinait en permanence. Très proches, elles partageaient de nombreux centres d'intérêt. Madeleine évoquait son plaisir à lire, adolescente, en douce, les livres de Freud, richement annotés par sa mère. « Ma mère » m'avait-elle dit, autant agacée que réjouie, « n'a de cesse d'interpréter mes faits et gestes ». La figure du père semblait comme effacée. Un homme discret, peu loquace, mais un homme « toujours à côté de la plaque » me disait-t-elle ironiquement ; un homme reclus dans son bureau, plongé en permanence dans la lecture du journal *Le Monde*.

Le début de la cure avec Madeleine s'est principalement centré sur ses liens avec sa mère et d'autres figures féminines, liens repris dans les vicissitudes d'un fort transfert homosexuel. Mon silence, condition de l'écoute, ne m'interrogeait pas encore à ce moment-là. Un silence d'autant plus aisé à investir que Madeleine s'est installée, pourrai-je dire « facilement » dans la situation analytique, avec une forte activité onirique et une grande richesse associative. Un silence également instrument de mon refus, car Madeleine n'avait de cesse de chercher à m'exciter dans un climat incestuel. Mes interventions, rares, déclenchaient parfois chez elle la reviviscence de souvenirs et de fantasmes assez crus d'intrusion maternelle. Le son de ma voix pouvait être ressenti comme trop séducteur ou menaçant. Madeleine semblait m'assigner à la place d'une mère toute-puissante, excitante, qui « devine et interprète ».

Elle m'avait d'ailleurs, à maintes reprises, indiqué combien mes silences lui étaient précieux. J'entendais cette phrase dans son sens manifeste comme le signe d'une bonne appropriation de la méthode par Madeleine et comme le témoin de ma présence en retrait, propice à lui laisser un espace pour penser, pour exister. Pourtant le ton avec lequel, elle me rappelait mes « silences précieux », comme en rupture avec les associations précédentes, me rendait la chose parfois énigmatique. Je découvrirai plus tard le sens latent qui s'y cachait.

Au décours de la cure, le désir de grossesse s'est précisé chez Madeleine. Le matériel onirique et fantasmatique des séances révélait un désir de faire un enfant avec et à la mère, avec moi et à moi dans le transfert. Madeleine s'est ensuite interrogée : « Pour faire un enfant, il faut un homme. Je ne peux plus faire semblant » rappelant sa demande initiale. Elle ajoutait : « Mon compagnon n'a plus de fonction, il n'était qu'un écran entre ma mère et moi, je n'en ai plus besoin ». L'intensité du lien homosexuel s'était-il apaisé ? Je m'étais interrogée sur une possible adresse transférentielle du type : « soyez mon homme ».

Madeleine quittera son compagnon, pour s'engager dans une relation simultanée avec deux hommes, l'un officiel, l'autre caché, passé sous silence. C'est avec ce dernier qu'elle découvrira la sexualité. De cette liaison, clandestine, elle me réservera les secrets d'alcôve. Quant à celui qu'elle affichait publiquement, elle le dépréciait, exerçant sur lui une forte emprise.

Puis, de façon plutôt inattendue, Madeleine émit le désir d'arrêter l'analyse et en fixa même le terme. Quel changement entre nous avait entraîné la séparation d'avec son ancien compagnon ? Était-ce la perte de sa fonction pare-excitante entre elle et moi ? Ou était-ce la découverte d'une sexualité débridée, risquant d'envahir les séances, qui motivait ce départ précipité vers un transfert latéral ; transfert latéral cependant insuffisant à délester le transfert de sa charge excitante ?

Dans ce temps court précédant l'arrêt qu'elle s'était fixé, emplie d'une certaine élation, elle tenait des propos dépréciatifs sur les figures féminines qui l'entouraient. Mon interprétation lui soulignant son désir d'arrêter l'analyse avec moi, en lien à ces représentations, fut sans effet. Le transfert du moment, me semble-t-il, m'assimilait à ces figures féminines dénigrées et, disqualifiait mes interprétations.

Quand Madeleine revint me voir, un an plus tard, j'ai été d'emblée frappée par son apparence, qui s'était déjà transformée lors du temps d'analyse précédent. Plus féminine, elle n'avait plus ce port rigide qu'elle érigeait à ma vue. « J'ai fait la politique de la terre brûlée » m'avait-elle dit. « J'avais l'impression que vous me surveilliez et que vous me désapprouviez ». Madeleine s'était sentie persécutée et sous emprise. Elle n'avait pu que s'arracher à la situation analytique, en opposant une attitude narcissique triomphante. Ma réserve, quant à son désir d'arrêter l'analyse, sans rentrer dans un rapport de force et l'assurance que je lui avais donnée qu'elle pourrait revenir, lui avait permis d'échapper à cette emprise, sans craindre ni de me détruire, ni de disparaître. Dans le silence de cette interruption, elle avait quitté ses deux compagnons et noué une nouvelle relation amoureuse dans laquelle le courant tendre et le courant sexuel semblaient pouvoir coexister. « J'ai l'impression de ne « plus faire semblant » m'avait-elle dit. L'investissement de cet homme paraissait cependant fragile tant Madeleine se sentait toujours influencée par les propos dépréciatifs de sa mère sur ses choix.

L'analyse a repris, avec, assez rapidement, à nouveau, l'expression d'un désir de grossesse. L'évocation de son père affleure progressivement dans les séances. Ce père, dont elle avait si peu parlé lors de l'analyse précédente. Elle l'évoquait comme effacé, absent. Toujours plongé dans son journal *Le Monde*, ce père ne voit rien, ne parle pas. Il est toujours « à côté de la plaque ». Ou encore, dans une identification au discours maternel, elle s'en moquait. Cette ironie, tout en lui permettant de maintenir une collusion avec sa mère, apparaissait maintenant au fil des séances, comme l'expression d'un défi lancé à son père dont elle cherchait vainement à obtenir l'attention. Puis la médisance fit progressivement place à une forte déception. La perception d'un père peu séducteur et peu séduisant, la faisait avant tout souffrir de ne pouvoir le séduire.

C'est dans ce contexte, que, quelques temps après, Madeleine m'apprend qu'il existe un problème de stérilité dans son couple et qu'elle doit commencer des fécondations *in vitro*. Elle reste silencieuse sur les causes de cette stérilité, ne livre aucune pensée sur qui, d'elle ou de lui, en est l'origine.

Cette annonce, véritable traumatisme, provoque une régression chez Madeleine. Ses désirs, condensés dans son désir de grossesse, exigeants et insatisfaits, génèrent un sentiment de privation qui déclenche une forte mobilisation pulsionnelle. Des attaques envieuses à mon encontre surgissent, m'assignant là encore, transférentiellement, à la place d'une *imago* maternelle toute puissante et nantie. Dans cette période, elle me reprochera mon silence. Ma tentative d'interpréter son mouvement de haine dans le transfert paraît sans effet, voire renforce sa blessure narcissique. J'ai pu penser que j'étais « à côté de la plaque. »

Progressivement, les capacités analytiques de Madeleine semblent se mettre au service de sa résistance. En effet, Madeleine, tout en se laissant surprendre par ses associations, tente de surplomber la situation analytique. Elle comprend tout et ses conclusions alimentent un triomphe narcissique au prix d'une ironie dépréciative de l'analyse et de l'analyste. Une ironie, comme celle adressée au père ? Elle se saisit intellectuellement des déplacements et de l'adresse transférentielle, qu'elle cherche toujours à situer du côté maternel. Si cela lui permet de tolérer son ambivalence, elle s'en sert pour maîtriser notre relation. Une façon de me mettre hors-jeu.

Une rupture insidieuse s'installe dans le cours des séances. Madeleine ne parle plus que du processus de F.I.V., dans un discours descriptif technique. Sa prosodie devient monocorde. Un silence dans l'analyse, un silence de l'analyse recouvert par le vacarme de la réalité matérielle. Mon écoute se transforme, elle n'est plus « en égal suspens ». Je m'accroche à chaque mot, leur polysémie possible, dans l'attente d'une idée incidente, d'une reprise associative. Un surinvestissement de l'écoute qui nuit à l'écoute. Peut-être m'est-il difficile de supporter cette mise à l'écart. Mon accroche aux mots me permet cependant de maintenir la vivance de mon silence et de notre lien qui, sinon, menacerait d'être emporté par le mortifère de sa stérilité.

Je l'écoute silencieusement, dans une empathie inquiète et douloureuse. De femme ? De mère ? Empathie consciente dont je ne méconnais pas la part de leurre. Ou bien serait-ce une identification aux affects de Madeleine ? Elle en est maintenant à sa deuxième F.I.V. et m'annonce ses échecs successifs avec le même discours froid. Une fatalité exprimée sans affect, masquant sa blessure narcissique. Peut-être également l'indice d'une position masochique.

Dans un premier temps, le « je suis trop silencieuse » s'impose à moi comme une sorte de ritournelle. Ce n'est que dans un second temps que je m'inquiète de mon silence. Je me dis que la stérilité s'est également installée au cœur des séances. Je crains que Madeleine et moi ne soyons enfermées dans une relation duelle, mortifère. J'appréhende que toute intervention renforce son repli narcissique. Je me sens ainsi confinée au silence, tout en craignant ses effets délétères. C'est à ce moment-là que j'interpelle mon superviseur, sans lui parler explicitement de Madeleine. À ma façon, je romps le silence, sur une scène extérieure en m'adressant à ce tiers-homme-père. Dans ce climat sombre et mortifère, je suis néanmoins surprise par la façon dont Madeleine se présente à ses séances. Habillée de vêtements raffinés et colorés, elle rentre d'un pas vif et fébrile dans mon cabinet. Discordance nette, avec le début des séances qui reprend inexorablement la même tonalité, froide et « stérile ».

À une séance, elle arrive dans une robe « rouge vif », arborant un rouge à lèvres « rouge vif » qui, tous deux, me sautent aux yeux. Je la trouve provocante. Soudain, mon regard sur elle se transforme.

Elle commence sa séance, avec ce même discours monocorde. Sous l'influence sensorielle de ce rouge vif et en proie au refrain « je suis trop silencieuse », une pensée s'impose à moi ce jour-là : « le silence de la mère » M.E.R.E. Cela convoque immédiatement une scène du film *Le silence de la mer* M.E.R de Jean-Pierre Melville, celle où le jeune allemand accoudé à la cheminée, monologue devant la jeune fille, muette, en échangeant des regards furtifs. Puis, survient une autre image, de type hallucinatoire, concernant mon propre père. Un père marin, attendu et retrouvé sur le quai d'un port, après de longs mois d'absence. Une hallucination dont je ressens vivement la charge sensorielle et affective »

Je dis à Madeleine « Vous souhaiteriez que je sorte de mon monde et que je vous regarde ? » Madeleine, interrompt son discours habituel. Un silence s'installe. Quant à moi, prise dans un mouvement de massification transférentielle, cette interprétation s'était alors imposée à moi. Soudain, j'incarnais un père, là où je me sentais enlisée par Madeleine dans une position d'*imago* maternelle envahissante.

Un rêve surgira à la séance suivante. Un scénario à trois, où elle est présente. Derrière elle, se tient un homme remarqué publiquement pour ses frasques sexuelles. À côté d'elle, une de ses proies à qui elle s'adresse et dit : « Regarde comment il faut s'y prendre. » Excitée, elle pense au journal *Le Monde* et ajoute « C'est fou ce qui existe derrière la façade. » Par mon intervention, j'avais brisé la façade qu'elle m'imposait. Son rêve et ses associations entraîneront lors des séances ultérieures, redevenues fécondes, la remémoration de souvenirs infantiles.

De ma position d'analyste investissant la méthode et avec elle, l'écoute et son silence, j'ai été cette fois saisie par la force de l'assignation transférentielle vers la sollicitation de son père silencieux. Les éléments épars qui déterminaient les agirs de Madeleine se sont probablement précipités et condensés en moi. Ce que je percevais comme discordance, entre sa présentation séductrice et son discours froid prend un autre sens. Il me semble que, peut-être, sa prosodie monocorde tentait d'annuler dans son surgissement même, l'excitation de sa séduction à l'endroit du père ?

J'ai pris conscience également, en prononçant mon interprétation, que, m'accrochant aux mots du discours formel de Madeleine, j'avais résisté à écouter ce qu'elle me donnait pourtant à voir. À travers ses descriptions, elle me faisait « entrer » dans la scène où s'opéraient ses F.I.V. En rompant le silence, je sortais de mon monde. Par ma parole, je la pénétrais ? Je la fécondais ? La procréation par F.I.V., conception mécanique, opératoire, dans une salle aseptisée ne peut-elle pas s'envisager chez elle, comme une mise en acte permettant d'éloigner toute représentation du coït dans un acte amoureux ? Madeleine m'avait dit dès le début de son analyse, qu'être

enceinte, ce serait pour elle une chose compliquée, dans la mesure où elle serait obligée d'exhiber ainsi sa sexualité. Un fantasme de pureté, de virginité, recouvrant le désir d'avoir un enfant du père, de ce père « si précieux ».

Par mon intervention, je mis en mots l'agir pulsionnel à l'œuvre chez Madeleine. L'effet interprétatif a entraîné un récit de rêve. Elle me faisait agir son fantasme et en même temps ma mise en mots lui permit de s'en saisir psychiquement. Je repense alors à un moment où, peu après l'annonce de sa stérilité, Madeleine avait évoqué un désir d'être analyste ; un mouvement « d'être » plutôt que « d'avoir » ? J'étais restée silencieuse devant ce projet inattendu. Elle m'avait alors violemment interpellée. L'un des mots utilisés lors de cette apostrophe avait une racine commune avec le prénom de son père, prénom que j'ignorais lors de cette séance. N'y avait-il pas là déjà une convocation de celui-ci ? J'aurais ainsi pu reprendre ce mot mais il est impossible d'en présumer l'effet interprétatif tant l'assignation transférentielle à ce moment-là, me semblait pencher du côté maternel.

La demande détournée à mon superviseur a été la source d'une perlaboration. J'ai eu besoin dans le gynécée où Madeleine m'incluait, d'introduire un homme, un père. En somme, un agir de contre-transfert. Suis-je alors la mère de Madeleine qui, à la différence de la sienne, fait une place au père et s'adresse à lui ? Suis-je Madeleine qui lance un appel à ce père qu'elle tente de raviver ? Suis-je le père de Madeleine, effacé, qui, s'adressant à un père, cherche à être son fils pour devenir un homme, un vrai ? Un héritier s'inscrivant dans une filiation ? Question qui, dans l'après-coup de ces séances, se posera pour Madeleine avec acuité. Elle s'interrogera en effet sur la filiation de son père, dont elle ne savait rien, notamment du côté des pères. Celui-ci, en effet, ne semble être que l'enfant d'une mère possessive.

Au moment de l'interprétation, en rompant le silence, je m'approprie d'une certaine façon la parole du tiers-père, pour la faire mienne. Je m'affranchis aussi de la place désignée comme héritière de Lacan. Par-là, je deviendrai ce fils-homme héritier plus libre. Ce qui peut être m'a permis de « soutenir » l'incarnation paternelle que Madeleine installe dans son transfert.

Le « vos silences sont précieux », que Madeleine m'adressait au tout début de notre rencontre prend maintenant un autre sens. Au début de la cure, comme je l'ai évoqué, j'ai entendu cette phrase uniquement dans son contenu manifeste. Certes, si cela signifiait que Madeleine s'appropriait un espace de penser, cela touchait également mon narcissisme, l'idée d'être une mère suffisamment bonne. Être la bonne analyste de Madeleine qui me le rendait fort bien d'ailleurs, en étant une bonne analysante. Nous partageons aussi, à ce moment-là, le plaisir de l'aventure freudienne, en écho à ses lectures secrètes des livres psychanalytiques annotés par sa mère. Un plaisir sublimé, partagé entre mère et fille, dans un climat moins incestuel, tiercéisé.

Mais, cette phrase « vos silences sont précieux » était aussi à entendre dans son contenu latent ou comme une pensée incidente. Son irruption répétée dans les séances me l'avait rendue énigmatique. Cette phrase ne se référait-elle pas déjà au père ? J'apprendrai que Madeleine avant de venir me voir avait rencontré un analyste homme, qu'elle l'avait fui, ne supportant ni son regard, ni son silence ; sans doute un trop d'excitation immédiate. Avec une analyste femme, cela s'avérait plus supportable, moins brûlant, lui permettant de conserver à l'abri le père œdipien, sans que l'on y touche, à l'écart de toute conflictualisation. Un père silencieux, lointain, idéalisé, mais désexualisé. Une idéalisation, peut-être redoublée par mon silence.

Cette cure soulève aussi la question de la « connivence » inconsciente entre le psychanalyste et son patient. Ici, avec Madeleine, le partage d'un objet mélancolique, un père silencieux pour elle, un père lointain pour moi ? Un silence complice, pourrait-on dire. Un temps qui fut nécessaire, me semble-t-il. Lors de la première tranche, l'ombre de ce père silencieux a permis le déploiement et la perlaboration des enjeux narcissiques et œdipiens avec l'*imago* maternelle. La présence-absence de ce père, présence-absence protectrice, a permis une fragmentation de l'excitation. Le risque, eut été de ne pas pouvoir sortir de ce silence complice, de ce co-refoulement. Sortir d'un silence complice : sans doute est-ce en cela que l'analyse d'avance de l'analyste reste essentielle. Elle lui permet une élaboration et une déprise plus rapide.

Mon « je suis trop silencieuse » qui s'imposait de manière insistante dans la deuxième tranche, se présentait tout d'abord, comme une ritournelle. Il me semble que cette pensée peut être considérée comme une pensée induite par Madeleine ; un transfert de pensée en référence à ce père silencieux. Mais, inquiète du climat mortifère dans lequel je nous sentais enfermées, j'examine cette pensée comme une pensée m'appartenant en propre, c'est-à-dire, celle d'une analyste qui s'interroge sur sa capacité à manier le silence, pourrait-on dire.

Jean Luc Donnet⁸ dans « Le silence de la perlaboration » écrit, je le cite « ... derrière l'*agieren* de transfert, qui donne à l'expérience vécue de et du transfert sa valeur irremplaçable, se profile l'ombre d'une compulsion de répétition encombrante.... Il ne suffira plus que l'analyste, en son attente croyante et patiente, fasse confiance pour que chaque atome de silence soit la chance d'un fruit mûr. » Il ajoute : « Le risque existe que la situation analytique entre en collusion avec une répétition mortifère... L'analyste est donc amené à mettre plus et autrement la main à la pâte. » Dans la crainte de maintenir un silence délétère dans la cure de Madeleine, j'appréhendais mon silence avant tout comme un problème technique. Souci, source de bénéfices autant qu'il servit mes résistances.

Michel Gribinski⁹ dans son texte, « Entrer dans la technique par ses embarras » dit « Une technique, par définition doit être communicable, reproductible et transmissible ». Mon souci technique eut ainsi la vertu de convoquer en moi des pairs, P.A.I.R.S., mes pairs analystes, comme tiers dans ce moment difficile. Je tentais, par-là, de m'approprier « une manière de savoir-faire commun, partageable et communicable » qui serait dégagé des aléas des transferts. Michel Gribinski ajoute, « La technique analytique n'est pas assez stable pour ça, pas assez logique. Elle n'a pas les qualités nécessaires, sans doute parce que le transfert s'en est mêlé. »

De transferts, il en est bien question lors de ma demande à mon tiers superviseur. Dans un premier temps, sa réponse redouble l'idée « d'un savoir-faire » qui m'échapperait puisque je serais agie, à mon insu, par un héritage dont je méconnaîtrais l'origine. Mais dans un second temps, elle se révélera agissante. Quelque chose de l'appropriation subjective de ma filiation analytique, avec mon équation personnelle, elle-même sollicitée par le transfert de Madeleine, a pu s'élaborer.

Par ce détour, j'ai pu garder le silence dans la cure jusqu'à atteindre un état de réceptivité au plus près des enjeux entre Madeleine et moi. Un silence de régression. Cette régrédience de mon écoute a permis, outre le moment d'incarnation, le surgissement de la scène du film *Le silence de la mer*. Si cette image a été convoquée par la polysémie du mot « Mère », elle est aussi une scène psychique, comme un rêve déformé, induit par les traces qui s'étaient déposées en moi du discours de Madeleine. Traces réactivées qui nourriront mon discours intérieur et me seront utiles lors de son cheminement associatif au cours des séances ultérieures. Les secrets et silences de sa filiation tant du côté paternel que maternel trouveront à s'y déployer.

Pour conclure, le silence comme élément technique constitutif de la méthode reste fondamental. Dans cette cure, le silence s'est trouvé pris dans les rets transférentiels entre Madeleine et moi, au service de nos résistances. Ne serait-ce pas le destin possible de tout élément de la technique. Celui de devenir, au sein de chaque cure, non plus l'outil mais l'objet de la méthode ?

8. Donnet J.-L., « Le silence de la perlaboration », *La situation analysante*, coll. « Le fil rouge », PUF, p. 113.

9. Gribinski M., « Entrer dans la technique par ses embarras », *Documents & Débats*, n° 94, 2017.

Discussion de la conférence de Francine de Mont-Marin

Marita Wasser

Merci Francine pour ton beau texte qui ouvre de nombreuses pistes de pensée et d'associations.

Je vais commencer en te citant : « Le silence est propice à la régression pour le patient et pour que l'analyste SE constitue un discours intérieur et élabore son contre-transfert ». Deux points qui m'ont intéressée : le silence et le contre-transfert.

Concernant le contre-transfert, on a pu dire à certains moments qu'il fallait s'en déprendre, l'éliminer, le maîtriser ou encore, faire la distinction entre le contre-transfert normal et le pathologique... Chacun d'entre nous a pu se surprendre à penser « Je me suis entendu dire... » presque comme un mal nécessaire, produit de l'effet d'une poussée pulsionnelle par rapport à la règle du silence. Comme si le contre-transfert était un objet qu'on nous aurait laissé en consigne, qu'on porte malgré nous et dont on devrait se débarrasser au plus vite.

Et j'ai eu une pensée sur les trajets en train qui ont bercé la formation psychanalytique de beaucoup d'entre nous. Le train permet la mobilisation des symptômes ; on est dans un lieu de déplacement. Dans le train à certains moments on prend des tonnes des livres, à d'autres on dort et on rêve en regardant le paysage. La métaphore ferroviaire de Freud sur la libre association est assez incarnée. Nous allons chez notre superviseur, aux séminaires, aux Mardi de la pratique, aux conférences du samedi avec nos bagages.

En te lisant Francine, je me suis souvenue d'une annonce de la SNCF, tant de fois entendue : « n'acceptez jamais le bagage de quelqu'un d'autre. Parlez-en au contrôleur... » Et c'est ce que tu fais. Tu lui en parles, en effet. Ses propos ne sont pas rassurants heureusement. Il te dit que tu étais héritière, à ton insu, des règles édictées par Lacan. Ils mettent en tension l'analyste, ouvrent une énigme. Et tu reprends ton bagage après. Le contre-transfert est aussi une histoire de transmission analytique comme tu le soulignes dans ta conférence. Il s'imbrique et devient une forme : la forme de ce que nous sommes, de ce qui nous échappe, des transferts de et sur ceux qui nous ont formés et déformés, recréant inlassablement notre névrose de formation.

Tu nous dis comment, grâce au silence, le transfert et le contre-transfert se sont infiltrés dans cet outil de la technique qui devient objet de la méthode. Et c'est donc en tant qu'objet (de la méthode) et en tant qu'enjeu que le père de Madeleine s'incarne dans le transfert de cette cure. Quel mouvement transférentiel dans la cure a fait que le silence, perçu comme une frustration réelle, s'est retrouvé pris dans une répétition chez ta patiente ?

« Suis-je trop silencieuse ? » te demandes-tu avant de parler à ton superviseur. Le silence est moins confortable, il commence à faire des vagues. Il est devenu étouffant. Tu t'accroches et tu « surinvestis l'écoute qui nuit à l'écoute ». Ton contrôleur, son transfert et le tien donnent un nouveau sens à la voie du silence grâce au refusement : ne pas dire, se taire, est un acte. Et un bol d'air marin s'infiltré dans ton transfert. Je laisse tomber ici le terme de contre-transfert... Le transfert (*Übertragung*), transport, transmission, est aussi « transfert » pour l'analyste. L'autre face de la monnaie du transfert est aussi le transfert lorsqu'il n'est plus bardé des outils et des accessoires.

Il s'ensuit ton interprétation : « Vous souhaitez que je sorte de mon monde et que je vous regarde... » Et le rêve de ta patiente... Et on a là l'impression que les digues sont ouvertes et que l'écoulement libidinal, comme dans un delta, irrigue ton transfert.

Henri Normand considère que la technicité maintenue est une des positions contre-transférentielles de la résistance de l'analyste. L'ouvrage de Freud dont le titre français est *La technique psychanalytique* devient « méthode » dès le premier chapitre.

Je me suis demandé si ce n'est pas justement à partir de la « dissolution » (cf. M. Gribinski) de l'outil technique « silence » que tu peux incarner le transfert paternel pour que ton « trop silencieuse » du début de la cure devienne interprétation. Alors, dissolution ou refoulement ? Refoulons-nous nos objets techniques, dans ce double mouvement d'enfouir ET de faire émerger en même temps ? Dans cette dissolution, le contre-transfert perd son « contre » ; il ne reste que transfert si je puis dire. Les deux termes sont gigognes. Ça ne s'arrête pas de transférer... ça ne s'arrête pas de refouler... ?

Madeleine est interprétée par sa mère en permanence. Omniprésente. Dans sa vie et dans l'analyse des premiers temps. Mais la petite fille Madeleine a dû tellement chercher et tenter d'interpréter l'énigme de ce monde paternel... ! Ce père « à côté de la plaque », si elle veut... mais « à côté » quand même...

Il me semble que dans la cure que tu nous présentes le père est là dès le début et pas seulement la mère, tapi dans le silence confortable, infiltré dans le silence du « monde » analytique qui est le tien, déjà habité par au moins deux figures, pas encore incarnées. Une dans l'ombre du journal *Le Monde*, l'autre sur le devant de la scène. Ce silence précieux serait déjà une figuration, peut-être une pré-figuration du père ayant la valeur incommensurable de le tenir au loin de tout, rapproché incestueux... ? Le « silence qui refuse » serait-il grâce à cette figuration (et pas représentation advenue encore) un rempart contre l'excitation homosexuelle du transfert ?

Il y a aussi du silence dans l'écriture de ton texte. Des silences d'attente. Des silences que je n'ai pas envie de remplir car ils nous laissent entrevoir l'intime dans la finesse du tressage de ton texte. Un silence « prudent et scrupuleux » comme dit Freud, en parlant du chimiste-psychanalyste maniant les forces explosives des fantasmes que nous réveillons lorsque nous travaillons au plus près du transfert comme tu le fais.

Pour finir, une question : tu évoques le silence comme un outil technique dont la transmission par nos formateurs est infiltrée de leurs propres transferts avec leurs maîtres. Est-ce que nous recevons alors un « refoulement en héritage », qui permettrait de dissoudre cet outil pour construire un nouvel objet... notre propre objet de la méthode ? Serais-tu d'accord avec la question qui m'est venue après ta conférence : l'analyse s'appuie sur la transmission mais doit rompre avec la fidélité de l'héritage ?

Samedi 2 février 2019

Objets paradoxaux de la méthode

Gilberte Gensel

Où sont implantés les crocs à venin de la psychanalyse ?

Est-ce dans la mâchoire de notre sorcière Métapsychologie ? Dans notre mythologie du complexe d'Œdipe et ses deux vecteurs de l'inceste et du meurtre ?

Les crocs à venin résident-ils dans la théorie des pulsions, avec sa spéculation ultime de la polarisation vie/mort et le scandale de la mort au cœur même de la vie ?

Sont-ils implantés dans les productions théoriques et leurs tentatives pour rendre compréhensible le surgissement du transfert ?

Que veut dire Freud, lorsqu'il affirme avec force ne reconnaître comme légitime – ayant le droit de prétendre à s'appeler psychanalyse – qu'une orientation de recherche prenant pour point de départ le travail du transfert et de la résistance¹ ? Est-ce qu'il désigne ainsi le lieu de l'éruption des crocs à venin ?

Ou bien est-ce dans les présupposés de la psychanalyse – dont les fondements sont biologiques : le fonctionnement du système nerveux selon la loi du principe de plaisir et sa structure en surface et en réseau ?

Toute recherche requiert une méthode d'observation. En psychanalyse, l'instrument d'observation est singulier, qui procède à une écoute avec sa mémoire inconsciente et ne permet d'entendre que ce qui a déjà été reconnu en soi. C'est pourquoi le travail titanesque accompli par Freud avec l'analyse de ses rêves et qu'il nous livre avec une incroyable honnêteté, ne peut que nous inciter à faire de même et à reconnaître en nous ce que nous pourrons ensuite écouter. Mais écouter quoi ?

La sexualité infantile refoulée, faisant retour dans le transfert. Pourquoi la sexualité infantile est-elle refoulée ? Pour des raisons, me semble-t-il, qui partent dans deux directions opposées. En raison de sa violence inouïe car ses désirs sont excessifs, sans retenue, intraitables. Comme la violence impitoyable du nourrisson, dont Winnicott dit qu'il a à supporter d'être un loup, avec son imparable désir de dévorer et de faire ainsi disparaître l'objet qu'il aime le plus au monde, le sein nourricier. Une violence incompatible avec la vie en collectivité, condition absolue de la survie. Mais, dans l'autre direction, c'est en raison de sa faiblesse que la sexualité infantile est refoulée, la faiblesse de ses possibilités de réalisation, son immaturité, qui inflige au sujet une blessure narcissique dont il ne se remet que difficilement. Reconnaître en soi ses propres mouvements, puissants et faibles, amoureux et agressifs, toujours à l'œuvre et productifs est la condition pour pouvoir observer, avec les moyens, maigres, du dispositif analytique.

Les crocs à venin résident peut-être dans le fait que c'est à même les motions du sujet que la méthode puise sa force. Le moment où, par le truchement du transfert, l'amour ambivalent, fait d'amour et de haine et son contre-pouvoir, la destructivité, sont investis dans l'objet analyste, c'est le moment crucial où ce pouvoir, le produit de ce travail, doit être utilisé pour restituer au moi ce qui lui appartient, en permettant au mirage du passé de s'évanouir et à l'énergie investie de retourner à son investisseur pour redevenir utilisable dans la vie actuelle.

1. « La théorie psychanalytique est une tentative pour rendre compréhensible deux expériences qui surviennent d'une manière frappante et inattendue quand on tente de ramener les symptômes de souffrance d'un névrosé à leur source dans son histoire de vie : le fait du transfert et celui de la résistance. Toute orientation de recherche qui reconnaît ces deux faits et les prend comme point de départ de son travail a le droit de s'appeler psychanalyse... Je m'élèverais très énergiquement contre quelqu'un qui prétendrait ranger la doctrine du refoulement et de la résistance parmi les présupposés de la psychanalyse et non parmi ses résultats... la doctrine du refoulement est un acquis du travail psychanalytique, obtenu de manière légitime, en tant que concentré théorique, provenant d'innombrables expériences. » (Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique, 1915, *OCP*, T. XII, p. 259).

Mais détecter ces moments et leurs contenus – ce qui, écrit Freud, ne se fait qu'à contre-cœur²- cela dépend toujours et encore de l'observation.

Lorsque l'on pousse le sujet en analyse à « combler les lacunes de sa mémoire par un intense travail de l'attention, on remarque que les idées incidentes survenant alors sont repoussées par lui avec tous les moyens de la critique jusqu'à ce qu'enfin il ressent directement un malaise lorsque le souvenir s'est effectivement mis en place », dit Freud. La méthode freudienne est une méthode du malaise, c'est pourquoi on ne cesse de vouloir lui arracher ses crocs à venin.

Dans cet exposé je vais m'efforcer, de soutenir une distinction entre la méthode *d'observation*, la *technique d'analyse*, les *résultats* de l'observation et les *enseignements* que Freud en a tirés : des concepts, toujours incertains, *open to revision* et cet édifice théorique, inachevé, sa métapsychologie, restée, dit-il, « à l'état d'ébauche ».

En effet, la méthode est l'objet de mon intérêt, mais au moment même où je cherche à écrire, à discourir sur la méthode, j'éprouve des difficultés à l'observer, mes résistances et le refoulement à l'œuvre me refusent les mots justes, cherchent à arrondir les angles, ou brouillent des idées qui, pourtant, s'éclairent par moments, mais si fugaces, si ténues qu'il est malaisé de s'en saisir. Mais je compte sur la contribution du travail que j'aurai à fournir pour écarter suffisamment ces obstacles et pour m'aider à cheminer. Car la méthode freudienne est constamment active : elle fait surgir l'inconscient or la méthode, pas plus que l'inconscient ne se laissent faire.

Lorsqu'il décide d'abandonner l'hypnose, Freud prend, par la même occasion, son indépendance par rapport à ses maîtres. Mais – et c'est là, pour moi, son coup de maître à lui – il se soumet lui-même à la méthode, il devient le premier objet de son observation, de son interprétation, de sa théorisation et il en extrait ce qui est universellement applicable, les modalités du travail du rêve, modèle du travail psychique. Ce faisant, il nous montre comment il procède, comment il décompose et analyse les éléments, comment ces éléments psychiques échangent leurs charges d'investissement d'énergie, comment ils changent de places, de rôles, d'apparence et comment, au cours de ces transvaluations, ils trompent l'observateur et se jouent de lui et surtout comment l'analyste peut déjouer ces ruses. C'est prodigieux.

Pour être Freud, il fallait donc aussi avoir abandonné l'hypnose. « J'abandonnai l'hypnose, écrit-il, et ne retins d'elle que la position couchée du patient sur un lit de repos derrière lequel j'étais assis, de telle sorte que je le voyais mais sans être vu de lui. » Non, bien sûr. Il retint d'elle aussi tous les fantasmes, les désirs refoulés absolument surprenants qui lui font reconnaître, à son corps défendant, la réalité de la sexualité infantile. « Suivant une obscure intuition, je pris la décision d'échanger l'hypnose contre la libre association », écrit-il en 1914, dans sa « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique ». Et le premier fruit de cette innovation technique, fut l'interprétation du rêve. Car le nerf de la méthode est l'observation. La nouvelle méthode d'observation requiert la mise en œuvre d'un usage bien particulier de l'attention. Pour son application, la prescription est négative : « ne vouloir porter son attention sur rien de particulier ». Car l'attention, dès qu'elle est recrutée par l'attente d'un objet, est investie d'affect, devient tendancieuse et inutile pour l'investigation. L'observance de cette règle de l'attention flottante, partenaire de l'encouragement pour le patient à « raconter sans critique ni sélection tout ce qui lui vient à l'idée », avec laquelle elle forme la « règle psychanalytique fondamentale », si elle se formule avec des mots simples, n'en reste pas moins énigmatique. Freud semble placer toute sa confiance dans la pratique d'une telle attention flottante et dans la capacité de chacun à « s'abandonner **pleinement** à sa mémoire inconsciente », et à « vaincre **complètement** ses résistances ». C'est peut-être cette confiance inaugurale qui permet aux analystes d'avoir une confiance dans la méthode, sans laquelle il ne serait pas possible de la pratiquer.

L'attention est une fonction de la conscience, elle fait partie des attributs de l'observation. Si l'analyste aménage cet environnement douillet que nous connaissons bien, c'est que, de même que dans un laboratoire il est

2. « Ce fait nouveau, que nous reconnaissons donc avec réticence, nous l'appelons le transfert. » *Conférences d'introduction à la psychanalyse* (1915), « Conférence XXVII », Gallimard (1999), p. 261.

nécessaire de préserver l'asepsie du matériel et la précision des mesures, afin que les artefacts soient écartés, de même rien ne doit venir troubler l'écoulement du discours, rien d'autre que ses propres turbulences. « Des prescriptions tatillonnes », concède Freud, mais qui sont, somme toute, « faciles à respecter. Analyste et patient s'accommodent bien de ce cérémonial », assure-t-il. Pourtant on voit bien qu'elles sont paradoxales et difficiles à tenir, fragiles, tout le temps détournées et on sent bien que les dés sont pipés. Les attributs de l'attention flottante : absence de préjugés, impartialité, absence d'espérance qui « forment la part essentielle de l'armure [de l'analyste] et de son équipement »³, comme il est dit dans le travail sur la transmission de pensée, ces attributs ne sont pas naturels, ils sont à construire mais inatteignables. Des absences, des abstentions volontaires, un effacement, une ascèse, pour ainsi dire. Ne vouloir porter son attention sur rien de particulier, c'est déjà porter son attention sur quelque chose : ne pas vouloir. Et, côté patient, tout dire de ce qu'il sait de son activité psychique vire assez souvent au bavardage. Mais je pense que ces remous psychiques fournissent au cours de l'analyse un travail ou peut-être un carburant, peut-être une forme d'énergie renouvelable.

En somme une méthode qui n'en finit jamais de s'acquérir et que l'on ne peut essayer de démontrer que par sa mise en œuvre, qui elle-même est loin d'être probante à tout coup. Mais une fois la méthode d'observation installée, comment procéder ? Les « détails de la technique d'interprétation », ses « règles, empiriquement acquises », ses « directives » et ses « résultats », annonce Freud dans son article sur la méthode, n'ont pas encore été publiés et le livre sur *L'interprétation du rêve* doit être considéré comme précurseur d'une telle introduction à la technique. L'art de l'interprétation avoue être un art et comme tout art, il suppose du travail, bien sûr, 95 % de travail, disent les artistes, mais aussi 5 % de talent. Comment acquiert-on du talent, le talent de Freud ?

Freud nous livre les objets de sa méthode, pour ainsi dire, prêts à l'emploi. Les seules difficultés vraiment sérieuses – nous met-il, pourtant, en garde – se rencontrent dans le maniement du transfert. Une façon d'avouer que le mode d'emploi ne sert pas à grand-chose et qu'il faudra le réinventer indéfiniment. À commencer parce que le transfert est inconscient et que ni le patient ni l'analyste ne le perçoivent – ce n'est pas le témoignage des sens qui les alerte quant à son surgissement ou son installation. Il se présente sans crier gare. Le patient fait des allusions, l'analyste constate une gêne, mais comme en catimini, un constat en sourdine, plus un pressentiment qu'une perception. Un précurseur de la perception. L'impression que quelque chose ne va pas, que quelque chose mais on ne sait quoi, fait obstacle ou s'est intensifié, interroge le praticien, le place dans une situation comparable à celle de l'enfant, le jeune investigateur, poussé par un obscur désir de découvrir le mystère de la naissance, de sa propre origine, sa curiosité sexuelle.

Dans le cas de l'enfant, Freud indique que ce qui le met sur la voie – non de la solution mais de la recherche – c'est un nuage, une menace feutrée, par exemple l'annonce d'une prochaine naissance, à laquelle fait écho le pressentiment qu'il devra « désormais partager tout ce qu'il possède avec le nouveau venu »⁴. À la pensée, dit Freud, est alors assignée la tâche de prévenir le retour de quelque événement néfaste et redouté, une blessure, une douleur, une perte. Dans le réservoir de la mémoire, des traces d'événements passés sont éveillées, à bas bruit et la pensée, stimulée, produit des idées, des théories, des explications, souvent fausses mais géniales, contenant toujours un fragment de vérité.

L'analyste est alerté à bas bruit également et c'est encore sous forme de pressentiment, par une similitude entre quelques éléments, souvent juste un détail – une parcelle – du moment actuel, parfois à peine une sonorité, un mot, la nature d'une relation établie entre deux éléments et quelque chose qu'il a entendu auparavant, parfois très longtemps auparavant, dire au patient. Alors se présente à son esprit, comme une *Einfall*, quelque chose qui fait entendre une résonance ou suggère une cohérence – non pour ce qui arrive dans la situation de la cure ni pour la psychologie du patient mais pour ce qui met en rapport ce qui est pressenti dans l'actuel et ce qui a été entendu auparavant et qui, grâce à l'écoute particulière, en égal suspens, n'a pas cherché alors à être expliqué.

3. Freud S. (1925), « Communication préliminaire de Rêve et télépathie ».

4. Freud, « Les théories sexuelles infantiles ».

Cet acte quotidien de la pratique analytique est de l'ordre de la divination – magie de la langue – il est livré à l'aptitude du praticien à se laisser guider par ses pressentiments, à avancer sans certitudes, d'une part, à communiquer au patient, d'autre part, ce qui s'est présenté à lui, d'une manière qui lui soit utile, avec tact, dit Ferenczi. Des facultés acquises ou peut-être plutôt révélées lors de l'analyse de l'analyste, par la façon dont il a été écouté et par la découverte de son propre fonctionnement psychique et des ruses dont il apprend à reconnaître qu'il est son propre jouet. Le régime particulier de son attention que l'analyste met en œuvre dans son écoute laisse libre cours à l'activité de sa pensée qui parcourt les réseaux associatifs de sa surface psychique. Écouter avec sa mémoire inconsciente, dit Freud. Cela semble exorbitant, puisque l'inconscient, justement, n'est pas à disposition. On a l'impression d'un saut dans le vide : écouter avec ce qu'on n'a pas. De quoi est faite cette aptitude ?

L'autre objet de la méthode, l'interprétation – ou sa version longue, la construction – cette aptitude à la théorisation, quel est son statut ? Et quel statut pour la théorisation en psychanalyse ? Il est admis que pratique et théorie sont en tension et s'enrichissent mutuellement mais que jamais ce n'est la théorie qui conduit la cure. Pourtant une activité théorisante est constamment à l'œuvre. En 1915, Freud donne cette définition de la théorie, en psychanalyse⁵ : « une tentative pour rendre compréhensible deux expériences qui surviennent d'une manière frappante et inattendue quand on tente de ramener les symptômes de souffrance d'un névrosé à leur source dans son histoire de vie : le fait du transfert et celui de la résistance. » C'est en effet ce dont, d'une façon ou d'une autre, rend compte l'interprétation.

Mais je suis frappée par la modestie de l'ambition : « une tentative pour rendre compréhensible ». Non une explication du surgissement de la résistance, mais une tentative pour rendre ce surgissement compréhensible, ce qui admet la possibilité d'une autre tentative ultérieure et peut-être meilleure.

Mais les résistances pressenties, reconnues, ne cèdent pas la place à la raison et ni l'analyste ni le patient ne sont au bout de leur peine. L'accueil réservé à la proposition interprétative est un refus. Un de nos chers paradoxes, encore. Un « non » est plus favorable qu'un oui. Les forces mobilisées pour maintenir un contenu inacceptable refoulé dans le psychisme ne s'évaporent pas soudainement, elles se déplacent et s'extériorisent dans l'opposition à l'idée que l'analyste a présentée. Les jeux du refoulement et de la résistance sont constamment à l'œuvre et s'intensifient lors d'une intervention interprétative. Là encore, les aptitudes de l'analyste à supporter ces effets d'opposition, pouvant aller jusqu'à l'hostilité, sont mises à contribution. Car, pour être Freud, il a fallu une capacité à ne pas se laisser désarçonner, ni détruire par l'adversité et peut-être bien plus significative que celle de forger des théories ou des explications. Tenir, envers et contre tout. L'hostilité, l'incrédulité, la méfiance ont toujours accompagné la psychanalyse et son créateur, avec une fidélité indéfectible. Car « nulle part la psychanalyse ne fut accueillie avec sympathie ou une attente bienveillante ». Après « en prendre brièvement connaissance », on la rejetait. Il n'y a pas lieu de s'étonner alors, qu'hostilité, incrédulité et méfiance s'invitent dans la situation analytique ni à espérer qu'elles n'y joueront pas, de mille manières, leur agressive partie.

Le « degré d'orgueil, de mépris sans scrupule de la logique, la brutalité et l'indélicatesse des attaques » avec lesquels la psychanalyse fut accueillie, « n'ont pas d'excuse », se plaint, – chose, somme toute, rare – Freud, dans son *Auto-présentation*. « Mes adversaires, dit Freud, voyaient dans la psychanalyse le produit de mon imagination spéculative et ne voulaient pas croire au long et patient travail – sans préjugés – que m'avait coûté son édification. Ils ne voyaient pas le rapport avec l'observation et l'expérience et la rejetaient sans expérience propre », mettant en œuvre « la classique manœuvre de résistance qui consiste à ne pas regarder dans le microscope pour ne pas voir ce qu'ils avaient contesté »⁶. Regarder dans le microscope est devenu, pour les analystes, écouter avec sa « mémoire inconsciente ».

5. Freud S. (1915), « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », *OCP*, T. XII, p. 259.

6. Freud S. (1925), *Auto-présentation. Textes autobiographiques*.

Les éléments fournis par les échanges entre les contenus proférés par le patient et les déplacements que l'analyste leur imprime par ses interventions, requièrent du temps pour se réaccommoder, se repositionner autrement, en raison des forces antagonistes à l'œuvre. Les nouveaux agencements du matériel laissent la place à de nouvelles productions, idées incidentes, souvenirs, rêves, mais aussi symptômes, bien sûr. Et modifient l'économie psychique.

Interprétations, constructions et perlaborations contribuent par leur travail à la tâche analytique et font partie de ses acquis. Mais les présupposés sur lesquels Freud a construit le bâtiment, ses fondations, sont issus, comme il le dit, des sciences exactes – l'analyste est « un mécaniste et un matérialiste incorrigible⁷ ». Ces présupposés, ce sont les bases biologiques, le fonctionnement du système nerveux selon la loi du principe de plaisir, les connaissances acquises à partir des enseignements de Fechner mais aussi et surtout à partir de ses propres observations et expériences. C'est parce que Freud connaît les logiques du fonctionnement *physique* du système nerveux, sa structure en réseau et en surface qu'il en déduira l'existence dans ces réseaux d'une énergie déplaçable – d'une nature encore inconnue – qui peut être emmagasinée – et sa circulation entravée, détournée, empêchée, mais aussi libérée et cette fois non pour des causes physiques mais psychologiques, intangibles. La doctrine du refoulement – un refus, un empêchement physique qui a des causes psychologiques – et de la résistance, son effet, sont les résultats, les acquis du travail analytique, obtenus de manière légitime, car déduits d'innombrables expériences et par conséquent reproductibles expérimentalement. Freud a toujours ressenti comme une injustice le fait que l'on refuse de voir dans la psychanalyse une science de la nature.

Le fil de mon propos, ici, s'est arrêté. Pourquoi le chemin devient-il si pesant et escarpé ? Peut-être parce que tous ces objets, à commencer par les fameux piliers, refoulement et résistance et leur produit, le transfert, et l'objet le plus singulier, cause de la psychanalyse, l'inconscient, sont intangibles, évanescents, soustraits à l'épreuve sensorielle de la perception. Des objets issus de notre propre élaboration.

Mais peut-être, dans cet exposé, me suis-je assigné un but au-dessus de mes moyens ? Comme si j'étais saisie d'un désir de venir en aide à Freud, de prouver que la psychanalyse est bien une science de la nature et de rétablir la justice⁸. Peut-être qu'une part de ce qui anime les analystes à poursuivre la tâche analytique de Freud est entachée de cette dette d'honneur de Freud lui-même, de la reconnaissance qui toujours lui fut déniée d'avoir fondé une nouvelle science, **scientifique**. Freud parle quelque part de prouesse : « le procédé de l'association libre et l'art de l'interprétation, dit-il, permettent à l'analyste de réussir une prouesse ». Il se réfère à ce que l'analyse accomplit lorsqu'elle réussit à ce que le patient se trouve convaincu de revivre dans le transfert les relations affectives contractées dans son enfance. Le transfert est alors résolu. Une prouesse : mais où est donc passée la modestie de l'ambition freudienne dont je parlais plus haut ?

Il éprouve pourtant parfois le besoin de rappeler que l'ambition se satisfait d'« un peu d'élaboration ». Dans la préparation de son lecteur à ce qu'il appelle une « investigation historico-psychologique », c'est-à-dire au début du récapitulatif de *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Freud préconise, avant de poursuivre, une « forte atténuation de la rigueur des exigences imposées », afin, peut-être, de « permettre d'élucider des problèmes, dignes d'attention et qui sollicitent l'observateur⁹ ». Atténuer l'exigence, n'est-ce pas une requête adressée, certes, au lecteur, mais aussi, par Freud, à son surmoi ?

Un surmoi qui atténuerait ses exigences, ressemble au surmoi de l'humour, qui épargne au sujet une dépense de sentiment – du stress, ce mot à la mode fréquemment employé par nos patients, de la peur ou l'humiliation,

7. Freud S. (1925), « Communication préliminaire de Rêve et télépathie ».

8. Janine Altounian a fait, comme par boutade, à la Journée ouverte de janvier dernier, l'hypothèse que Freud aurait toute sa vie, par le moyen de sa psychanalyse, cherché à sauver l'honneur du père, humilié, lorsqu'il avait dû ramasser son bonnet dans le caniveau.

9. Freud S. (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, résumé et récapitulation : a) Le peuple d'Israël : « Si l'on atténue fortement la rigueur des exigences qui sont imposées à une investigation historico-psychologique, il sera peut-être possible d'élucider des problèmes qui ont toujours paru dignes d'attirer l'attention et qui, par suite d'événements récents, sollicitent à nouveau l'observateur. » Gallimard, 1986, p. 201.

par exemple. Par devers moi, j'ai longtemps pensé que le surmoi, dans l'humour était « bienveillant ». On a pu qualifier autrefois l'attitude de l'analyste de « neutralité bienveillante ». Aujourd'hui, on ne prétend plus à la neutralité mais une certaine bienveillance sous-tend tout de même l'indifférence de l'analyste. « Indifférence », qui a traduit en français l'allemand *Indifferentz* et qui ne désigne pas tant un sentiment que le fait de ne pas effectuer de différenciation, ainsi que Victor Smirnoff en parle dans *Un promeneur analytique*¹⁰. Au fond, ce qui est requis de l'attention « en égal suspens » de l'analyste : écoute indifférente.

Mais aujourd'hui, plutôt que de bienveillant, je préfère qualifier le surmoi de l'humour de flegmatique, un mot qui n'apparaît pas sous la plume de l'auteur. Flegmatique : qui a un caractère calme, qui contrôle ses émotions. C'est redondant, puisque le flegme est par excellence l'attribut de l'humoriste, on le dit « pince sans rire », comme si rien ne l'atteignait. Mais « flegmatique » contient une sorte d'impassibilité, une indifférence sans hostilité, une mise en suspens des affects qui convient bien. L'idée forte que Freud souligne, dans son article sur l'humour, c'est que, que tant sa production que sa réception supposent chez le sujet l'existence d'un surmoi qui ne pratique pas la rigueur, un surmoi qui ne réagit pas, qui s'abstient de ces fonctions cruelles qui lui sont assignées en tant que « conscience morale » : interdire, menacer, humilier, exiger et même sévir. Un surmoi qui « console le moi avec amour », comme un père ou une mère aimants consolent leur enfant, c'est surprenant.

Dans *L'homme Moïse*, Freud annonce qu'il va « enlever [au peuple Juif] l'homme qu'il honore comme le plus grand de ses fils¹¹ » – Moïse – en mettant en doute sa naissance, sa provenance, sa filiation juive, pour en faire un Égyptien. S'il ne s'interdit pas – par crainte de blesser ou d'essuyer des représailles – de faire cette hypothèse d'un Moïse non juif, je fais, moi, l'hypothèse que c'est parce que l'humour est constitutif chez Freud et que son surmoi l'accompagne de cette formule qu'il attribue au surmoi de l'humour : « regarde ce monde qui a l'air si dangereux : un jeu d'enfant, tout juste bon à ce qu'on en plaisante ». Autrement dit : joue-toi de ce qui te fait peur. Dans son article de 1908 sur le *Dichter*, Freud dit que le jeu de l'enfant est très sérieux. Le contraire du jeu n'est pas le sérieux, c'est la réalité¹². L'humour, parfois considéré comme une manœuvre destinée à détendre l'atmosphère, ou à faire sourire – partage, à mon avis, le sérieux du jeu. Mais un sérieux qui ne se prend pas au sérieux. Et je hasarde ici l'hypothèse que le courage de Freud, son endurance face à l'adversité, marchent main dans la main avec son humour. Le courage de quitter délibérément le sol de la réalité – ce qui est là – pour aborder l'océan incertain des hypothèses, cette démarche familière aux scientifiques et aux créateurs. La réalité n'est pas, je crois, un des objets de la méthode analytique et pourtant Freud dit quelque part que l'analyste est prêt à bien des sacrifices pour conquérir une petite parcelle de réalité.

Freud a-t-il compté, comme dans l'humour, sur une coexistence possible d'une vérité intolérable et d'une tolérance détachée, ce qu'illustre ce condamné à mort qui doit être exécuté un lundi et qui s'avance vers l'échafaud en disant – « eh bien, la semaine commence bien », sous-entendu : tout cela (que tu meures) n'est pas si grave ? Car dans l'humour, même la mort n'est pas grave. Nous savons bien que Freud aimait « sa » psychanalyse passionnément et la passion est dépourvue d'humour. Mais si l'on veut bien considérer avec moi que sa démarche entière était empreinte d'humour, alors, ce courage lui viendrait de l'idée que – après tout, si ses thèses n'étaient pas comprises ou acceptées, voire adoptées, eh bien, cela n'altérerait pas le cours de l'univers. *Navigare necesse, vivere non necesse*, proclamait la devise de la Hanse. C'est avancer qui compte. Et aventurer quelque chose suppose de le risquer.

Une illustration d'un tel surmoi détaché, flegmatique, pourrait se trouver dans le travail que Freud publie en 1913 sur le Moïse – encore Moïse – de Michel Ange. Je trouve que dans cette analyse, il nous montre sans en avoir l'air, un concentré de sa méthode. La première publication de ce travail était anonyme. Freud se

10. Smirnoff V., *Un promeneur analytique*, Calmann-Lévy, 1998.

11. *Ibidem*, p. 63.

12. Freud S. (1908), « Le créateur littéraire et l'activité imaginative ».

trouvait trop *dilettante* pour s'en avouer l'auteur. *Dilettante* peut-être en tant que critique d'art, mais un pro en matière d'observation et d'analyse des données.

Il procède à une longue phase d'observation silencieuse de la statue à Saint-Pierre aux Liens de Rome, pendant trois semaines, pour découvrir quelle était « l'intention de l'artiste » capable de « l'empoigner », lui, Freud, si puissamment. Ce faisant, il laissait ses pensées construire une hypothèse, à partir d'indices minimes, contredisant la Bible elle-même – quelle impertinence ! – la Bible, qui affirme que Moïse a fracassé les tables de la Loi. Pas à pas, il fait émerger, de telle position de la main, du pied, des cordons de la barbe, la preuve d'un geste de retenue, et l'hypothèse d'un Moïse qui n'aurait pas porté à exécution la destruction de ces tables, d'une valeur morale inestimable, qui aurait, donc, toléré d'éprouver une juste colère face au peuple – cette racaille – qui « danse en tournoyant » pour vénérer le veau d'or, toléré même *d'amorcer* la projection de cet objet sacré pour l'anéantir mais qui aurait arrêté ce geste, en cours d'exécution, suspendu l'impulsion punitive et renoncé à se venger.

Le génial Michel Ange aurait doté son Moïse d'un surmoi capable de condamner, puis de surmonter sa colère et sa mise à exécution. C'est justement ce surmontement qui aurait tant impressionné Freud. Il y a là comme le germe du renoncement pulsionnel si important dans l'élaboration de l'homme Moïse des Juifs. Entendons bien qu'un surmoi qui verrait uniformément tout ce qui se passe d'un bon œil, qui assisterait à des transgressions et des abus sans broncher serait un surmoi indulgent, voire débonnaire ou très distrait, donc défaillant. Un surmoi en bon état de marche, malveillant ou bienveillant, se doit de veiller au grain. Et quel splendide oxymoron de Freud ce serait, qu'il reconnaisse la possibilité d'une bienveillance à l'œil courroucé, d'une fureur n'emportant pas tout son passage et ménageant un avenir possible, mettant la destruction et la mort en échec. Comme si Freud, l'analyste, voyait dans le surmoi de Moïse un reflet de son propre surmoi. Et l'humour jouerait pour une part dans l'indifférence flegmatique du psychanalyste.

Dans un surmoi qui condamne, qui exerce la faculté de jugement – jugement d'existence, jugement d'attribution – mais qui n'exécute pas, pourrait-on reconnaître un des résultats escomptés du travail de la cure analytique : remplacer, dans l'économie psychique, le refoulement par la condamnation ?

Dans un article publié dans les *Libres cahiers pour la psychanalyse*¹³, Jean-Luc Donnet déploie la structure du surmoi de l'humour et il montre que ce n'est pas un surmoi constitué une fois pour toutes, à l'issue de la célèbre disparition-destruction du complexe d'Œdipe, comme un monument commémoratif, une statue de pierre le seraient, mais qu'il recrée, ce surmoi, inlassablement le cheminement de sa formation, de son instauration, sans s'épargner les acrobaties et figures variables que les situations innombrables lui imposent pour s'affirmer. Dans l'humour, écrit J.-L. Donnet, le moi est capable de « se désinvestir pour rejouer la création de son surmoi », puis, dans une deuxième phase, ce moi « se montre capable de désinvestir à son tour [le surmoi], et de *s'en détacher comme il s'est détaché des objets œdipiens par la médiation de son instauration* »¹⁴. Donnet décentre sur le moi l'organisation de la position humoristique, en le mettant à la manœuvre des investissements et désinvestissements.

Mais cela fait tout de même bien écho à la façon dont Freud montre que c'est, dans le moment de l'humour, le surmoi qui est surinvesti, en tant qu'héritier de l'instance parentale et qui exerce son ascendant sur le moi devenu minuscule par comparaison. Endossant son rôle parental, le surmoi pourrait s'acharner contre le moi mais voilà que rage et désespoir lui sont épargnés, car le surmoi flegmatique n'est pas vexé et n'exige pas réparation. Épargne d'un sentiment, qui constitue l'élément économique du gain de plaisir. Un plaisir de courte durée, bien sûr, mais un répit. Un peu comme celui que les bons instituteurs octroient aux enfants lorsqu'ils interrompent le cours de leur enseignement et qu'ils les encouragent à croiser les bras sur le pupitre, à poser la tête sur les bras et à fermer les yeux pour quelques brèves minutes. Petit répit, mais repos appréciable.

13. J.-L. Donnet, « Une rare liberté de pensée », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 17, *Rire de soi*, printemps 2008, p. 13.

14. *Ibidem*, p. 26.

Ce surmoi qui transforme un déplaisir en plaisir est un surmoi vivant. Un surmoi *open to revision*. Et un surmoi qui dispose donc d'une palette plus nuancée que la seule réprobation ou l'interdiction pour s'exprimer. Parmi ces couleurs, il y a la tolérance à sa propre colère, une manière de pardon, résolution de ne pas sévir, ce renoncement à la pulsion vengeresse que Freud démontre dans son article sur le Moïse de Michel Ange. Et le renoncement à convaincre, avec la possibilité de considérer une vérité temporaire, partielle, fragmentaire, ou seulement un fragment de vérité, comme Freud le dit parfois, notamment pour le délire, ou pour les constructions dans l'analyse, qui ne sont que partiellement justes la plupart du temps, voire fausses, mais ce n'est pas grave, dit-il, là encore, et cela se passe comme lorsque l'on prêche le faux pour savoir le vrai, cela fonctionne encore pour aider le patient à retrouver le fil de telle représentation refoulée.

Peut-être que l'humour a sa part dans l'invention de la méthode psychanalytique, où l'observateur se prend lui-même pour le microscope.

Discussion de la conférence de Gilberte Gensel

Éric Flame

Chère Gilberte Gensel, votre admiration pour Freud est telle que vous avez adressé une première conférence, puis une seconde qui remanie profondément la précédente sans l'annuler. Selon la formule consacrée, toute analogie avec des événements passés n'est pas fortuite et peut être considérée comme un effet de la méthode analytique que vous avez prise comme objet. Une fois les crocs à venin bien implantés, celui-ci se distille dans le corps, irrigue artères et veines, s'installe dans les synapses, joue les neuro-transmetteurs, brouille les sens, en particulier de l'écoute et de l'observation.

Une bobine devient un objet d'expérimentation, un babillage d'enfant à la scansion répétitive devient un mot d'esprit et cet enfant, appelons le Ernst, vient de jouer un sacré tour à son grand père Freud attendri – ce qui doit correspondre à une mise en condition quasi idéale de l'attention flottante – et par ricochet à l'histoire de la psychanalyse et à sa théorie. J'ose imaginer la jubilation de Ernst et *a contrario* l'inhibition qui aurait pu le contraindre à conserver sa bobine par devers lui s'il avait eu connaissance des effets et conséquence de son acte. Mais l'attention flottante dont la prescription, dites-vous, est négative « ne vouloir porter son attention sur rien de particulier » paraît entrer en conflit avec votre énoncé d'une méthode « constamment active », même si négativité et passivité recouvrent des champs différents. Cette assertion convoque une analogie entre méthode et pulsion et aurait donc une source, Freud ou plus exactement la conception, l'élaboration et la construction théoriques d'un inconscient actif, de jour comme de nuit, tant du côté d'Eros que de Thanatos, un objet et un but. Si chacun, du moins dans cette assistance, s'accorde sur la source, ce n'est pas le cas pour l'objet ni pour le but – pas de représentation-but entend-on souvent –. Quant à l'objet, son étude pousse aux tentatives de définition et d'objectivation, étapes certainement nécessaires, mais pour s'en dégager, puis se rapprocher de la relation de/à l'objet dans la cure. Celle-ci fait débat, y compris au sein de l'APF : l'écoute peut être mélancolique, esthétique, autoérotique, masochiste... et j'en oublie, l'une n'étant pas exclusive de l'autre et influe sur la position de l'analyste, qu'il se doit d'occuper pleinement et complètement, dans le maniement de la cure. Les effets de la méthode sont décidément diffus.

Le paradoxe est que plus nous nous rapprochons de ceux-ci, plus le négatif et la destructivité occupent le transfert et créent du malaise, plus nous nous éloignons des exigences objectivantes, véritable rationalisme morbide des contempteurs de l'analyse comme science. Comme s'il était incessamment reproché aux procès analytiques de ne pas pouvoir consciemment rendre des choses inconscientes et de ne pouvoir reproduire l'expérience *ad integrum*. Paradoxe encore, une science où chaque expérimentateur a son propre style – mais n'en est-il pas de même dans les sciences dites dures ? Vous contournez ce questionnement en utilisant un biais, le passage du divan au fauteuil de l'analysant devenu analyste. La révélation sur le divan se transforme en divination sur le fauteuil. Je me suis interrogé assez longtemps sur ce tour de passe-passe et le retour à Freud n'y change pas grand-chose. J'essaie de vous suivre et deux options se présentent.

La première, classique, est de penser que le retour du refoulé agit comme un révélateur photographique et révèle des facultés à l'analyste, celle de déjouer les ruses de l'inconscient par exemple. Quant à la divination, elle agirait sur le mode de l'anticipation et serait les prémices de l'interprétation. L'analyse d'avance de l'analyste sur son patient lui permettrait de percevoir, par le jeu des représentations, les désirs non encore dévoilés. Dans le fil de votre conférence ça ne me convainc pas vraiment.

La seconde, qui, mais je peux me tromper, me semble avoir vos faveurs est celle de l'immanence de la parole, des signifiants pour être plus précis, magie de la langue dites vous. Ici la divination fait surgir la révélation

qu'elle désigne et s'oppose à l'interprétation. C'est vers un autre champ de l'héritage freudien que vous vous dirigez alors et sincèrement pourquoi non.

Ce que vous relevez par ce passage divan/fauteuil est la place prise par la transmission, dont on connaît les enjeux guerriers dont elle a été l'objet, dans le combat pour faire admettre la théorie freudienne de l'inconscient. Et la transmission se doit d'assumer l'héritage et donc le legs de la conviction de Freud, d'avoir créé une nouvelle science. Il ne vous a pas échappé que « *le surmoi de l'enfant ne se forme pas à l'image des parents mais bien à l'image du surmoi de ceux-ci ; il s'emplit du même contenu, devient le représentant de la tradition, de tous les jugements de valeur qui subsistent ainsi à travers les générations* ». Le surmoi donc, l'héritier du complexe d'Œdipe mais un surmoi qui autorise l'homme à marcher droit, qui ne l'oblige pas à courber l'échine. Et où puiser l'origine d'une tradition à perpétuer, si ce n'est en forgeant le grand homme juif, Moïse, à son image. « *Ce qui m'attachait au judaïsme n'était pas la foi mais la claire conscience d'une identité intérieure, le sentiment intime d'une même construction psychique* ». D'abord, comme vous le faites remarquer, il a observé, scruté, ce vieux ténébreux, sculpté par la puissance artistique absolue de Michel-Ange devant lequel il ne pouvait, à l'époque, effet de son surmoi, que s'effacer. Mais déjà pointe le Moïse législateur celui qui ne brise pas les tables de la loi, « *car c'est justement à cause d'elle qu'il a vaincu sa colère* ».

Moïse n'est pas un petit père du peuple, même pas un père de la nation et quoique d'une origine contestée, il est encore moins le fils du nom du père. Il est un homme prométhéen animé par l'idée de peuple (Bruno Karsenti), la conviction intérieure profonde qu'il doit conquérir la libération pour ce peuple en devenir : libération de l'esclavage idolâtre mais également de la soumission passive à Dieu, d'une obéissance bornée. C'est ce qu'il sait aller chercher au mont Sinaï, une loi faite de commandements qui offre aux hommes une « méthode » pour devenir libres et responsables de leurs actes devant les hommes.

Cette nouvelle charge, parce que c'en est une, passe par de nouvelles fonctions du langage qui doit s'extirper de la terreur pour trouver une parole juste, ce qui peut demander des ressorts de subtilité. La pratique de l'humour ouvre à des espaces de pensées critiques et c'est un trait d'esprit surprenant d'affubler le Moïse de Michel-Ange d'un surmoi flegmatique. D'autant que Moïse ordonna le massacre de quelques milliers d'apostats idolâtres, probable résurgence d'un surmoi tyrannique et vengeur. Il faudrait alors penser avec J.-L. Donnet que l'humour est pour le moi un stratagème pour échapper momentanément au surmoi dont le retour peut s'avérer cinglant.

Sauf à rapporter le « flegmatique » à des dispositions langagières qui autorisent le non sens, ce sens tout britannique, comme le flegme, vient contredire le sens des mots. Poussé à son paroxysme, il peut aller au bout de l'absurde, ôter toute signification aux mots, voire détruire le langage et rendre l'autre fou. Certes il est possible de rétorquer que le surmoi protecteur – on en revient à la double valence du surmoi- veille et met bon ordre à tout excès ; dès lors, le flegmatique renvoie à un humour bien tempéré, un surmoi qui accueillerait avec une bienveillance, renouvelée de générations en générations, le moi des nouveaux membres du peuple des analystes.

En vous lisant, en vous écoutant, avec en tête les autres conférences et les derniers entretiens de janvier, je me demande ce qu'il reste des objets de la méthode une fois que le refoulement et l'héritage ont pris leur dîme, si l'objet de la méthode n'est pas un objet mais une perte, un quantum d'énergie évaporé qu'il s'agit de matérialiser, de remodeler, ni tout à fait le même ni tout à fait un autre. Question à laquelle je n'ai pas de réponse bien évidemment et qui reste ouverte.

Entre clinique et théorie : les objets de la méthode

Claude Arlès

Il est difficile de tenir d'une même main théorie et clinique, les deux rênes qui guident l'attelage de la cure. La théorie façonne et peaufine inlassablement une métapsychologie depuis un promontoire surplombant la clinique et réciproquement cette dernière se soumet, dans l'après-coup, à l'épreuve de la théorie, riche d'une méthode et d'outils conceptuels apparaissant comme les héritiers de cet heureux métissage. Aussi, pour approcher ces objets, tantôt levier, tantôt fil rouge, il m'a semblé judicieux de revisiter cet entre-deux depuis l'incidence du détail.

Lorsque je rencontre Léa pour la première fois, ses traits tirés, ses cheveux courts, sa silhouette filiforme, son jean et sa veste en toile militaire lui donnent une allure de garçon manqué ; saisissante expression, à la fois banale et si juste, pour désigner et intégrer, par le travail de la langue, l'avènement d'un féminin un temps caché ou refusé. Assez précocement, un détail concernant son agoraphobie m'a frappé. Cette phobie n'était pas isolée mais souvent précédée par de longues stations passées devant son miroir à scruter le moindre comédon, qu'il lui fallait impérieusement extraire, ce qui dans l'instant lui procurait un grand soulagement mais participait aussi, selon ses mots, à la « défigurer » et à rendre toute velléité de sortie encore plus compliquée. Cette conduite la rattrapait souvent avant ses séances, accentuant, non seulement son angoisse mais aussi son excitation à rejoindre un monstrueux, exhibé bien plus par sa compulsion que par les traces laissées sur son visage ; un monstrueux qu'elle m'enjoignait d'incarner, d'entrevoir et surtout de ressentir, jusqu'à ce que certaines constructions d'attente rendent mon écoute plus calme. Cherchait-elle à parodier sa mère en faisant le ménage de son visage pour comprendre ce que cette dernière pouvait fuir ou retrouver dans sa psychose ménagère ? Voulait-elle, par cet agir hallucinatoire, chasser ou extraire avant sa séance ce qu'elle tenait pour sale ou de mauvais en elle ? Ou encore défigurer une féminité naissante et maintenir ce complexe de masculinité dans l'espoir d'incarner le fils que son père avait espéré ?

Ces quelques constructions d'attente, formulées intérieurement comme des hypothèses, sont précieuses pour ralentir le processus analytique et supporter d'attendre que d'autres détails ou personnages sortent des coulisses. Elles témoignent d'un trouble encore insaisissable mais confusément analogue à celui d'une inquiétante étrangeté ; l'inquiétant rejoignant ici le monstrueux, au sens de voir apparaître ce qui devrait rester caché d'une puissance occulte formée de désirs aussi fascinants qu'horrifiants. Expérience psychique partagée, le transfert inquiète et excite par sa qualité de promouvoir la confuse résurgence des attachements incestueux originaires. Comme l'archéologue, l'analyste participe à désensvelir les traces mnésiques vives qu'un détail de la situation analytique révélera et qu'il n'approchera, dans un premier temps, que par l'indice d'excitation du patient mais aussi de la sienne lorsqu'il sera tenté d'écarter ou de sur-interpréter ce détail ; ici, de la voir arriver le visage abîmé, tête baissée et le regard fuyant pour inlassablement revenir sur sa compulsion à se gratter et, de ce fait, à confusément m'ouvrir la porte de sa salle de bain et celle de sa douleur¹.

Pendant longtemps, elle me parla du divorce de ses parents, survenu au lendemain de sa naissance, de la déception de son père de ne pas avoir eu de fils mais aussi de sa perversité, de son impudeur et de sa façon de regarder sans vergogne des films pornographiques en présence de ses filles. Réalité, fantasme ou souvenir écran, elle me racontera plus tard, le scénario d'un de ces films. Celui d'une femme nue, attachée sur une

1. Cf. J.-B. Pontalis dont la lecture de son livre *Entre le rêve et la douleur*, témoigne de la nécessité de concilier l'excitation et le rêve, paradigme du début de l'exploration freudienne, avec la douleur et la mélancolie caractérisant une exploration toujours plus profonde de l'appareil psychique définissant la seconde topique.

chaise, obligée d'assister aux ébats sexuels de plusieurs personnes occupées à humilier et torturer une autre femme. Un scénario assez proche de celui répété avec moi, « attaché » à mon fauteuil et passivement tenu d'assister aux tortures qu'elle s'infligeait. Silencieux, je ne lui ai rien communiqué de cette ébauche de construction bien trop précoce et trop éloignée de ce qu'elle aurait pu entendre mais j'ai mesuré à quel point je pouvais incarner, pour elle, une figure très excitante et surmoïque à la fois.

Au bout d'un certain temps, ses angoisses se sont amendées et après m'être rendu compte que son allure était bien plus féminine, elle me dit : « Je ne sais pas si c'est définitif mais je ne passe plus des heures à me charcuter le visage... » Intérieurement, m'est venue l'idée d'un renoncement à son activité masturbatoire mais son mot « charcuter » m'a poussé à lui dire : « Vous avez renoncé à regarder les tortures que vous vous infligiez devant votre miroir ? » Un moment silencieuse, elle poursuit : « Je ne sais pas si c'est un rêve oublié ou si c'est vrai mais, vers 4 ou 5 ans, j'ai été opérée. J'avais très peur et je me souviens avoir longuement attendu sur un brancard devant une fenêtre ; puis j'ai vu passer, sur un toit, un écureuil avec une grande queue, j'ai voulu le montrer à ma mère mais elle n'a rien vu. Ensuite, ils m'ont emmené puis attachée entièrement nue sur une table avant de me laver le sexe avec une sorte de Bétadine et ils m'ont endormie. » Après cette séance, Léa s'empressera d'aller exhumer son carnet de santé pour vérifier qu'elle avait bien été opérée d'une imperforation hyménéale ayant pendant un certain temps généré des infections, des soins et des douleurs associées à un grattage mais aussi à une érotisation intense. Se souvenant des soins où sa mère lui nettoyait la vulve, elle ajoute : « je me souviens que du pus et du sang sortaient... comme ce que je me faisais au visage ».

La réalité de cette intervention chirurgicale ne doit pas occulter le statut et la déformation de cette scène aux allures de dramatisation, d'ailleurs présentée comme un rêve retrouvé. L'enjeu est important car cela donne au rêve, comme au travail du transfert, un statut de répétition ou de réalisation du fantasme infantile déjà vécu. Par ce dégagement et certains détails du rêve, j'ai compris mon appréhension contre-transférentielle à être trop direct ou brutal dans mes interventions comme un déplacement et l'esquisse d'un renversement ou derrière le chirurgien apparaissait le père et l'analyste. J'ai d'abord pensé au fantasme d'un enfant est battu sans d'ailleurs, tout de suite, mesurer toute l'importance du regard, du voir et d'être vu de ce fantasme².

Revenons un instant à son rêve et sa remarque concernant l'écureuil : « J'ai voulu le montrer à ma mère mais elle n'a rien vu ». Lesté par la douleur et la déception, il m'a semblé que cette plainte s'adressait à moi. Comme on le ferait avec la molette d'une radio, je ne suis pas très preneur d'une écoute qui chercherait sans cesse la bande passante du transfert maternel ou paternel. Le métissage du transfert relève d'un subtil mélange qui en fait toute sa richesse, d'un attachement positif et négatif à ses objets œdipiens et d'une coexistence du maternel et du paternel. De même, il me semble souvent exister au sein du transfert une certaine hostilité, une négativité ou un rejet, témoin, lui aussi, d'un attachement puissant à ses premiers objets. Longtemps pris, dans ce début d'analyse où je la voyais en face à face, dans la répétition et le tragique de sa compulsion à se défigurer, je ne voyais pas la douleur sous-jacente à sa rêverie d'être aimée et séduisante pour moi et au-delà pour un père, vécu comme décevant, tantôt absent et lointain dans la réalité ou présenté comme trop excitant et excité lorsqu'elle le rencontre. Ce « n'avoir rien vu » s'adressait assurément aussi à sa douleur de petite fille et à cette mère omniprésente dans la réalité mais longtemps absente, du fait de sa mélancolie, dans son portage psychique. Il y a là un premier dégagement de ces figures œdipiennes, de ce trop de présence du parent dans l'enfant, que la situation analytique, par le refusé imposé, fait apparaître pour favoriser le détachement de ces figures et un dégagement de la compulsion vers le rêve.

Récemment, dans un climat de plaintes de ne plus pouvoir avancer, de parfois se sentir au même point qu'au début de l'analyse et de s'interroger sur sa poursuite, la phobie de Léa est réapparue sous une forme inédite. Impossible pour elle de traverser un pont et d'apercevoir le cours du Rhône ou de la Saône sans être submergée

2. Analogiquement c'est un peu comme dans la peur de l'effondrement de Winnicott ; ici, l'angoisse, entendons l'excitation qui la fomenté, c'est la peur que se réalise ce qui s'est déjà joué ou pensé dans le passé mais que le refoulement a maintenu dans les limbes de l'âme et que Léa n'a jusque-là jamais pu entrevoir et perler mais qu'il est essentiel de pouvoir vivre et éprouver un temps dans la cure.

par la peur de sauter malgré elle. Pendant des semaines, elle a trouvé des stratagèmes pour se déplacer et venir à ses séances. Un jour, je lui dis : « vous ne pourriez plus avancer ici comme à l'approche d'un pont ? » Pas d'écho, sinon celui d'un soupir désabusé, indice d'une certaine rancœur et de la désidérialisation infiltrant les séances depuis quelques mois. À la séance suivante, elle évoque un rêve où elle a oublié son sac à dos, dont elle ne se sépare jamais et se retrouve en jupe au beau milieu d'une passerelle. Elle ne porte jamais de jupe car elle trouve répugnant de montrer ses jambes. Aussi, elle est encore plus affolée de deviner la présence d'ouvriers sous les lattes de cette passerelle. Je lui dis : « Deviner la présence d'ouvriers sous cette passerelle comme sentir ma présence derrière vous ? ». Elle acquiesce sous forme dénégative, certaine en entendant son récit de rêve que j'allais lui dire ça, puis elle associe sur un thème très présent à cette période, celui de la confluence ; lieu de Lyon où se rejoignent le Rhône et la Saône. Elle me redit son aversion pour cet endroit et son incompréhension d'entendre tous ces gens s'extasier par cette vue alors qu'il n'y a vraiment rien à voir malgré tout cet argent gaspillé à construire une passerelle et un musée ressemblant plus à une verrue qu'à autre chose. Intérieurement, ce mot « verrue » m'étonne et m'apparaît comme un détail incongru coloré d'excitation, je me dis que c'est sa façon de dénoncer ; mais quoi ? Pourquoi me parler avec autant d'affect de cette confluence et, par ses mots ou ses images, de m'y inviter s'il n'y a rien à voir ? Que voit-elle ? Ou plutôt quel évènement cette verrue pourrait voiler et dévoiler à la fois dans ce tableau, co-construit dans le transfert ? Que vient-il révéler ? À la séance suivante, le mot et l'image des jambes me reviennent comme si son rêve, réactualisé par l'incarnation transférentielle, se prolongeait dans la séance même. Soudainement les jambes et la verrue me font penser au corps et au monstrueux si souvent perçu et ressenti en début d'analyse et la confluence du Rhône et de la Saône à l'entre-jambe où au sexe de la ville exhibé à tout vent, à ces voyeurs de visiteurs. Je lui dis : « La confluence pourrait être l'entre-jambe de la ville ? ». Saisie, elle se met à associer sur un état de panique récent, survenu après s'être coupée en s'épilant le pubis sous la douche. Affolée par le sang et l'angoisse de devoir montrer sa blessure à un médecin, l'idée de se défenestrer lui était venue, comme sa peur fantasmatique de sauter d'un pont en le traversant. Je lui dis « Sauter par la fenêtre, ce serait pour fuir votre désir de dévoiler votre intimité à un homme, un pompier ou un médecin qui pourrait être moi ? ». Léa restera longuement silencieuse et je réaliserai, comme dans un witz, que l'image du pompier, en respectant le trajet du déplacement transférentiel du père vers l'analyste, avait longtemps été le métier de son père. Toutefois, malgré le raté de cette dernière interprétation trop excitée et trop excitante, en un mot, trop proche d'elle et des réponses souvent intrusives et excitées de son père, ces quelques séances soulageront cette jeune femme et me permettront, dans l'après-coup, de mieux concevoir les contours d'un fantasme inconscient probablement autant centré sur le masochisme que sur l'exhibition, sans parler de cette confluence condensant, au-delà de l'entrejambe, une scène primitive, la castration, la rencontre du masculin et du féminin mais aussi leur nécessaire séparation et heureuse différence. Dernier détail, après des années d'analyse où elle est toujours restée parfaitement immobile sur le divan, la tête rivée vers le plafond, elle découvrira les attaches invisibles qui la clouaient au divan ; réalisant, elle comme moi, qu'elle était à plusieurs endroits dans le tableau impressionniste du fantasme : à la fois attachée sur une chaise ou un divan, celle que l'on regarde, qu'on torture et qui torture mais surtout celle qui regarde et me montre avec angoisse et volupté, allongée à côté de moi dans une proximité incestueuse, toutes ces scènes.

Dans les années 80, en subdivisant des tableaux célèbres par de nombreux clichés photographiques, Daniel Arasse découvre que des détails, jusque-là méconnus, se révélaient. Il s'intéresse alors à définir la nature et la fonction du détail dans l'histoire de la peinture classique. Dès lors, le détail devient un moyen – peut-être une méthode – pour faire émerger un sens qui resterait, sans cela, enfoui dans les limbes du tableau. Pour lui, l'étonnement ou l'émotion éprouvés devant une œuvre est d'autant plus forte lorsque « le détail se manifeste comme un écart ou une résistance par rapport à l'ensemble du tableau ; il aurait alors pour fonction de transmettre une information parcellaire et différente du message global de l'œuvre – ou indifférente à celle-ci »³.

3. Arasse D., *Le détail. Pour une histoire rapprochée de la peinture*, Flammarion, 1992 et 2008, p. 9.

Que se passe-t-il dans ce moment particulier où un détail se révèle ? De quelle nature et de quelles surprises ces événements sont-ils porteurs ? En contemplant patiemment un tableau, quel but ou quelle satisfaction serait recherchée par ce regard à la fois détaillant et embrassant la surface de l'œuvre ? Enfin, lorsque le détail se fait trouvaille, cela répond-il nécessairement à une action du peintre dans son tableau ? En effet, précise Arasse, « un détail « vu » peut ne pas avoir été « fait » ; un détail peut être « inventé », au sens archéologique du terme, par le désir de celui qui regarde ; mais, si ce détail a été incontestablement voulu et fait par le peintre qu'en est-il alors du peintre dans ce détail et dans le tableau ? »⁴. Au-delà du penseur et du théoricien de l'histoire de l'art, la démarche de Daniel Arasse m'évoque les premières lignes du « Moïse de Michel Ange »⁵ où Freud révèle son besoin impérieux, pour apprécier une œuvre d'art, de longuement s'en imprégner et au gré de ce travail régressif d'en approcher patiemment la poésie afin de la comprendre et découvrir par quels mécanismes elle le touche ou plutôt elle lui parle⁶. Dans une même démarche, Daniel Arasse⁷ invite à contempler une œuvre jusqu'à pouvoir entendre ce qu'elle dit. De ce point de vue, il écoute presque plus un tableau qu'il ne l'observe et ce rapport de l'écoute et de l'image, comme celui de Freud, illustre ou modélise certains aspects de la méthode analytique.

Ainsi, que ce soit dans le temps de sa composition ou celui de sa réception, la perception du détail témoigne de certains mécanismes et d'événements privilégiés où, à travers lui, le tableau se révèle et parfois « se lève »⁸. Toutefois, précise Arasse, fort de l'interprétation et des constructions élaborées à partir de celui-ci, l'historien d'art s'interroge rarement sur les modalités, parfois singulières, selon lesquelles le contenu et l'intention de l'œuvre peuvent être voilés en même temps que dévoilés par ce détail. Plus grave, une fois le détail déchiffré par l'historien, une fois vaincue la résistance qu'il offrait à une lecture courante, il devient comme normal, banal presque. À terme, ajoute-t-il, « le « savoir » l'emporte sur le « voir » et ainsi menée, l'interprétation historique ne fait que reconnaître du commun dans le singulier, du connu dans l'inconnu, du convenu dans l'incongru. »⁹ Le psychanalyste n'est pas à l'abri de ce même fourvoiement qui, au-delà de la fonction et de la nature du détail, pose comme préalable la question d'une mise en suspens de l'interprétation. Proche de la psychanalyse et lecteur de Freud, Daniel Arasse s'est particulièrement intéressé au chapitre VI de *L'interprétation du rêve*, d'ailleurs inscrit au programme de ses étudiants de première année, afin de les initier aux modalités d'élaboration d'un message en image présent au sein du tableau. La lecture attentive de son livre sur *Le détail* atteste également que son dialogue avec Freud va bien au-delà de la question « du travail du rêve » et qu'analogiquement, il semble s'en inspirer en proposant implicitement deux recommandations pour observer un tableau : premièrement un regard ou une écoute du tableau en égal suspens, corollaire de la règle fondamentale de l'association libre, deuxièmement une position d'ascèse analogue au refusement. Entendons par là le refus de céder, évidemment, aux représentations manifestes du tableau mais aussi, le refus de céder aux constructions anamnétiques, symboliques ou psychologisantes. La connaissance de la biographie d'un peintre, de son enfance, de sa situation et de ses influences offre une pseudo-intelligibilité de sa peinture. Pensons par exemple, à Filippo Lippi, enfant précocement orphelin qui, avant d'être placé dans un couvent, dessinait compulsivement des *Madones* à la craie sur le sol, thème unique qu'il peindra toute sa vie. Dans cette perspective, nous serions tentés, par un raccourci, de relier sa compulsion de peindre à celle d'un enfant recherchant sa mère. Or, analogon de l'écoute analytique, l'écoute du détail doit s'arracher à cette observation purement descriptive et hâtive venant comme un évitement, une défense ou une résistance. Que l'on peigne

4. *Ibid*, p. 10.

5. Freud (1914), « Le Moïse de Michel-Ange », *OCF-P* XII, PUF, p. 131.

6. Cf. l'activité d'observation et d'écoute que Freud avait dans sa vie quotidienne avec sa collection de statuettes qu'il contemplait et probablement écoutait longuement. (Cf. le bureau et le cabinet de Freud au Musée de Londres).

7. En dialogue avec Freud et la psychanalyse, le Moïse de Michel-Ange est évoqué dans son texte « L'index de Michel-Ange », *Communication*, n° 34, 1981, pp. 6-24.

8. Selon l'expression des frères Goncourt.

9. *Ibid*, p. 12-13.

de façon figurative ou que l'on parle, il y a dans le discours ou la narrativité d'un tableau une visée informative et descriptive. Toutefois, on peut y déceler aussi autre chose, rarement d'emblée saisissable, qui se révélera en écoutant les échos et les effets de ces détails inattendus. Comme la parole analytique, si on lui reconnaît son principe associatif ou la parole poétique, un tableau ne fait pas que décrire ou restituer le visible dans une sorte de mimésis, il rend visible et révèle par certains détails, l'expression figurative d'événements psychiques polarisés ou excités par l'expérience transférentielle du peintre sur son œuvre ou du spectateur sur le tableau ; peut-être un hallucinatoire du détail, mais j'y reviendrai...

Illustrons ces questions par l'exemple d'un détail peint, selon Daniel Arasse, pour ne pas être vu. Dans son analyse de l'anachronisme dans la peinture, il précise que les conditions actuelles de visibilité transforment ce que l'observateur peut voir d'un tableau¹⁰. Une œuvre de la Renaissance ne se voit plus de la même façon dans un musée que lorsqu'elle était, dans la pénombre, suspendue à la cimaise d'une église ou d'un château du xv^e siècle. C'est le cas d'une Annonciation peinte en 1450 par Filippo Lippi¹¹. Il s'agit d'une composition, assez classique pour l'époque, où Gabriel rend visite à Marie. Dans le calme d'une cour, assise, le visage penché, elle regarde une colombe, habituelle représentation de l'esprit saint, qui l'observe et semble avoir suspendu son vol quelque centimètres au dessus de ses genoux. Si l'on regarde plus attentivement, on s'aperçoit que cette colombe virevolte et que des rayons d'or partent de l'oiseau pour aller vers le ventre de Marie, se ficher dans les plis de sa robe. À cet endroit, à peine visible, se trouve un trou dans son vêtement, une boutonnière. Daniel Arasse interprète ce détail du tableau comme une fantaisie concernant la religieuse qui lui servait de modèle. Selon lui, ce qui rend cette fantaisie possible, c'est la destination initiale du tableau, installé comme imposte et de ce fait bien peu visible dans ses détails pour l'observateur. Refusant de verser dans une interprétation anecdotique¹², Daniel Arasse tient ce détail pour la marque d'un éros et insiste sur l'importance de garder cette interprétation incertaine du fait de l'intimité entre le peintre et son œuvre. Dans son étude sur le détail, il écrit : « Dans le contexte de l'œuvre faite par *amoris causa*, « par amour », le détail peut devenir pour le peintre un lieu et un moment pulsionnels »¹³. Pour l'analyste, lecteur de Daniel Arasse, Filippo Lippi semble peindre une annonce assez classique dans sa facture mais concernant ce détail et l'impulsion vénérielle qui le saisit – et qu'assurément il ne s'autorise que parce qu'il pense que ce détail ne sera pas vu – il ne sait pas ce qu'il peint lorsqu'il peint ce détail. Présent au centre même du tableau, ce détail est une fantaisie que critiques et historiens d'art ne verront pas pendant de très nombreuses années et ce, malgré la levée du refoulement liée au décrochage du tableau et à son installation dans un musée. La difficulté à voir puis à traduire ce détail relève probablement du fait de se retrouver exactement dans la même position de voyeur que le peintre. L'énigme de ce détail, ce qu'il donne à voir, ce qui attire et intrigue est en fait, le retour subreptice de ces restes non-traduits qu'il a fallu refouler ou sublimer. Plus qu'au corps du modèle qu'il désire comme le propose Arasse, l'artiste se trouve ici confronté au retour de ces restes non-traduits concernant ces objets-sources¹⁴ issus de sa relation à sa mère. Mais ne nous trompons pas, il est ici question de la mère de l'enfance, de celle qui fut parfois débordée par ses propres messages énigmatiques, disons par sa propre sexualité infantile, de cette mère séduite et séduisante qui n'a pas toujours pu tempérer ses émois ni ceux de son enfant pour elle. Notons, que c'est bien de l'énigme représentée par son modèle, que naît cette néo-genèse libidinale qui aboutit ici à un véritable rêve, que le talent du peintre lui permettra de coucher sur la toile. C'est en effet le silence, l'immobilité et le refusement du modèle, comme celui du tableau pour le spectateur, qui provoque la résurgence d'une situation, transfert de l'originnaire, où quelque chose du désir du

10. Anachronisme ref.

11. www.nationalgallery.org.uk/paintings/fra-filippo-lippi-the-annunciation.

12. Anecdotique au sens d'être uniquement centrée sur la biographie du peintre et non sur le travail du rêve et les associations que cette création lui donne à voir. En effet, quelques années après la réalisation de ce tableau, Filippo Lippi, entré au couvent à l'âge de 15 ans, s'enfuira et épousera Lucrezia Buti, la jeune religieuse lui servant de modèle, après avoir appris qu'elle attendait un enfant de lui.

13. *Ibid*, p. 327.

14. Laplanche J., « La pulsion et son objet source. Son destin dans le transfert », *Le langage malgré tout, Annuel de l'APF*, PUF, 2014.

peintre l'appelle, recircule puis apparaît dans son rêve et secondairement sur son tableau. Malgré les mécanismes de déplacement, condensation et renversement en son contraire – la mère sexuée devenant vierge immaculée, l'enfant excité, une colombe – le travail du rêve échoue partiellement dans sa visée de déguisement au niveau du détail du tableau. C'est-à-dire au niveau de cette boutonnière. Qu'en est-il donc de ce trou ? Qu'en est-il de l'attraction et de l'effet qu'il produit sur cet oiseau, mais surtout sur le rêveur c'est-à-dire le peintre, dont on peut penser qu'il fut longtemps le seul à voir ce détail caché dans la pénombre et peint dans un geste inspiré par l'amour.

La langue italienne dispose de deux mots pour désigner le détail. Le premier *particolare* désigne la petite partie d'une figure, d'un objet ou d'un ensemble : la jointure des doigts, les rides d'un visage, une boucle d'oreille ou les lézardes d'un édifice... En somme *particolare* renvoie à une composante du détail rattaché à la mimésis aristotélicienne. Pour Arasse, le détail est aussi et surtout, *dettaglio*, c'est-à-dire le résultat ou la trace de l'action de celui qui « fait le détail » – qu'il s'agisse du peintre ou du spectateur. Pour Léa, ce serait son allure de garçon manqué, les traces ou cicatrices sur son visage ou encore son insistance à revenir sur ce lieu de la confluence. Cette seconde occurrence du détail, ce *dettaglio*, renvoie à « un moment particulier venant faire événement dans le tableau et tendre irrésistiblement à arrêter le regard en troublant l'économie de son parcours. Or, cet écart, s'il risque d'être catastrophique pour l'unité de l'ensemble, si le tableau risque de s'y disloquer et le regard de s'y noyer, c'est aussi un moment privilégié où le plaisir du tableau tend à devenir jouissance de la peinture »^{15 16}.

Avant d'être traitement ou théorie, la psychanalyse est d'abord une méthode. Bien sûr, mot de la langue commune, le détail n'est pas un concept analytique et encore moins une méthode. Toutefois, l'ascèse de Daniel Arasse devant un tableau, sa façon de s'en imprégner et de se laisser travailler par son énigme pour s'approcher de sa « poïésis », m'évoque une analogie séduisante avec le travail de rêve¹⁷ et l'écoute analytique. Néanmoins, tout en reconnaissant ma dette envers cet homme si fin et si érudit, il me coûte de m'en éloigner un peu et d'admettre que la nature et la fonction du détail pour un analyste n'est pas la même. Si sa méthode ouvre sur une ébauche de narrativité du tableau depuis un détail tenu pour une fenêtre donnant sur une autre scène, sa séduction, voire sa fascination, en excitant le regard, alors tout occupé aux plaisirs de la construction, néglige les autres détails du tableau. Or l'écoute en égal suspens exige de tenir ensemble tous les éléments du discours comme matériel de la séance et si elle ne s'inspire pas, dans sa régression hallucinatoire, de la réunion de plusieurs fragments ou détails patiemment recueillis, l'écoute risque de s'échouer sur les hauts fonds de la résistance ou du contre-investissement de la douleur et de l'excitation. Pour ces raisons, il me faut tempérer mon propos sur le détail de la boutonnière qui, du fait d'une séduction narcissique, en dit peut-être autant sur moi que sur le peintre, dans un mouvement analytique cherchant, certes, à comprendre, à rencontrer et à écouter

15. *Ibid*, p. 13.

16. Voir aussi J.-F. Lyotard, *Discours, Figure*, Klincksieck, 1971, pp. 17-18 et pp. 209-277. Comme l'exemple de cette boutonnière, lorsqu'il témoigne d'une hétérogénéité présente dans l'expression figurative du tableau, en voilant et dévoilant à la fois, le détail révèle la trace d'un acte psychique et d'une conflictualité présente au sein même du tableau. La lecture profonde et perspicace de Freud proposée par Jean-François Lyotard a peut être inspiré Daniel Arasse ; tout particulièrement sa proposition d'admettre la coexistence de deux expressions figuratives distinctes. La première, pur produit du travail du rêve, ne cherche qu'à déformer ou à se conformer pour mieux leurrer et capturer le regard. À l'opposé, la seconde soutient un mouvement d'ouverture pour apercevoir de l'invisible. Pensons à l'aphorisme de Paul Klee, « l'art ne cherche pas à reproduire le visible mais à rendre visible. » Pour J.-F. Lyotard, « Cette seconde expression figurative relève spécifiquement d'un travail d'artiste et d'une certaine attention flottante délestée du conventionnel et de l'institué » et il ajoute que pour « ces deux expressions figuratives, le procédé et les opérateurs sont les mêmes, sauf pour la seconde expression qui par son renversement créatif permet d'obtenir une œuvre. » Cf. l'exposé que j'ai fait en introduction d'une séance du séminaire de Jean-Claude Rolland sur le thème du travail du rêve où il m'avait semblé exister également un lien avec J.-B. Pontalis sur l'homologie entre l'atelier du peintre et l'atelier du rêve, l'espace du rêve et celui de la peinture dont parle J.-B. Pontalis et Freud (in créateur littéraire). Comment parvient-il à ce résultat ? C'est là son secret propre et c'est dans la technique qui permet de surmonter cette répulsion qui, certes, est en rapport avec les limites existant entre chaque moi et les autres moi, que consiste essentiellement l'ars poetica. Nous pouvons deviner deux des moyens qu'emploie cette technique : le créateur d'art atténue le caractère égoïste du rêve diurne égoïste au moyen de changements et de voiles et il nous séduit par un bénéfice de plaisir purement formel, c'est-à-dire par un bénéfice de plaisir esthétique qu'il nous offre. « La création littéraire et le rêve éveillé » Freud (1908).

17. Travail de rêve au sens de J. Laplanche.

ce message énigmatique du peintre mais dans une démarche essentiellement auto-analytique¹⁸. Séduit par cette découverte d'Arasse et par mon transfert, à la fois sur le penseur et sur le tableau, j'ai cédé à un excès interprétatif et à une trop grande clarté, entendons à une résistance, un peu à la manière de Freud avec Dora. À ceci près et ce détail n'est pas des moindres, que le tableau ni n'acquiesce ni ne s'oppose à mes constructions. S'il provoque souvenirs, dénégations ou rêves, depuis la fantaisie talentueuse de l'artiste, ils resteront miens et ni le peintre ni le tableau ne me répondront. Ici, l'analogie avec l'analyse se conçoit du côté d'un modèle d'expérience psychique partagée mais la séance implique que cette expérience soit incarnée. Qu'il s'agisse d'un mot, d'une attitude, d'une inflexion de la voix, d'un élément minime ou secondaire du discours, ou encore de ce qui peut être écarté, estompé ou enseveli d'un événement faisant signe chez l'analysant ou l'analyste, celui-ci accordera au détail une écoute privilégiée. Lapsus et idée incidente en sont de beaux exemples. Conciliation du refoulé et de son éphémère surgissement dans la conscience, l'idée incidente est bâtie comme un symptôme, elle est ce détail anodin venant, comme un witz, surprendre latéralement l'analyste dans son écoute. Toutefois, si le détail et l'idée incidente ont la même origine, leur nature et surtout leur temporalité diffèrent. L'idée incidente permet un bref accès au refoulé mais cette fulgurance de pensée laisse dans l'ombre l'émergence d'une scène inconsciente. L'idée incidente s'oppose ainsi à la potentialité hallucinatoire du détail, appartenant par nature, au royaume de l'image et de l'apparition mais aussi à une temporalité éminemment plus longue, caractérisée par l'attente et la patience. Construit comme un symptôme, le détail attire et dérange à la fois parce qu'il reste l'expression ou la trace d'une poésie de l'*Infans* dont l'habitat serait cet espace entre le mot et la chose ou entre l'image et l'idée, lieu qu'André Gide tenait pour l'habitat de l'émotion poétique. Aussi, voir ou contempler par l'incidence du détail, me semble rejoindre cette caractéristique de la situation analytique, celle de la régression hallucinatoire et du rêve dans la séance. Cette question est importante car elle renverse l'économie du regard en renouant avec cette activité de visionnaire si spécifique de l'enfant, de l'artiste ou du poète.

Mélancolie du langage¹⁹, lorsqu'il rentre dans le langage et la parole, l'enfant perd cette disposition de voyant mais J.-B. Pontalis précise que : « Dans le détail, dans l'infime, dans le pas à pas des restes, la parole, quand rien ne la commande que sa poussée propre, reconduit à l'objet perdu pour s'en détacher ». Proche de cette position, J.-C. Rolland insiste également sur le rebroussement de la parole vers l'image si spécifique de la situation analytique et du rêve. Présents dans l'épaisseur de la parole, le rêve et la régression de la séance, des expressions formelles, des images ou des détails polarisés par le processus primaire s'imposeront comme des apparitions, comme un accomplissement de souhait et comme un démenti à la perte de l'objet œdipien²⁰. En cela, l'analyste ne doit pas voir ou observer mais doit se laisser régresser pour renouer, le temps de la séance, avec cette activité onirique et visionnaire. Il lui faut renoncer à une cueillette et une traduction précipitées, peut-être voir en fermant les yeux. Cette position de régression hallucinatoire fait advenir de nombreux signifiants dont on ne sait pas toujours s'ils appartiennent à celui qui écoute ou à celui qui parle mais aussi dialoguent et associent l'un avec l'autre, l'un grâce à l'autre, afin d'aboutir à ce que chacun découvre depuis cet espace de transferts croisés – de l'analyste sur son patient et vice versa – un peu plus de cet autre qu'il a en lui, c'est-à-dire les pensées inconscientes. On reconnaît là, ce que Daniel Widlöcher a évoqué comme activité de co-pensée. Mais la régression, le commerce avec l'image et les processus primaires comme celui avec l'absence excitent²¹. Il y a une excitation dans la situation analytique comme dans la rencontre avec une œuvre d'art. Comment comprendre ce trouble, tantôt attraction, tantôt fuite devant un tableau sinon par l'excitation et

18. Mouvement qui, en passant, illustre bien que le transfert de l'analyste ne peut se réduire au contre-transfert du patient.

19. J.-B. Pontalis, « Mélancolie du langage », *Perdre de vue*, coll. « Folio », Gallimard, 1988, p. 249.

20. J.-C. Rolland, « Parler, renoncer », *Avant d'être celui qui parle*, coll. « Tracé », Gallimard, 2006, pp. 115-141.

21. Cf. l'attraction du Moïse de Michel-Ange que Freud ira voir chaque jour pendant son séjour romain ou également la Marquise de Solana dans le beau texte d'Edmundo Gómez-Mango, « L'émotion poétique », *Un muet dans la langue*.

l'inquiétante étrangeté de ce malaise, entendons par ce qu'il nous donnerait d'abord à percevoir ou à entrevoir sans que nous puissions encore le voir et encore moins le comprendre.

C'est là l'enseignement essentiel des études sur l'hystérie ; en étudiant des tableaux cliniques, Freud cherche des détails sémiologiques expliquant les phénomènes observés mais, conjointement, il se heurte à la découverte d'un monde obscur suscitant un vif rejet. Avec Emmy Von M., il perçoit et ressent affectivement certaines choses mais il ne les voit pas et refuse de les admettre. D'une certaine façon, son enthousiasme scientifique prend le pas sur certains détails qu'il rapportera latéralement dans son tableau clinique mais comme Filippo Lippi, il ne sait pas encore vraiment ce qu'il peint lorsqu'il peint ces détails. En un mot, par un processus de dénégation, Freud reconnaît un instant intellectuellement puis rejette affectivement, presque simultanément, la découverte d'une sexualité d'autant plus troublante qu'il ne dispose pas encore d'outils conceptuels pour la saisir. De même, les progrès de la psychanalyse, de toute cure et de tout cursus, ne sont pas tant l'acquisition de nouvelles connaissances mais la levée des dénégations devant la chose sexuelle. Levée partielle du refoulement, la dénégation est très présente dans les deux rêves de Léa, dans son rejet de mon interprétation, de la confluence, d'ouvriers ou de médecins séduits mais elle est également présente dans mon refus initial d'accepter une place de chirurgien ou de tortionnaire sadique et de pompier voyeurs.

Il y a là un point commun avec l'analyse de Léa car l'intérêt majeur de toute cure c'est de laisser le rêve se réactualiser. Ainsi, Le travail de co-déploiement du rêve avec l'aide de Léa laisse penser qu'elle n'est probablement plus la même à la fin de ces deux séquences de séances qu'au début. Retenons que le rêve, comme le jeu de l'enfant et probablement l'œuvre d'art, si l'on approche les traces de sa poïesis, nous permettent par ce dégagement perlaboratif une certaine transformation, un travail de pensée ou une « traduction de signifiants énigmatiques » pour le dire selon les mots de Jean Laplanche. En un mot, le rêve comme l'œuvre d'art pense.

Toutefois, comme pour Léa ou l'*Annonciation* de Filippo Lippi, une question demeure : comment entendre le fantasme ? Comment le dédouaner d'une pure invention de l'analyste, d'un détail qui n'a pas été peint mais que l'analyste viendrait projectivement inventer ? Question encore posée explicitement par Freud, en 1937, dans son texte construction lorsqu'il assimile les constructions de l'analyste aux délires des patients. Bien sûr, la réponse ne peut pas être univoque car le fantasme, production de l'inconscient, est bâti comme le rêve dont il serait en même temps le noyau et l'instigateur. Le fantasme subit ainsi, dans son expressivité, des remaniements et des métamorphoses constantes avec cette qualité, comme celle du rêve, de barrer la route au symptôme. J'ai trouvé, chez Laurence Kahn, cette éclairante proposition : « Si le fantasme est un être intermédiaire, il faut penser l'entre-deux non comme un état mais comme un mouvement, un passage ou, plus exactement, un « commerce » entre les deux systèmes psychiques. Entre la conscience, dont il a tiré le caractère hautement organisé et l'inconscient, dont il est le rejeton immédiat... ». ²² Ainsi, le fantasme n'appartient pas au préconscient et comme toute représentation inconsciente il ne peut y pénétrer en tant que tel et y exercer ses effets, sauf à s'associer avec quelques représentations anodines, comme des restes diurnes pour le rêve, sur lesquelles le fantasme va transférer son intensité et qui lui serviront de couverture.

À mon sens, cette représentation anodine, polarisée par le fantasme inconscient, c'est précisément ce détail qui fera événement dans l'écoute de l'analyste. Mais un détail qui, en raison du travail de déformation, changera sans cesse de figure et comme le rêve du jour chassant celui de la veille ne pourra jamais être saisi, figé ou fétichisé, au risque de nous aveugler et d'immobiliser le processus analytique. En intégrant un fragment du fantasme dans une construction d'attente, l'analyste tempère à la fois l'excitation de la découverte et la résurgence de ce que ce fantasme réveille confusément de sa propre sexualité infantile. Pour lui, l'aperçu du fantasme ne peut être qu'étonnant, saisissant et fugace mais aussi le fruit d'une lente co-construction des effets et contrecoups de tous ces aperçus se jouant depuis deux scènes distinctes : celle de l'*agieren* transférentiel du patient que l'analyste doit vivre et supporter et celle de la construction de l'analyste. Séparées, ces deux scènes

22. Kahn L., « L'excitation de l'analyste », *Le Fantasme une invention ?*, Actes des entretiens de psychanalyse de l'APF, Association psychanalytique de France, 1999.

n'en sont pas moins contigües et il est inévitable que quelques flammèches viennent parfois perturber l'équilibre de cet agencement.

Du bouton à la virgine boutonnière, du trou du comédon à celui de l'entrejambe, de l'écureuil du rêve au « il n'y a rien à voir » de Léa, en passant par le « trou est un trou » de Freud²³, il semble bien que « le diable se cache dans les détails »²⁴ et que ces derniers soient la trace ou l'indice formel, sans cesse changeant comme le barbet de Faust, de la persistance de l'objet et plus encore du précieux commerce qui s'y rattache. Tantôt agrippé à l'idée incidente, tantôt au cœur du rêve ou à la surface du souvenir, tantôt dans le symptôme ou dans les rets du transfert, le détail est une ouverture sur l'indissociabilité du transfert et de la séparation. L'essence de la situation analytique est d'ailleurs de favoriser l'installation du rêve, du transfert et du retour de l'objet pour en promouvoir la saisine et secondairement soutenir une possible transformation de ce lien. La séparation touche aussi l'analyste lorsqu'il tente d'éviter ou de combler, un peu précipitamment, cette autre séparation entre clinique et théorie. Il doit ainsi se séparer, lui aussi, de ses objets et renoncer à ses oripeaux théoriques pour retisser une théorie vivante, à partir de fragments théoriques retrouvés, en se laissant toucher par une voix intérieure, signature de son transfert sur la situation analytique. De son côté aussi, le transfert s'emmêle et la séparation, ouverture sur le vivant, ne peut être qu'incomplète ou imparfaite, comme l'évoque Michel Gribinski²⁵. De la même façon, comme je l'ai montré avec Daniel Arasse, au-delà de la séance, cette séparation ou plutôt cette transformation du lien implique aussi de dénouer nos attachements ou nos transferts sur certains penseurs, certaines théories ou certaines influences. Pas nécessairement pour s'en détourner mais plutôt afin que ces objets ou outils conceptuels, immanquablement transmis par un investissement transférentiel²⁶, deviennent vraiment nôtre et que la poursuite du dialogue avec telle théorie, tel auteur ou tel collègue se prolonge dans une plus grande liberté de pensée.

23. S. Freud (1915), « L'inconscient », « Métapsychologie », *OCF.P.*, vol XIII, PUF, p. 239.

24. Aphorisme attribué à Aby Warburg, « Der liebe Gott steckt im Detail », historien d'art (1866-1929), selon E. H. Gombrich, D. Arasse et Maud Hagelstein, *La mécanique du détail*, ENS édition.

25. Gribinski M., *Les séparations imparfaites*, Gallimard, coll. « Tracé », 2002.

26. Je dois cette idée à une intervention sous forme de conversation entre Hélène Trivouss Widlöcher et Jean-Yves Tamet, lors de la récente journée d'étude de l'association séances pour le XXI^e siècle, autour du texte d'HTW « Anna Freud ou la transmission saisie par le transfert », *Revue Internationale de Psychopathologie*, n° 6/1992, pp. 315-330.

Discussion de la conférence de Claude Arlès

Éric Flame

Dans le plaisir de la lecture il y a son déroulement, la lecture proprement dite, la découverte, et l'écart entre le texte et le lecteur, cette petite musique de l'autre qui s'insinue, infiltre des pensées incidentes qui viennent en perturber le cours, écrire le récit du récit. Vous nous invitez à percer une énigme et je vous imagine, tel un inspecteur constatant la monstruosité de la scène s'étalant devant lui, marmonner : « Ils ne font pas dans le détail ». Ce qui vous fera associer que justement « le diable se cache dans les détails » et donc à ce que sera la puissance de ce démoniaque auquel vous allez devoir vous confronter. Encore une fois il vous faudra traverser cette histoire comme dans un rêve, vous méfier des déductions hâtives qui font suivre de fausses pistes, des vérités qui ne sont que des apories, coller au langage la tête dans les nuages. Décidemment si quelques uns se sont plus à construire des ponts entre la *Bergasse* et *Baker Street*, l'analogie est un raccourci qui trouve vite sa limite. Ce qui importe à l'analyste ce n'est pas la résolution de l'énigme mais les indices signifiants qui la composent.

Certains n'ont pas la chance d'habiter Lyon et se contentent de rêvasser devant la carte des cours d'eau de France. J'apprends que Confluence est l'appropriation par la ville de ce point où la Saône accepte de prendre le nom de Rhône bien que personne ne lui ait demandé son avis, comme dans un mariage forcé, même si ce sont plutôt les forces qui poussent au mariage ou au renoncement qui intéressent les psychanalystes. Il n'est pas dit de quoi cet entrejambe est fait, de l'origine du monde et/ou des attributs du *David* de Michel Ange, mais ce qu'il charrie, ce sont ces substances nocives et nauséabondes qui donnent des maladies de peau. Vous regardez, un peu en surplomb, vous attendez mais vous n'y plongez pas. Vous refusez d'être une tripière de génie, d'aller dénicher seins, pénis et autres humeurs, pas plus qu'un entomologiste qui ferait une analyse minutieuse des particules fines de l'eau pour en retrouver la source, vous choisissez de voir ailleurs. Et puis l'énigme commence à prendre formes (avec un s), celles des ruses poussant aux métamorphoses nécessaires à Léa pour tenter d'échapper à la possession de sa psyché par la perversité du père. C'est elle qui devient la séductrice, elle qui sait que « les jambes des femmes sont des compas qui arpentent le globe terrestre en tous sens et lui donnent son harmonie et son équilibre » et qui fascinent les hommes supposés aimer les femmes. Elle ne veut rien en savoir, épuisée, ravagée par cette tyrannie. Elle a beau se travestir, cette injonction de séduire lui sort par les pores de la peau jusqu'au dégoût, jusqu'à l'enfermement. Léa part en guerre contre ses comédons, les extrait, les élimine froidement, sans pitié, sans paroles mais pas sans stigmates. Elle a beau s'arracher la peau, faire couler le sang des règles et de la castration, tenter d'évacuer le rouge de la honte, nul ne la délivre de sa peau de chagrin. Elle est venue vous demander de l'accompagner dans sa traversée du miroir, de changer ses perspectives. Pour cela, il va falloir se déprendre de tout voyeurisme, ne pas se laisser aveugler par la douleur de la narration et des représentations mais suivre à pas aveugles les pérégrinations de Léa afin d'aller au-delà des traces. Face à ce qui ressemble à un vacillement de votre position, vous appelez Daniel Arasse à la rescousse qui, loin de vous rétablir sur vos deux jambes, vous entraîne dans une mise en abyme où sa lecture de Freud influence sa lecture des œuvres d'art qui influence l'écoute de l'analyste. Mais c'est à ce prix que s'éclaire la différence entre le « on n'y voit rien » de Daniel Arasse du « n'avoir rien vu » de la mère mélancolique. Ce en quoi l'un fait vaciller le regard vers l'outre-pénombre, quand l'autre signe la faillite du narcissisme. C'est au « rien » probablement, celui qui porte sur le voir invitant à « faire éclore le visuel en libérant celui-ci de la tyrannie du visible » (Georges Didi-Huberman) et celui qui porte sur l'« avoir », signant l'anéantissement de l'objet. Il y a alors renversement de la perspective et le point de fuite quitte le lointain pour se tourner vers la source de la pulsion scopique, l'œil, ce moment où le tableau te regarde.

Il semble alors que vous hésitez entre deux voies possibles : celle de la régression hallucinatoire qui ferait fi des processus de refoulement, dénierait la perte de l'objet primaire au profit de la répétition *ad nauseam* et de la reviviscence de l'exigence de satisfaction, modèle pour les scénarios pervers qui ligotent le transfert où toute intervention, par essence sexuelle, est réduite à son acte et vient redoubler la maltraitance.

L'autre voie, celle que vous empruntez, est celle du fantasme qui vient s'articuler aux mouvements de la régression. La trace laissée par le fantasme originaire dévoilé, puis refoulé, signe la présence d'un ombilic fantasmatique aux scénarios pervers qui émaillent ce fragment de cure. Il devient perceptible par l'émergence d'un détail, chimère sortie des limbes, rendu possible par l'agir du transfert. Par ailleurs, le souvenir écran, entendu comme un fantasme, se voit modifié dans sa fonction par la vérification sur le carnet de santé, qui a la dimension d'un *Acting out* – comme la gifle donnée par Dora à M. K annonce la rupture avec Freud – adressé au médecin psychanalyste. Je fais l'hypothèse que cet *Acting*, effraction de réel dans le transfert, a un effet sur l'analyste, en particulier celui de la remémoration. L'ombre du cas Dora se précise et vous associez avec une *Annonciation* de Filippo Lippi qui pourrait être sous titrée Madonne à la boutonnière, terme qui désigne, en chirurgie, une incision longue et fine généralement du périnée et, en langage commun, une fente qu'un bouton vient clore. L'excitation suscitée par le jeu des regards (le peintre, le modèle, le thème, le critique, l'analyste en séance) ouvre à l'inscription symbolique chez l'analyste de l'incise, ce qui modifie les investissements transférentiels vers un soulagement, en incluant chez la patiente le trauma dans les processus de refoulement et un abaissement des résistances, tant du côté de la patiente que du psychanalyste.

Mais il arrive aussi que le détail, enfin trouvé, celui qui éclaire sur le désir du peintre et/ou de l'observateur, masque ce qui est absent. C'est un petit ouvrage de Erri de Luca, lu il y a quelques années, qui m'a mis sur cette piste, celle de Joseph, le brave type de l'histoire, le plus souvent en dehors du cadre, celui qui ne demande pas à voir pour croire – mais qui voit en croyant – les paroles de Marie, quand elle lui raconte l'histoire de l'ange annonciateur et qui la couve d'un amour bienveillant. Il n'est pas un père de psychanalyse, un père de la horde, pas un sauveur de vie comme un pompier ou un médecin, simplement un charpentier, un ouvrier qui construit des toits protecteurs et pourquoi pas des passerelles, mais un père paternant qui ne serait pas une mère manquée.

C'est grâce à la possibilité ouverte de se représenter d'autres pères possibles que Léa peut se dégager du fantasme d'un engendrement avilissant qu'elle ne pouvait cacher aux yeux du monde, rêver peut-être à d'autres lieux qu'un entrejambe, à un père qui la regarde, qui supplée une mère mélancolique au regard anesthésié, se laisse séduire sans s'en laisser compter, sans en abuser.

Quand vous parlez d'attachement transférentiel j'y entends votre désir de perdre de vue, au moins pour un temps, les rives des passions pulsionnelles, laisser la fonction paternelle prendre les courants tendres, prendre le temps de se laisser déployer la palette des investissements œdipiens. Mais vous le savez le temps calme ne dure pas, il n'y a pas de liens qui ne tendent vers la possessivité et il faut, séances après séances, nouer et dénouer les écoutes.

Samedi 23 mars 2019

Introduction *Violence de l'idéal*

Marie Dessons

Je souhaite tout d'abord au nom du groupe d'organisation remercier les participants d'être venus si nombreux à cette XV^{ème} journée de Montchat organisée par les psychanalystes de l'APF à Lyon, et remercier particulièrement le Président de l'APF, Claude Barazer, de nous accompagner tout au long de cette journée. Je tiens également à saluer dans le public Sylvie Cagnet et Jean-Louis Serverin, Secrétaire scientifique et Vice-Président du IV^{ème} Groupe, qui nous font l'amitié de leur présence.

Cette introduction doit beaucoup à un travail de groupe, mené sous la forme d'un séminaire de préparation au thème de la journée, sous la direction rigoureuse et attentionnée de Françoise Laurent et Bernard de La Gorce, que j'en profite pour remercier, ainsi que Fafia Djardem, Claire Petit et Sandrine Boivin, pour ces échanges passionnants et pour m'avoir confié la responsabilité d'ouvrir la journée.

La difficulté n'est pas des moindres de vous proposer un thème comme l'idéal, comme s'il faisait inmanquablement violence... à notre idéal psychanalytique ! Freud lui-même ne cachait pas sa méfiance, refusant « tout bavardage sur l'idéal »¹. La méfiance de Freud à l'égard de l'idéal lui faisait professer « un idéal élevé » dont s'écarteraient précisément les idéaux², et qui s'énonce ainsi : « J'ai un idéal élevé qui est de ne pas en avoir »³. Mais l'analyse est-elle possible sans maître, demande Granoff ?⁴

Avant d'être un concept psychanalytique, voire une instance, l'idéal est un mot de la langue commune, qui vient de la philosophie, et s'inscrit dans le social tout en caractérisant « ce qu'il y a peut-être de plus humain dans l'homme »⁵. Freud récusait d'ailleurs l'opposition entre la dimension individuelle et collective des faits psychiques, et c'est donc dans sa double dimension sociétale et psychanalytique que l'idéal est envisagé. Nous nous intéresserons particulièrement à la question de l'idéal dans la cure et chez l'analyste. Celui-ci peut-il vraiment avoir pour idéal de ne pas en avoir ? Tant il est vrai que l'homme ne renonce

¹ Assoun, P.-L., « Freud aux prises avec l'idéal », *Nouvelle revue de psychanalyse*, « Idéaux », n° 27, 1983, pp. 85-123.

² Freud S. (1918) : « Je professe pour ma part un idéal élevé, dont les idéaux qui me sont connus s'écartent d'une manière des plus affligeantes », Lettre au pasteur Pfister, 9 octobre 1918.

³ Comme le soulignaient Françoise Laurent et Jocelyne Malosto dans un autre séminaire sur « L'idéal dans la cure » qui s'est tenu à Lyon et à Paris en 2017 et 2018.

⁴ Granoff, W. (1975), « Le père et l'autre père : la question du maître », *Filiations. L'avenir du complexe d'Edipe*, Tel/Gallimard, 2001, pp. 233-253.

⁵ Chasseguet Smirgel J., *La maladie d'idéalité. Essai psychanalytique sur l'idéal du moi*, Paris, Editions Universitaires, 1990, p. 5.

jamais : « À vrai dire, dit Freud, nous ne savons qu'échanger une chose contre une autre ». Le refusement lui-même peut-il être considéré comme un idéal en soi ? La capacité à manier le transfert ne suppose-t-elle pas que l'analyste se tienne en équilibre sur une ligne de crête, ni en y répondant ni en le refusant ? Pour l'analyste, il s'agit surtout d'un refusement par rapport à soi-même.

« Ni dieu ni maître », voilà bien un idéal mégalomane et anarchiste, profondément œdipien, contre le père. Mais derrière Dieu le père, peut-être plus profondément tapie, Patrick Merot⁶ déloge Dieu la mère, en voyant dans le religieux les retrouvailles nostalgiques avec un « maternel déifié »⁷, purifié du sexuel. Ce maternel au cœur du sentiment religieux se retrouve dans l'expérience mystique de l'extase béate et s'origine dans l'expérience de satisfaction originelle. Dans le même temps, on peut y voir le retour de la figure refoulée de la mère archaïque. La *violence* de l'idéal condenserait l'action purificatrice du refoulement et son retour inévitable. De fait, cette idéalisation de la fonction maternelle fonctionne avec le clivage qui vise à l'effacement pur et simple du sexuel et permet la négation du phallique maternel.

La question de l'idéal chez l'analyste questionne son rapport à la théorie et à la figure du maître Freud. La visée de faire changer de maître est-elle inscrite elle aussi aux sources mêmes de l'analyse, comme le disait Granoff ? Ou bien au contraire vise-t-elle l'émancipation à l'égard de tout maître ? L'analyse interminable ne renvoie-t-elle pas justement à la dette vis-à-vis du père, impayable ? Selon Granoff l'analyse procure à chaque analyste une deuxième généalogie imaginaire. Mais pour lui, la filiation la plus importante en dernier ressort, c'est la filiation des représentations plus que de l'homme Freud.

Dans le transfert, l'idéal s'incarne dans la figure de l'hypnotiseur, du meneur de foule, mais aussi du sauveur d'âme, comme autant de figures différentes de l'idéal... Le transfert idéalisant sur la personne de l'analyste est-il une dégradation du transfert amoureux, comme l'interroge Bernard de La Gorce ?⁸ Apparemment déssexualisé, « il donne le change au transfert amoureux sous le masque d'un renoncement pulsionnel ». S'il a d'abord une fonction positive avant de devenir résistance, qui semble pouvoir être mise au service de la cure, il serait bien plus redoutable dans son maniement et par la voie qu'il ouvre alors à une identification aliénante à la figure du maître.

⁶ Merot P., *Dieu la mère. Trace du maternel dans le religieux*, « Le fil rouge », PUF, 2014.

⁷ Denis P., « Le maternel déifié », *Revue française de psychanalyse*, 2011/5, Vol. 75, pp. 1435-1442.

⁸ de La Gorce B., « Hommage à Modestine », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, « Transfert d'amours », n° 23, 2011, pp. 63-83.

Toutefois, le transfert peut-il se passer des mouvements d'idéalisation et de désidéalisation, dans la mesure où l'idéal dans la cure est aussi un puissant moteur transférentiel ? Peut-on parler d'un transfert idéalisant « bien tempéré », au risque de l'oxymore, tant l'idéal s'oppose à la tempérance et à la modération ? À condition aussi qu'il ne rencontre pas l'immobilisation narcissique de l'analyste dans une autre identification à la figure du maître. La proximité de l'idéal du moi avec le moi idéal vient parfois réduire, voire abolir l'écart entre l'objet et le moi, entre le moi et son idéal. La toute-puissance narcissique est retrouvée, où *his Majesty the Baby*, est son propre idéal. Il n'y a alors plus d'écart avec le substitut de la perfection narcissique, qu'est l'idéal du moi⁹. Cette « déchirure que l'homme cherchera toujours à abolir » s'origine dans l'inévitable moment où l'enfant merveilleux en vient à déchoir du trône. S'il faut se méfier du transfert idéalisant, c'est plutôt de celui de l'analyste sur une théorie idéalisée, voire fétichisée. Je rappelle ici le mot de Fédida, qui parlait de « réaction théorique négative »¹⁰.

Le titre « violence de l'idéal » suggère davantage la violence pulsionnelle et la source profonde d'un idéal qui se voudrait détaché du ça dans ses aspirations. L'étymologie latine donne pour sens premier à l'idéal : « ce qui n'a d'existence que dans l'idée, dans l'esprit » (*Le Littré*). Les définitions données par Buffon (1758) et par Senancour (1799) mettent l'accent sur « les perfections que l'esprit peut concevoir, indépendamment de la réalité » (pulsionnelle, pourrait-on rajouter) et sur un « assemblage abstrait de perfections spirituelles et esthétiques »... soit une conception de l'idéal qui se tient bien loin du corps et de ses pulsions. L'expression « violence de l'idéal » n'est pas tant destinée à jeter la pierre à l'idéal lui-même, comme s'il venait faire tâche dans l'or pur de la psychanalyse et que nous pouvions prétendre nous en passer, qu'à en rappeler son intrication profonde avec un pulsionnel indomptable, avec les « bas fonds » du sexuel. Ce « reste de terre » comme le rappelle Françoise Neau¹¹, reprenant l'expression goethéenne relevée par Freud du « résidu terrestre » et dont le noyau est constitué par les fonctions sexuelles et excrémentielles, est source de honte car loin de la pureté de l'idéal. Or la réalité est bien là : nous naissons tous *inter faeces et urinam*. Pourtant ce reste de terre honteux est bien ce qui nous fait vivants et constitue en même temps l'attracteur de celui de l'analyste, un noyau commun rattaché au sexuel, qui fait que nous sommes pour ainsi dire *lestés*.

⁹ Freud S. (1914), « Pour introduire le narcissisme », *OCF-P, 1913-1914*, tome. XII, Paris, PUF, 2005, p. 237.

¹⁰ Expression de P. Fédida reprise dans l'argument du séminaire « L'idéal dans la cure », par F. Laurent et J. Malosto.

¹¹ Neau F., « Un reste de terre, ou « Pour qui te prends-tu ? », in F. Dargent et F. Neau, *La honte. Ecouter l'impossible à dire*, PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2017, pp. 55-76.

Laissons-nous maintenant glisser de l'idole à l'icône et nous voilà devant l'image. C'est le moment de dire deux mots à propos de l'affiche qui illustre notre journée. Devant la difficulté de figurer la violence de l'idéal, nous avons préféré l'art abstrait au figuratif. Mais il faut que je vous raconte quelle désillusion nous avons rencontrée. À l'origine de cette affiche, un tableau de Mark Rothko nous avait mis d'accord : le n°12, de 1954. Quelle ne fut pas notre déception quand nous nous vîmes refuser les droits de reproduction par les successeurs de Rothko, au motif que nous avons modifié l'œuvre ! Nous avons donc appris qu'il n'était autorisé aucune bordure - encore moins une mise en abîme du tableau dans le tableau - et aucune surimpression. On peut en convenir, en effet mais il nous a semblé que nous avions là commis un sacrilège en dénaturant le tableau sacré, l'image de l'œuvre, comme si nous l'avions souillée. Ce refus peut être pris comme un violent retour de l'idéal. Ironie de l'histoire ou retour de bâton, nous n'avons eu d'autre choix que de composer à partir de l'inspiration de l'œuvre de Rothko, ce peintre au destin si tragique et dont le travail tendait vers l'effacement de soi et de l'objet dans la couleur.

Dans *Spleen et idéal*, Baudelaire figure avec *L'Albatros* l'homme déchiré entre l'aspiration à l'élévation et l'attraction de la chute et de la déchéance, où le « prince des nuées » finit « Exilé sur le sol au milieu des huées »¹². Le poème qui lui fait suite et contre-point, intitulé *Élévation*, montre une aspiration de l'âme vers un idéal tenu le plus éloigné possible de tout « reste de terre » : « *Par-delà le soleil, par delà les éthers / Par delà les confins des sphères étoilées / Mon esprit, tu te meus avec agilité / [...] Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides / Vas te purifier dans l'air supérieur* »¹³. Mais la chute guette celui qui comme Icare s'est trop élevé dans les hauteurs pour atteindre les dieux. Je cite encore le « poète maudit », dans *Les Plaintes d'un Icare* : « *Quant à moi, mes bras sont rompus / Pour avoir étreint des nuées / [...] Et brûlé par l'amour du beau / Je n'aurai pas l'honneur sublime / De donner mon nom à l'abîme / Qui me servira de tombeau.* »¹⁴

Je termine sur cette image baudelairienne saisissante de l'abîme qui devient le tombeau d'Icare et qui me permet de faire le lien avec la pensée de Jean-Claude Rolland qui relie l'image, l'idéal et la mélancolie et dont l'intervention constituera le deuxième temps fort de la journée, intitulée « L'image est la substance de l'idéal ». Ce sont les déplacements transférentiels des mouvements d'idéalisation dans le vif de l'expérience analytique que vont nous exposer à présent les intervenants de ce premier temps : François Royer, pour

¹² Baudelaire C., « Spleen et idéal » (1861), *Les Fleurs du Mal*, « Poésie », Gallimard, 1972, p. 36.

¹³ *Ibid.*, p. 37.

¹⁴ Baudelaire C., « Nouvelles fleurs du mal » (1868), *Les Fleurs du Mal*, *op. cit.*, p. 221.

commencer, nous parlera d'une résistance idéale, et ensuite Patricia Attigui questionnera le destin des messages séductifs entre idéal et croyance.

Une Résistance idéale

François Royer

« Car notre Moïse ne bondira pas. »
Freud

L'idéal procède de l'idée de la représentation abstraite d'une chose donnée. De ce fait, il a un caractère extrêmement général : toute idée contient son idéal. Mais l'idéal est aussi une version particulière de cette chose représentée, à la fois parfaite et inatteignable, par définition. Il y a là une nécessité logique, un besoin pour la pensée de pouvoir se référer à des concepts, des idéals. Les mots ne sont-ils pas des idéals de ce qu'ils désignent ? Nécessité logique incontournable, l'idéal est aussi une source de tension : on tend vers lui sans jamais l'atteindre comme l'asymptote tend vers zéro à l'infini, pour reprendre la métaphore de Pierre Fédida¹. Tension à double face, d'emblée, puisqu'en tant que telle elle est motrice, dynamique, mais qu'étant inatteignable, elle est aussi toujours frustrante.

En psychanalyse, on retrouve les caractéristiques de l'idéalité dans l'objet de la pulsion. En effet, l'objet est un idéal perdu dès son origine et les objets qui viendront l'incarner dans la réalité ne le feront que par contingence. Et l'écart qui persiste toujours entre *un* objet et *l'*objet sera toujours et moteur et frustrant.

Cette quête perpétuelle de l'objet idéal peut, dès lors, apparaître comme le moteur de toute quête. Nos mythologies ne seraient pleines que de héros en quête de leur objet idéal. Cela est peut-être vrai mais alors il nous faudra revenir sur la nature profonde de l'objet. Car, à trop tirer les choses du côté objectal de l'objet, nous risquerions d'oublier la confrontation à la mort que toute grande quête suppose. Nathalie Zaltzman ne s'y est pas trompée en proposant une pulsion anarchiste² pour rendre compte de ce qui pousse l'Homme à des expériences-limites. La confrontation à la mort serait parfois la seule manière de déjouer une libido trop débordante.

Cependant, il y a un lieu où l'idéal n'a pas cours : c'est le jeu. Le jeu des enfants, celui que Winnicott a défini comme « l'aire des phénomènes transitionnels »³. Dans ce lieu si important pour le développement psychique, Winnicott nous dit que « la question n'a pas à être posée ». Quelle question ? Savoir si ceci est à toi ou à moi, savoir si cela est dedans ou dehors, et, j'ajouterai : savoir si ceci est conforme à l'idéal ou non. Dans l'aire des phénomènes transitionnels, il n'y a pas de jugement sur la conformité à l'idéal parce que l'enfant incarne tout simplement son idéal. Qu'il soit indien ou *cow-boy*, chevalier ou princesse, l'enfant ne se pose pas la question de le faire bien ou mal. Ce qui l'intéresse, c'est d'abolir provisoirement les frontières de la réalité pour pouvoir être ce personnage et vivre son aventure. L'expérience de cette illusion me paraît être la base d'un idéal promoteur plutôt que tyrannique.

Dans l'œuvre freudienne, l'apparition de l'« Idéal du moi » date de 1914 et de l'introduction du narcissisme⁴. Ce texte comporte une somme de considérations très importantes concernant l'idéal. Freud y postule d'abord l'existence d'un stade antérieur à celui de l'investissement d'objet. À ce stade, toute la libido est tournée vers

1. Fédida P., « L'asymptotique », dans *Idéaux*, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 27, Idéaux, printemps 1983.

2. Zaltzman N., « La pulsion anarchiste », *De la guérison psychanalytique*, coll. « Épîtres », PUF, 1998.

3. Winnicott D. (1971), « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », *Jeu et réalité*, l'espace potentiel, NRF, Gallimard, 1975.

4. Freud S., « Pour introduire le narcissisme », *OCF XII*, PUF.

le moi, c'est pourquoi il l'appelle narcissisme. Il pose la question de savoir pourquoi la libido « sort des frontières du narcissisme et investit (...) des objets »⁵ et postule l'existence d'un seuil d'investissement narcissique minimal. La libido se tourne vers l'objet « lorsque l'investissement du moi en libido a dépassé une certaine mesure »⁶. La relation d'objet ne trouve sa stabilité qu'à s'appuyer sur un socle d'investissement narcissique suffisant. Notons également que, si la libido ne peut stagner indéfiniment dans le narcissisme, c'est parce qu'elle y deviendrait mortifère. La captation narcissique immobile conduit à la mort. Nous le savons depuis le mythe car Narcisse en est mort.

Dans ce texte, Freud décrit également les deux types de choix d'objets possibles : choix d'objet par étayage ou choix d'objet narcissique. « L'être humain a deux objets sexuels originels : lui-même et la femme qui lui donne ses soins ». Le choix d'objet par étayage consiste à rechercher un objet correspondant à « la femme qui donne les soins » à l'enfant. Il y a donc « transfert du narcissisme sur l'objet sexuel ». Dans le cas du choix d'objet narcissique, c'est la personne propre qui reste l'objet sexuel et il ne s'agit pas tant d'aimer que d'être aimé. Selon ce type narcissique, « on aime : ce que l'on est soi-même ; ce que l'on a été ; ce que l'on voudrait être ; ou encore, la personne qui a été une partie du propre soi ».

Je reprends : selon le choix d'objet narcissique, on aime « ce que l'on voudrait être », c'est-à-dire son idéal du moi. Le fonctionnement narcissique consiste à investir comme objet son propre idéal. On voit se dessiner l'emprise que l'idéal exercera sur le moi dans ce mode narcissique.

Dernière remarque, cette réflexion conduit Freud à supposer l'existence d'une partie du moi dont la tâche serait d'évaluer les performances du moi. Je le cite : « Il ne serait pas étonnant que nous finissions par trouver une instance psychique particulière qui remplisse la tâche de veiller à ce que soit assurée la satisfaction narcissique provenant de l'idéal du moi. »⁷ En somme, les bases de l'idéal sont jetées : premièrement, son enracinement fondamental dans le narcissisme⁸ ; deuxièmement, son fonctionnement interne organisé par une instance particulière qui évalue et juge le reste du moi.

Dans la cure d'Antoine, l'idéal s'est manifesté sous bien des formes. Pour commencer, je voudrais évoquer une image qui date du début de la cure. Il s'agit d'une photo prise aux États-Unis, il y a des années, lors d'un séjour d'études sur la côte ouest. Amateur de photo, Antoine avait programmé une excursion « à la minute près » me racontait-il car il voulait saisir le lever du soleil sur ces paysages grandioses et en réaliser une photographie parfaite. Tout s'était déroulé selon ses plans. « La lumière, l'exposition, c'était parfait, exactement comme je l'avais voulu. »

Ce récit ramena à ma mémoire une autre photo, également ancienne, également prise dans l'ouest américain. Cette photo-là, par contre, était un coucher de soleil. Nous avons voyagé longtemps en voiture dans ces immensités perdues. Les paysages désertiques défilaient au ralenti le long de routes infinies, rappelant les paysages indiens imaginaires qui peuplèrent mon enfance d'aventures héroïques. Mais, à *Monument Valley*, il n'y avait plus d'indiens. Les « sauvages »⁹, comme on les appelait à l'époque, ont tous été exterminés au nom de la civilisation américaine. Étrangement donc, la photo qui me revenait en mémoire en écoutant Antoine n'était pas une photo idéale mais une photo nostalgique. Elle me rappelait un monde disparu et, avec lui, les jeux et les rêves de l'enfance.

5. *Ibid.*, p. 229.

6. *Ibid.*, p. 229.

7. *Ibid.*, p. 238.

8. « Ce que l'homme projette devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance, où il était lui-même son propre idéal. » Freud, « Pour introduire le narcissisme », *OCF* XII, p. 237.

9. Mac Carthy C., *Méridien de sang*, éditions Point.

Durant la période 1914-1915, Freud travaillait également à son essai sur la mélancolie. *Deuil et mélancolie* était achevé au printemps 1915 et fut publié en 1917. L'idée centrale de l'article est que, dans cette affection, la haine éprouvée à l'égard d'un objet perdu est retournée contre le sujet, contre son moi propre, à la suite d'une identification du moi à l'objet perdu. Cette construction métapsychologique nouvelle permet à Freud d'expliquer le tableau clinique de la mélancolie en l'opposant à celui du deuil.

Si nous reprenons ses éléments un par un, nous avons : 1/ une perte ou une déception touchant l'objet ; 2/ une identification du moi à cet objet ; 3/ une partie du moi, instance particulière exerçant des fonctions morales, qui juge et condamne le moi identifié à l'objet perdu. Nous sommes exactement dans la situation d'une attaque haineuse des instances idéales contre le moi. Et la condition métapsychologique de cette attaque est l'identification narcissique du moi à l'objet : le choix d'objet narcissique. De nouveau, le narcissisme est au cœur d'une revendication idéale violente exercée contre le moi. La métapsychologie de la mélancolie est une forme radicale, prototypique, de la violence de l'idéal.

Antoine a très vite mis en avant son idéal comme étant ce qui l'empêchait de devenir vraiment adulte. Malgré une profession à responsabilité, il se sentait toujours « comme un petit garçon ». « Je n'arrive pas à faire les choses, me disait-il. J'attends toujours la dernière minute. Si je n'y arrive pas, c'est parce que mes standards sont trop élevés ». Ses « standards ». Était-ce ainsi qu'il désignait son idéal du moi ? Le mot « standard » peut désigner aussi bien une moyenne, une valeur standard, qu'un modèle ou un exemple. « Des standards élevés » rend compte de cette polysémie. À l'origine, le standard était un étendard utilisé pour la guerre. Les « standards élevés » étaient peut-être l'idéal du moi brandi en étendard.

Si ses standards étaient si élevés, me disait-il, c'était du fait de ses origines. Issu d'une famille bourgeoise, il me parlait de son grand-père et de sa réussite. Grandes demeures et belles voitures. Être à la hauteur du grand-père était donc un premier standard. Son grand-père emmenait sa mère, la plus belle jeune femme de la ville, pour de longues promenades en voiture décapotable. Une scène, qui pourrait être américaine. Un homme mûr conduisant une belle décapotable. À ses côtés, une très jolie jeune femme. Scène éternelle. Le *road movie* est la mise en mouvement de l'éternité narcissique. Le mouvement est toujours le même, un déplacement sans passé ni futur, sans projet autre que lui-même. La scène n'avait pas d'âge. Que montrait-elle ? L'amour œdipien entre une fille et son père, un couple œdipien pris dans un mouvement éternel. Lieu imaginaire d'un bonheur perdu. Lieu aussi d'une excitation sexuelle inconsciente dont témoignait son angoisse récurrente d'accident de voiture.

Pour Antoine, l'homme présenté comme modèle n'était pas son père mais son grand-père maternel, rival du père dans le fantasme de la mère. Être à la hauteur de ce grand-père signifiait désormais dépasser le père dans le cœur de la mère. L'idéalisation du grand-père donnait forme au désir œdipien. En comparaison, Antoine parlait de son père comme d'un homme sans panache, un homme prudent et raisonnable. Cependant, son grand-père fit faillite et ne fut sauvé de la ruine que grâce à sa riche épouse.

La dimension première de l'idéal était narcissique mais une logique œdipienne se dessinait à présent. Comment s'articule l'idéal dans cette logique ?

Freud est revenu à de nombreuses reprises sur la formation des instances idéales, en particulier dans *Le moi et le ça* et dans *Les nouvelles conférences*. La topique nouvelle est constituée du moi, du ça et du surmoi. Dans ces écrits, surmoi et idéal du moi ne sont pas encore différenciés. Le surmoi est une formation résultant du déclin du complexe d'œdipe. Un basculement a eu lieu : les relations de l'enfant aux parents ont été remplacées par des identifications. Il s'agit d'un processus complexe au cours duquel « les quatre tendances de l'Œdipe s'assembleront de telle sorte qu'il en découle une identification au père et une identification à la mère »¹⁰. Ainsi, se forme-t-il « un précipité dans le moi », que Freud nomme « idéal du moi ou sur-moi »¹¹.

10. Freud S., « Le moi et le ça », *OCF XVI*, PUF, p. 277.

11. *Ibid.*, p. 277.

Ce précipité a la particularité d'avoir été formé avec sa propre énergie. En effet, pour refouler le complexe d'Œdipe, le moi infantile a « emprunté au père la force nécessaire » en un « acte extraordinairement lourd de conséquences » car « le surmoi conservera le caractère du père »¹². Soulignons que « le caractère du père » est une expression très large. Il ne s'agit pas seulement du caractère donné d'un père donné. Car l'identification se fait non seulement au père comme modèle mais aussi au surmoi du père et, de surmoi en surmoi, elle remonte jusqu'au meurtre du père de la horde primitive¹³. Après avoir commis ce meurtre, les fils ont dû renoncer à en renouveler la violence pour ne pas s'entre-tuer. Le surmoi contient ce premier renoncement originaire à la violence meurtrière. Il s'agit de choisir entre s'entre-tuer ou instaurer une loi qui permette la vie collective, c'est-à-dire la survie de l'espèce. Cependant, la pulsion d'agression réprimée au-dehors n'a pas disparu. Elle a été retournée vers l'intérieur. Et « il est remarquable que plus l'être humain restreint son agression vers l'extérieur, plus il devient sévère, donc agressif dans son idéal du moi »¹⁴. Le renoncement au meurtre est un acte violent en ce qu'il requiert de contre-investissement pulsionnel.

On trouve une belle illustration de la dureté de ce renoncement dans « Le Moïse de Michel Ange »¹⁵ dont Freud a renversé l'interprétation. Selon lui, le *Moïse* sculpté par Michel-Ange ne s'apprête pas à bondir pour punir son peuple adorant une idole, comme cela avait été proposé par de nombreux critiques. Au contraire, Moïse se contient. Au prix d'un effort violent, il réprime sa pulsion haineuse afin de revenir à la raison, sentant sous son bras les Tables de la loi et se rappelant son idéal de porter la parole divine au peuple juif. Mais le visage de Moïse est emprunt de douleur. Il exprime l'immense tension que cet effort requiert et, paradoxalement, la violence que s'inflige celui qui veut vaincre sa propre « colère ».

L'interdit surmoïque, ne constitue toutefois que l'un des deux versants de l'idéal. Freud décrit un surmoi à « double visage » car deux injonctions s'y opposent : non seulement « comme le père tu dois être », où l'on reconnaît l'exigence d'un modèle, d'un idéal pour le moi, mais aussi « comme le père tu n'as pas le droit d'être », où l'on voit l'interdit surmoïque qui pèse sur le moi. Le moi est pris entre les crochets d'une tenaille. Un idéal auquel se conformer, d'une part, un surmoi pour interdire, de l'autre. Les « standards élevés » d'Antoine tentaient de répondre à cette contrainte. Être à la hauteur du père sans jamais le dépasser, alors même que le désir œdipien est de prendre sa place et d'être plus fort que lui.

Antoine décrivit longtemps son père comme un homme décevant. Puis, une autre représentation émergea, avec une chronologie assez claire. Le père décevant était celui de son adolescence. Durant son enfance, son père avait été tout à fait différent. Rassurant et fort et aussi protecteur vis-à-vis d'une mère malade et inquiétante. Comment ce père puissant était-il devenu un homme fade et raisonnable ? De quelle déception massive me parlait-il ?

La mère d'Antoine avait été très malade. Dépressive chronique aux colères brutales, elle lui paraissait incontrôlable. Un certain nombre de fantaisies violentes se développèrent en séance, dans lesquelles sa mère mettait gravement en danger son entourage, avec l'arrière plan d'un meurtre possible. Antoine se questionnait toujours sur la réalité de ces scènes. La mère y était terriblement inquiétante, dangereuse voire démoniaque. Une idée incidente me traversa l'esprit : la mère de Norman Bates dans *Psychose* de Hitchcock. (Une idée ou plutôt une image.) Deux « événements » avaient beaucoup marqué Antoine. Sa mère avait fait deux tentatives de suicide durant son enfance. Les deux fois, il l'avait retrouvée comateuse, seule dans son lit, en pleine nuit. Elle avait pris des médicaments. Elle était inconsciente mais respirait bruyamment. Son père était absent. Antoine avait donné l'alerte et sa mère avait pu être sauvée. Qu'il se soit mystérieusement réveillé et qu'il soit entré en pleine nuit dans la chambre de ses parents, Antoine l'attribuait à une action divine. Il y voyait la preuve d'une protection divine qui l'avait choisi pour sauver sa mère.

12. *Ibid.*, p. 277.

13. Freud S., « Totem et tabou », *OCF XI*, PUF.

14. Freud S., « Le moi et le ça », *OCF XVI*, PUF, p. 297.

15. Freud S., « Le Moïse de Michel-Ange », *OCF XII*, PUF.

Le mot *sauver* revenait. C'était le même que celui employé pour sa grand-mère qui sauva jadis son grand-père de la ruine. Cette fantaisie d'être le Sauveur était extrêmement puissante. Il s'imaginait souvent « comme le Christ ». Conviction profonde qui me laissait toujours une impression étrange, un peu dérangeante. Il y avait là une sorte d'incongruité. Comment un homme aussi intelligent, aussi capable de raison, pouvait-il se prendre ainsi pour le Christ ?

Pour l'analyste, cette scène resta longtemps impensable. Les deux tentatives de suicides n'en firent plus qu'une, imprécise. Une seule construction, plutôt fruste, avait émergé : l'idée que la chute du père, le passage du père primitif idéalisé au père banal et décevant, avait été provoquée par la tentative de suicide maternelle. Construction d'ailleurs fortement corroborée par le discours du patient qui accusait son père médecin de n'avoir pas su soigner sa mère. Malgré tous les efforts prodigués – traitements médicamenteux modernes, électrochocs, mais aussi psychanalyse – rien ni personne, n'avait pu guérir sa mère. Le discours du patient se superposant à la construction de l'analyste écrasait d'autant plus la pensée.

La sidération psychique, n'est-ce pas ce qui arrive à Narcisse quand il aperçoit son reflet ?

Cette scène pourrait fonctionner comme celle de Narcisse : un enfant arrêté, figé par un spectacle fascinant, immobile et mortifère. Narcisse a peut-être été autant terrifié que séduit par son reflet. On entend la dimension narcissique à l'œuvre dans la pensée grandiose d'être le Sauveur. Et le suicide aussi est d'essence narcissique.

Dans *Psychose*, le film d'Hitchcock, plusieurs versions se succèdent concernant la mère. Au début du film, on l'entend parler à Norman, son fils, et on l'aperçoit à contre-jour à la fenêtre. Puis le shérif révèle qu'en réalité elle est morte depuis 10 ans. Elle a commis un double meurtre. En apprenant qu'il avait une liaison, elle a empoisonné son amant avant de se suicider avec le même poison. Norman a retrouvé les deux corps couchés côte à côte dans le lit conjugal, morts.

Comme pour Norman Bates, la découverte de sa mère suicidée fut d'abord, pour Antoine, la découverte de son corps endormi, comateux, dans le lit des parents. Mais la mère d'Antoine, fort heureusement, n'était pas morte. Elle était dans un état certainement très bizarre pour un petit garçon : comateuse et respirant bruyamment. Autre différence de taille : elle était seule. Pas d'amant, pas de père. Que s'était-il passé ?

Des années après sa première évocation, la scène du suicide maternel se remit en mouvement. Cela se produisit après un long détour au cours duquel il fut beaucoup question de politique, ce qui n'est pas sans rapport avec le renoncement au meurtre. Antoine est un homme que la politique passionne et il me parlait souvent du président de la République. Le Président en question s'était fait élire sur le slogan d'un Président « normal ». Un Président qui se défendait d'incarner une figure idéale et qui faisait de sa normalité le gage d'un pouvoir proche du peuple. Ce Président fut pour Antoine l'objet d'une haine intense et continue. Tout, dans sa politique, était désastreux et cette politique allait conduire le pays à la ruine. Ses critiques étaient argumentées, détaillées et récurrentes. La dimension d'un transfert latéral paraissait évidente, d'autant que le Président portait le même prénom que l'analyste. Cette occurrence donna parfois lieu à des formulations où la violence s'exprimait clairement, à peine dissimulée par la latéralisation. Il aurait suffi de changer un nom pour que la passion haineuse exprimée au grand jour s'adresse directement à l'analyste. Il aurait suffi d'un lapsus mais cela ne se produisit pas.

À cette époque, j'interprétais ce phénomène essentiellement à partir du complexe d'Œdipe. Le président de la République me semblait être une image paternelle. L'hostilité à son égard devait relever de la rivalité avec le père, d'une part et de l'amour homosexuel envers ce père, d'autre part. *A posteriori*, il me semble que je ne percevais pas complètement l'intensité du courant haineux, ni le processus d'idéalisation à l'œuvre. Car la défense consistait en un double mouvement : montrer la haine qui l'animait et, en même temps, protéger l'analyste de ses effets destructeurs. Comme le précise Catherine Chabert¹⁶, le transfert latéral a une fonction

16. Chabert C., « L'inconstance dans *Idéal, déception, fictions* », *Annuel de l'APF*, Idéal. Déception. Fictions, PUF, 2011.

économique. Il protège la cure de mouvements passionnels trop intenses et permet ainsi le maintien de l'idéalisation.

Ainsi, l'analyste fut longtemps « protégé » par le transfert latéral. Il n'était pas directement aux prises avec la haine du patient. Par contre, il ressentait fortement ses mouvements affectifs : son angoisse, sa tristesse, sa souffrance. Les anglais disent « *to be concerned* » pour exprimer cette sollicitude inquiète qui était la mienne. J'étais concerné par l'inquiétude qu'il amenait jour après jour en séance. Une inquiétude pourtant peu rationnelle au regard de sa situation dans la réalité.

Entrait peut-être en jeu dans le transfert une autre figure paternelle, ni idéalisée, ni rabaisée mais touchée et inquiète. Il me parlait de ce père qui s'était montré patient et protecteur malgré les années d'échecs universitaires et la dépression. Ce père qui avait été un rempart contre l'angoisse générée par sa mère et à qui il ne pouvait pas en vouloir.

L'interprétation du transfert en termes œdipiens ne fut pas sans effets mais la force de la répétition me laissait penser que quelque chose n'était pas entendu. L'idée incidente concernant la mère de Norman Bates survint à cette période. Elle mobilisa la scène du suicide maternel dont le dégel s'accompagna d'une forte activité de pensée. Une activité de construction dans toute la dimension hallucinatoire que Freud lui donne¹⁷. Là où, pendant longtemps, une seule image de la scène s'était imposée, fruste et froide, soudain mes pensées se bousculaient. L'enfant face au lit parental me semblait assister à un coït. Les rôles de la mère et sa confusion devenaient des signes de sa jouissance. Mais non, l'absence du père invalidait l'hypothèse d'un coït, à moins que celui-ci ne vienne de se produire et que le père ait disparu après. Avait-il été éliminé par la mère ? Une autre hypothèse, encore plus troublante, était que l'élimination du père ne fût le résultat du désir inconscient de l'enfant. L'enfant avait fait disparaître son père par des pensées magiques et sa mère lui était offerte. Les vœux œdipiens du garçon se trouvaient réalisés au-delà de toute espérance, dans un triomphe mégalomane des plus angoissants...

« La scène fait masse et le travail de l'analyste consiste à la découper, à la morceler, à reprendre morceau par morceau (...) ce qui est immobile »¹⁸, nous dit Edmundo Gómez Mango. Et l'écoute de l'analyste « disperse et dissocie ». Car ce n'est que dans « la décomposition, la défaite du souvenir, que les traces mnésiques peuvent être devinées ou construites. »

Cette activité psychique se fit par bribes involontaires. Elle ne procédait pas d'une réflexion organisée ni choisie. Activité interne de l'analyste, elle ne donna pas directement lieu à des interprétations mais elle transforma l'écoute, laissant entendre la peur profonde de cette mère. L'enfant triomphant, sauveur de la mère laissait place à un enfant pris d'effroi face à une mère mourante et jouissante. L'idéalisation apparaissait dans sa fonction de défense contre le risque d'effondrement. Le renversement en triomphe de l'angoisse majeure face à la mère sidérante avait été une mesure de survie psychique. Elle fût vraisemblablement encouragée par l'entourage qui félicita le petit garçon après coup, manière de se défaire un peu de la culpabilité de l'avoir laissé seul, à deux reprises, dans un tel danger. Mais ce que l'urgence de l'effolement psychique avait noué, ce lien passionnel à la mère, allait constituer un nœud bien solide et bien difficile à défaire. La résistance œuvrait précisément à maintenir ce lien, à le protéger de la déliaison. Passion cachée, ce lien particulier à la mère allait désormais se manifester sous la forme d'une identification.

L'identification d'Antoine à sa mère était tout à fait étonnante. Elle passait d'abord par la maladie. Comme elle, il était malade, dépressif, angoissé et perpétuellement insatisfait et encore plus insatisfait d'être comme elle. Il manifestait parfois le même caractère irascible qu'il lui reprochait. Mais, à la différence de sa mère, il percevait ce caractère comme « mauvais » et il luttait contre. Ou, d'autres fois, il le justifiait à travers de longues argumentations génétiques. En l'écouter, j'ai souvent eu le sentiment qu'il portait littéralement sa

17. Freud S., « Constructions dans l'analyse », *OCF XX*, p. 72.

18. Gómez Mango E., *L'enfant aux rats : une scène infantile dans La mort enfant*, Gallimard.

mère en lui. C'est cela, sans doute, qui me fit penser à Norman Bates. La mère, comme chez Norman, continuait à vivre dans le patient à travers une identification.

À la fin de *Psychose*, on apprend que Norman n'a pas trouvé le corps de sa mère suicidée. Norman a tué sa mère. Il les a empoisonnés, elle et son amant. Ensuite, il a récupéré son corps, l'a empaillé et a continué à la faire vivre. Le moi de Norman est occupé par deux êtres entre lesquels la lutte fait rage, nous apprend finalement le psychiatre qui a entendu Norman. Et c'est le moi maternel qui gagne : il s'impose dans l'esprit de Norman. Que s'est-il passé d'un point de vue métapsychologique ? Serait-ce « l'ombre de l'objet » qui aurait ainsi dévoré le moi de Norman ?

À la différence de la mélancolie, l'identification est d'abord partielle pour Norman. Son moi propre est maintenu pendant longtemps, même s'il finit par être absorbé. On a donc un tableau de personnalité multiple, plus que de mélancolie. Nicolas Abraham et Maria Torok ont décrit l'incorporation¹⁹ comme un fantasme dans lequel l'objet est mis à l'intérieur, avalé plutôt que digéré. Ils opposent ce fantasme à l'introjection qui suppose un processus et un deuil. L'incorporation est une manière de garder l'objet en soi plutôt que d'en faire le deuil. Norman semble effectivement avoir incorporé sa mère mais, avec elle, il a aussi incorporé le conflit violent qui les lie et ce conflit est tellement actif qu'il finit par avoir raison de son propre moi.

Ici, ce qu'il manque, c'est la *déssexualisation* qu'opère habituellement le processus identificatoire. Entre Norman et sa mère, point de déssexualisation, au contraire ! C'est ce qui justifie, à mon avis, la référence à la mélancolie. Car sa différence majeure d'avec le deuil concerne précisément la déssexualisation : le deuil est un processus progressif qui déssexualise la relation d'objet « fragment par fragment »²⁰ alors que l'identification mélancolique est massive et non-déssexualisante. Dans la mélancolie, la passion pour l'objet reste intacte et l'identification narcissique du moi à l'objet est un leurre qui dissimule cette passion. Passion dévorante au sens propre, pour Norman, qui y laisse son moi.

Antoine n'avait pas tué sa mère. Mais sa présence permanente en lui, par voie d'identification, signalait la persistance d'une activité fantasmatique continue. Excitation aliénante le laissant sans repos.

La haine déplacée dans le transfert latéral revint dans l'analyse au moment où la scène suicidaire se transformait. La déliaison opérait enfin dans cette zone tenue longtemps immobile. À cette période, des changements professionnels avaient amené Antoine à remettre en question le coût de l'analyse et à s'interroger sur ses effets. Certaines mesures prises par le président de la République allaient lui être défavorables. Il concevait ces mesures comme un plan machiavélique destiné à en finir avec sa profession. Et, puisqu'il en était ainsi, il entendait que tout son entourage, y compris son analyste, contribue financièrement à ses difficultés. Il multiplia les demandes d'aménagements du cadre dans ce sens. L'ancienne demande d'aide financière faite au père se renouvelait envers l'analyste mais je n'y accédai pas. Refus autant que refusé. Il s'agissait de maintenir le cadre de travail que nous nous étions donné, afin qu'il produise ses effets. La colère ne tarda pas à se tourner vers l'analyste et, avec la frustration – *Versagung* –, la déception explosa massivement. L'analyse ne l'avait pas guéri. Ni son angoisse, ni sa tendance à procrastiner, ni sa peur des conflits n'avaient cessé. Et cette colère qui s'emparait à présent de lui était insupportable.

La colère avait été l'affect initial du transfert, celui qui l'avait amené à l'analyse. Colère féroce, meurtrière, comme celle du *Moïse* de Michel-Ange. Sa réintégration dans le transfert fut un moment capital. Longtemps adressée à un père décevant, elle parlait maintenant aussi d'une mère incurable, terrifiante et fascinante. Car il était avec elle quand il se sentait « encore un petit garçon », pétrifié par le fantasme d'un nouveau suicide qui pourrait, cette fois-ci, avoir une issue fatale. Il guettait ses moindres changements d'humeur. Et, à chaque fois, il la sauvait encore et toujours. Mais, au delà de ces figures retrouvées, ou plutôt reconstruites, la haine s'adressait bien entendu à l'analyste horriblement décevant. Toutes ces années et tout cet argent dépensés pour

19. Abraham N. et Torok M., « Deuil ou mélancolie, introjecter incorporer », *L'écorce et le noyau*, Flammarion.

20. Freud S., « Répéter, remémorer, parler », *La technique psychanalytique*, PUF, p. 110.

en être toujours là, en proie à la même fureur. Comme il me l'avait affirmé, il était donc vraiment incurable. Il faudrait continuer l'analyse « éternellement ».

Si la déception permettait l'émergence de la haine, elle alimentait du même coup la résistance. Car Antoine considérait que l'analyse de sa mère avait été un échec et il n'envisageait pas d'autre fin pour la sienne. En étant malade, il maintenait le lien identificatoire à sa mère et il répétait l'impuissance de son père à la guérir. Et surtout, désormais, celle de son analyste. « Ça ne passait pas ». Or, si « ça ne passe pas », c'est bien que « ça n'a aucune raison de passer » souligne André Beetschen²¹ car « c'est même là sa manière, au ça, de résister dans l'analyse ». Résistance massive à renoncer à la fascination. Mère idéale et fascinante mais aussi, à travers elle, reflet grandiose de lui-même en Sauveur : la dimension narcissique du choix d'objet et l'identification narcissique primaire se trouvaient là conjuguées. « La répétition est bien cette tentative, (...) d'une satisfaction sans reste, ajoute André Beetschen, (...) témoin de la détresse devant laquelle le sujet s'est trouvé (...) face à l'excitation pulsionnelle, la résistance du ça tente de l'assurer (...) dans l'incessante profération d'un *non* ».

Pour Antoine, non à sortir de la terreur infantile, au point culminant de l'angoisse et de la jouissance.

21. Beetschen A., « Une patience déliée », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n°34, *L'attente*, automne 1986, p. 75.

Une connaissance énigmatique

Patricia Attigui

« Christ ! Ô Christ, éternel voleur des énergies,... »
Arthur Rimbaud¹

Pour Freud, les poètes, les écrivains sont nos maîtres, car ils nous parlent de quelque chose qui ne nous est pas encore accessible. C'est avec *René* de François-René de Chateaubriand que j'aborderai les tourments induits par la violence de l'idéal religieux. Dans ce récit paru en 1802, plus ou moins auto-fictif, centré sur la tentation incestueuse entre frère et sœur, je retrouverai un écho des propos tenus par une jeune femme en début de cure, venue m'exposer les secrets de « passions si longtemps indéterminées »² qui la conduisirent, comme à des funérailles, à vouloir prendre le voile.

Le récit poétique de Chateaubriand nous permettra de repérer ce qui menaçait pareillement ma patiente : « Cependant Amélie n'avait point encore prononcé ses vœux ; et pour mourir au monde, il fallait qu'elle passât à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre ; on étend sur elle un drap mortuaire ;... Le prêtre, le livre à la main, commence l'Office des morts ; de jeunes vierges le continuent. Ô joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles ! »³

À l'actif de l'axe idéal et de son processus : l'idéalisation s'adjoint, dans cette évocation littéraire, la sublimation. Toutes deux, dans la théorie freudienne, ont destin lié avec l'identification. Mais si voisins que soient leurs processus, ces deux notions sont à différencier. L'idéalisation, quant à elle, travaille dans le sens de l'exaltation psychique de l'objet et met en scène la cruauté du surmoi, issu d'une identification paternelle. Le décor est planté : l'idéal serait marqué de cruauté parce que la composante érotique n'aurait plus, « après la sublimation, la force de lier la totalité de la destruction qui s'y adjoignait ». ⁴ Cette force devenue libre, se manifestera alors, nous dit Freud, « par une tendance à l'agression et à la destruction ». ⁵

La voie clinique rendra intelligibles les motifs inconscients à teneur hautement conflictuelle, travestis, chez cette patiente, en croyances inattaquables. L'idéal de pureté venu se conjuguer aux interdits religieux, des contenus psychiques enclavés qui la maintenaient dans une incompréhension absolue, en panne d'historisation, l'amènent à me parler de sa lutte incessante contre ses angoisses de s'enlacer à Dieu, d'entrer dans les ordres et d'être enfin l'Épouse (entendons : de Jésus Christ). Elle voit dans son désir terrifié de prendre le voile, son symptôme majeur. Au cours des premières séances, saisie par quelque chose de très puissant qui menace de l'étouffer, elle ira jusqu'à réellement hurler sa terreur, tout en proclamant sa ferveur, dans une simultanéité paradoxale, telle Amélie, la sœur du René de Chateaubriand.

Comment l'idéal religieux qui semble vouloir contenir une sorte de fièvre ardente, fait-il alors effraction dans le cadre analytique ?

1. Rimbaud A. (1871), « Les premières communions », *Poésies complètes*, Le livre de poche, Paris, 1984, p. 80.

2. de Chateaubriand F.-R. (1802), *René*, Pocket, Paris, 1996, p. 125.

3. *Ibid.*, p. 123.

4. Freud S. (1923), « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1972, p. 228.

5. Freud S. (1923), « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1972, p. 228.

Nous serons ici guidés par des rêves qui lui permettront de se débarrasser (je cite Freud) « comme d'un vêtement de toute sa moralité si péniblement acquise »⁶, car « ce déshabillage moral »⁷ pourtant sans danger, est le seul « susceptible de nous renseigner sur la régression de notre vie affective vers l'une des phases d'évolution antérieures. »⁸ Le rêve et le travail qu'il implique, ne nous engage-t-il pas à prendre conscience de ce qui maintient, chez tout psychanalyste, l'idéal d'une pureté de l'analyse, cet « or pur » que Freud s'attacha à défendre face au « vil plomb » de la psychothérapie ? Ce modèle idéal de l'analyse des processus inconscients trouvera pourtant sa limite dans la cure par l'incarnation du transfert, cet intrus avec lequel l'analyste doit composer. À quoi nous ajouterons la question du transfert que tout analyste ne peut pas ne pas établir sur l'institution analytique à laquelle il appartient et sur la figure du père fondateur de la psychanalyse. Ici s'impose un écart réflexif, tant l'idéalisation vient s'y déployer, fût-elle contrebalancée dans une certaine mesure par l'expérience de la cure et du transfert *stricto sensu*.

Mais revenons à cette cure et écoutons d'abord ce que les rêves ont à nous dire : « *J'ai rêvé d'une femme ayant une grosse poitrine, elle a un homme derrière elle qui la presse. J'ai aussi rêvé d'une jeune fille à qui on ôte sa féminité. Elle est nue dans une geôle dont le plafond s'abaisse jusqu'à l'écraser.* » Quelques semaines passent, puis elle apporte une nouvelle série de rêves qu'il me faut bien entendre comme réalisation hallucinatoire de désir, derrière laquelle l'inscription d'une trace traumatique devient plus manifeste : « *Une jeune fille se laisse séduire par une créature virile monstrueuse. Une boule lui est alors lâchée dans la bouche, puis elle part chercher secours chez un couple. À son retour tout a disparu.* » D'autres, en rafales : « *J'ai rêvé d'un frère et d'une sœur siamoise. Pour que la fille vive, il fallait tuer le frère. Aussi ai-je rêvé que le bébé de ma sœur était mort.* » Soumise à l'écoute de ces rêves qui envahissent les début de la cure, je me demande jusqu'où elle souhaite me conduire avec cette imagerie presque naïve. « *Je viens vous voir, me dit-elle, parce que je suis hantée par des idées de vocation religieuse. Je ressens de grandes angoisses qui me poussent à rejeter ces désirs d'enfermement. Je songe à ces cinq années passées auprès d'un groupe de religieux traditionnalistes auxquels je n'ai jamais osé dire ma réticence vis-à-vis de la vocation. Après avoir consulté un prêtre, celui-ci sans hésiter a jugé que mes difficultés étaient d'ordre psychologique et que la psychanalyse pourrait m'aider à y voir plus clair... Ceci dit, ma conviction religieuse est très forte et il n'est bien sûr pas question de remettre cela en cause ici !* »

L'horizon analytique se trouvait tout à coup borné par une sorte d'impératif catégorique d'essence surmoïque. Je restais pourtant frappée par la présence du corps, dans ses rêves, comme trace venue corrompre une indiscutable idéalisation et fournissant peut-être ce que Rosolato appelait : « signifiant de démarcation »⁹ encore énigmatique. Si le travail analytique a une pertinence, c'est qu'il permet de renouer dans le transfert avec la reviviscence du message qui « agit comme un corps étranger interne »¹⁰ et nous aide à déceler ce qui était resté pour le sujet lui-même à l'état de message simplement inscrit, en attente de traduction.

Y voir plus clair...

Comment être le « devin », qui dans une telle affaire, où la marge de manœuvre est bien étroite, saura guider cet autre pour l'heure aveuglé ? Et de quel aveuglement peut-il bien s'agir ? Paradoxalement, l'analyste n'est-il pas toujours en position de croire comme à une vérité première ce que lui disent ses patients ? Pourtant, il lui

6. Freud S. (1915), « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1972, p. 249.

7. *Ibid.*

8. *Id.*

9. Rosolato G. (1985), *Éléments de l'interprétation*, Gallimard. Selon cet auteur, le signifiant de démarcation se constitue à partir de « traits qui composent toute représentation distincte du langage verbal : visuelle, auditive, olfactive, de contact (gustatif ou cutané), *intero* et proprioceptive, motrice. »

10. Laplanche J. (2003), « Trois acceptions du mot « inconscient » dans le cadre de la théorie de la séduction généralisée », *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien*, 2000-2006, PUF, 2007, p. 200.

appartient de laisser aussi jouer en lui une certaine liberté, afin que cessent progressivement d'être incompatibles, en l'occurrence, croyance et désir de changement. Avec ce bloc granitique de la croyance et cet idéal religieux qui fait violence, l'analyste est confronté à de l'indiscutable, érigé en résistance majeure.

Sans chercher à recourir à des outils qui me permettraient de remettre en cause une telle construction, je préfère me laisser projeter avec la patiente sur la scène du transfert, où d'emblée elle tente bien évidemment de m'instituer comme *sujet supposé-savoir* : « Dîtes-moi... » Mais la tâche de l'analyste n'est-elle pas de déjouer les pièges tendus par une telle demande ? Dans ce pas à pas, il faudra donc interroger ce lieu de l'analyse, tel qu'il s'instaure et se confronte à l'enjeu de la cure. Car ici les risques sont nombreux. Le recours à l'analyste comme guide supposé détenir un savoir pourrait, si je n'y prenais garde, figer le transfert en une sorte de nouvelle dévotion qui à son tour deviendrait tout aussi angoissante et refermerait du même coup la perspective de l'inconscient.

Invité à faire retour sur son propre rapport à l'idéal, qu'il s'agisse d'un dogme religieux ou du danger de dérive dogmatique de la théorie freudienne, l'analyste doit pouvoir s'en extraire faute de quoi il resterait sourd à l'énigme inconsciente qui s'offre à son déchiffrement.

L'histoire du mouvement analytique est jalonnée de tensions de ce type. « La psychanalyse, comme les autres entreprises humaines, n'est pas exempte d'un recours aux idéaux, même s'ils sont bien sûr inconscients. »¹¹ Guy Rosolato nous a non seulement donné l'occasion, à maintes reprises, de réenvisager l'histoire de la psychanalyse mais de plus il a finement observé ce qui mène à l'idéal et que d'un néologisme, peut-être un peu baroque, il nomme : « idéaloducte ». Phénomène qui trouvera après 68, dans le champ de la psychanalyse, son point d'incarnation dans la figure sacralisée de Lacan. Rosolato a focalisé son attention sur celle de l'autocrate, du meneur entouré de la garde rapprochée de ses fervents qui, chez les lacaniens, étaient de préférence de distingués normaliens, tout récents fanatiques de Mao, reformatés du côté de chez Lacan. La pensée de Lacan ne peut certainement pas se réduire à cette représentation et nous ne parlerions plus de cette péripétie de la psychanalyse française : le psittacisme de nombre de disciples, si elle n'avait engendré une conception très particulière, où « l'importance prise par le meneur et sa doctrine, et par le maniement spécial du transfert »¹² aura eu des conséquences dévastatrices. Nous ne pouvons cependant ignorer que cet axe « idéaloducte » est « inhérent à toute psychanalyse et lui appartient »¹³, comme le précise encore Rosolato et qu'il peut aboutir à un « complexe de croyance », qui trouve dans le statut autocratique du meneur une incarnation de la figure du père idéalisé.

Freud, cet « hérétique impertinent » tel qu'il se définissait lui-même, montre dans *Totem et tabou*¹⁴ que c'est à la faveur du complexe paternel que la religion, la morale et le sentiment social, acquièrent le statut d'éléments de civilisation. Reliant les hauteurs de la vie psychique à ses soubassements historiques, il considère la religion comme formation d'idéal, substitutive de la nostalgie du père et l'inscrit résolument du côté de l'illusion. « Comparable à une névrose infantile »¹⁵, Freud sait à quel point le besoin de croire est ancré chez l'être humain mais dans une lettre à Fliess, il écrit qu'il ne peut « supporter le mensonge de la rédemption des hommes qui dresse si orgueilleusement sa tête vers le ciel. »¹⁶ Qu'en est-il alors de notre rapport singulier à la fonction de l'idéal, dont le destin est lié à celui du surmoi, tout comme à la notion de choix d'objet narcissique, quand viennent à nous des patients dont le rapport à cette question est déjà totalement verrouillé ? Il s'agit de faire en sorte que le processus analytique ne puisse « cesser de se réinstaurer, ceci jusqu'à la fin,

11. Rosolato G., « La psychanalyse idéaloducte », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°27, *Idéaux*, Gallimard, printemps 1983, p. 34.

12. *Ibid.*, p. 35.

13. *Id.*

14. Freud S. (1912-1913), *Totem et tabou*, Payot, 1971.

15. Freud S. (1927), *L'avenir d'une illusion*, PUF (1971), 1973, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », p. 76.

16. Freud S. (19-09-1901), *La naissance de la psychanalyse*, PUF, 1973, p. 298.

jusqu'au dernier moment de l'analyse. »¹⁷ Voici, me semble-t-il, ce qui est une constante de chaque cure et qui joua ici un rôle particulier.

Si l'injonction de ma patiente : « ...*Pas question de remettre cela (ma conviction religieuse) en cause !* », visait à indiquer pour l'analyste une frontière infranchissable, il me fallait pourtant ouvrir, interroger, autant de processus qui ont pour fins de mettre à mal les convictions de celui qui affirme quelque chose qui peut paraître incroyable : sa croyance. Vouloir restreindre le champ analytique en décrétant qu'il y a des domaines auxquels on ne touchera pas, équivaut à reprendre ce que Freud appelait « *l'interdiction religieuse de penser* »¹⁸. Le processus dans lequel cette patiente tente, à son insu, de m'entraîner, m'indique qu'en regard du dogme dont elle se prévaut, tout savoir est dévalué, à commencer par la psychanalyse. Si je m'y laissais prendre, pourrait alors s'engager un combat de titans où le Père fondateur de la psychanalyse se risquerait en un vain affrontement au Père tout puissant. Nos deux appétits de croyance viendraient se rejoindre en une seule et même formation éminemment religieuse, un « *complexe de croyance* »¹⁹ enrayant définitivement le processus de la cure.

Un Dieu pour un autre

Assez vite, je comprends que ce Dieu dont elle me parle et auquel elle rêve de s'unir, représente bien autre chose et ne peut que renvoyer à la genèse psychique des idées religieuses du côté de l'infantile. « L'impression terrifiante de la détresse infantile (éveil, selon Freud) le besoin d'être protégé – protégé en étant aimé – besoin auquel le père a satisfait ; la reconnaissance que cette détresse dure toute la vie a fait que l'homme s'est cramponné à un père, cette fois plus puissant. »²⁰

Restée hors d'atteinte dans les débuts de la cure, la pulsion finira par émerger. Mais encore faudra-t-il que le cadre même de la cure puisse répondre à ce que Winnicott nommait le *holding* et que le transfert permette la réactualisation de prototypes archaïques pour une remise en jeu de l'originare. C'est aussi par l'instauration du cadre que l'analyste pourra effectuer une sorte de double décentrement, celui de « refuser le savoir mais aussi et surtout (de) se le refuser à lui-même ». ²¹ Ce n'est qu'au prix de ce « *refusement* », comme dit Laplanche, source d'énergie nouvelle qui propulse la cure, qu'il y a une chance de ressusciter l'appétit de savoir infantile tel qu'à son origine il a dû s'exprimer, nous renvoyant immanquablement à la *scène primitive* et à la conception sadique de celle-ci. Rappelons-nous certains contenus de rêves, sortes d'arrêts sur image convoquant plusieurs temporalités, ils sont le vivant témoignage de brefs instants où le désir inconscient peut jouer librement et n'est plus contrôlé par un « moi-vigie ». C'est ainsi que l'analyse s'instaure ou plutôt se réinstaure comme lieu pulsionnel ou de séduction originare, qui permettra de décrypter les premiers messages énigmatiques à teneur idéalisante auxquels cette patiente fut soumise enfant.

L'empire de la passion

Sous l'emprise d'une volonté supérieure qui la forcerait à prendre le voile, se profile, au sens quasi christique du terme, une sorte de passion. Pour Freud, « une partie de ce refoulement des instincts est accomplie par les religions, en tant qu'elles incitent l'individu à offrir en sacrifice à la divinité ses plaisirs instinctifs. »²² La

17. Laplanche J. (1987), *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, PUF, coll. « Quadrige », 1994, p. 152.

18. Freud S. (1927), *L'avenir d'une illusion*, PUF (1971), 1973, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », p. 69. **Nota** : La scolastique médiévale distinguait trois formes de libido : la *libido sentiendi* (selon Saint Augustin), *dominandi*, *sciendi* auxquelles il faudrait ajouter une *Libido credendi*, omise dans la nomenclature, tant la croyance religieuse allait de soi.

19. Rosolato G., « La scission que porte l'incroyable », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 18, *La croyance*, automne 1978, Gallimard, 1993 (NRF).

20. Freud S. (1927), *L'avenir d'une illusion*, PUF (1971), 1973, coll. « Petite Bibliothèque de Psychanalyse », p. 43.

21. Laplanche J. (1987), *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, PUF, coll. « Quadrige », 1994, p. 154.

22. S. Freud (1927), *L'avenir d'une illusion*, PUF (1971), 1973, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », p. 94.

patiente me décrit alors quel type de rapport physique angoissant elle entretient avec ses « *impulsions à la vocation* ». Se consacrer à Dieu devient à l'évidence pour elle synonyme d'enfermement, de mise au tombeau. Elle retrouve ici la geôle de ce rêve où il était question de lui ôter sa féminité. L'air se raréfie, le plafond s'abaisse... comme si l'inconscient revenait en personne, de façon presque hallucinatoire. J'apprends bientôt qu'elle est issue d'une fratrie de cinq enfants et que dans sa famille tout le monde s'entend à merveille. Elle décrit ses parents comme plutôt chaleureux et attentifs. Sa mère est la dernière d'une fratrie de sept enfants dont deux frères et une sœur sont entrés dans les ordres. Lorsque son frère cadet se marie, leur mère regrette qu'il n'ait pas choisi la prêtrise, ce qui ne surprend pas ma patiente. Quant à la lignée paternelle, elle est exempte de cette religiosité massive. Son père, déjà âgé, est souvent évoqué avec beaucoup de tendresse, le ton de sa voix se fait alors très doux : « *Quand nous étions enfants mais il continue encore aujourd'hui, il avait inventé tout un monde, une bulle où chacun avait son nom, sa place, son titre : j'étais la Co-Princesse non pas de vice-versa mais de "Verse-Visa". Nous vivions ensemble dans un pays imaginaire où les choses n'avaient plus les mêmes noms. Maître perspicace des origines bizarres, (je continue de la citer) il m'avait chargée de la généalogie. J'ai hérité de lui ce goût pour la rêverie, je m'y consacre beaucoup. Je peux rester ainsi inerte sur mon lit pendant de longs moments... Dans ces rêveries, je peux fusionner comme je veux, ça c'est du 100 % !* »

Ce qu'elle dit attendre de l'analyse, c'est de pouvoir retrouver les sensations éprouvées à la faveur de ce que l'on pourrait appeler la collusion originaire, telle qu'elle la fantasme, en proie au Père tout puissant et *Maître des origines*... C'est en ce lieu que le sujet, selon Freud, « projette devant lui comme son idéal... le substitut du narcissisme perdu de son enfance ; en ce temps-là, il était lui-même son propre idéal. »²³ Pour se déprendre de ce processus, une plongée est d'abord nécessaire qui ramènera, malgré la régression et le refoulement, l'infantile et le sexuel. Ce travail demande à l'analyste de pouvoir absenter son individualité, fut-ce au prix du silence, pour laisser place à l'archaïque, tout en étant un individu concret à qui de toute évidence l'on s'adresse. L'analyste pourrait alors produire avec son patient une sorte de création idéale, « *enfant fabuleux, être puissant* » que Michel De M'Uzan appelait « *la chimère* »,²⁴ définie comme lieu d'interpénétration des inconscients du patient et de son analyste. Pour cette patiente, la chimère ouvre sur le traumatisme, celui subi à partir de cinq ans et jusqu'à dix, quand chaque soir son frère aîné se livre avec elle à des attouchements sexuels très poussés. J'apprendrai par la suite que ce frère, son aîné de huit ans, a fait de même avec la sœur aînée de la patiente, de façon moins durable et dans l'ignorance familiale – et le déni ? – les plus parfaits. Dans ce qu'elle évoque, tout se passe comme si ces séquences traumatiques étaient enclavées dans le reste du discours. Elle en parle mais sans affects réels. Pour que ce souvenir soit supportable, il doit rester clivé du reste de la personnalité. Pourtant le frère apparaît fréquemment de façon violente dans les rêves et cette évocation, loin de permettre de vider la « poche » traumatique, n'apaise en rien ses angoisses. La perspective freudienne selon laquelle on ne peut se contenter de ce trauma « armé jusques aux dents », me mène à m'interroger : « Peut-être se cache-t-il, derrière la première scène traumatique, le souvenir d'une seconde scène qui répond mieux à nos exigences et dont la reproduction aura plus d'efficacité thérapeutique (...) La scène découverte en premier ne serait-elle qu'un maillon dans l'enchaînement associatif ? .. il doit se cacher derrière elle une expérience antérieure, plus significative... »²⁵ qui, au fil des associations, va nous permettre de relier le souvenir du frère à un autre souvenir encore à découvrir.

La surabondance défensive de la production onirique durant les premières années de la cure, qui d'une certaine façon la dispensait de vivre, s'accompagna de la disparition progressive des angoisses à caractère religieux, pour laisser place à l'obsession d'être homosexuelle. « Je n'ai d'amitié qu'avec des filles, peut-être suis-je

23. Freud S. (1914), « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, PUF, 1969 (1972), p. 98.

24. De M'Uzan M., « La bouche de l'inconscient », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 17, *L'idée de guérison*, printemps 1978, Gallimard (NRF), p. 94.

25. Freud, S. (1896), « L'étiologie de l'hystérie », *Névrose, Psychose et Perversion*, PUF, 1973, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », p. 87.

attirée sexuellement par elles ? » Le silence alors s'impose comme ouverture : derrière la haine éprouvée pour le frère – frère siamois qu'elle avait fait mourir dans un de ses rêves – se dessine un attrait puissant. « J'attendais chaque soir qu'il vienne me retrouver... » Me voici renvoyée à la chaîne associative. Avec le premier maillon se dessine l'angoisse décrite avant tout comme expérience physique de suffocation. Avec le second apparaît la figure du frère, si obsédante qu'elle occultera longtemps une autre scène de séduction.

Quelques expériences antérieures font leur apparition sous forme de souvenirs. Elle raconte la main de son frère posée contre ses fesses nues, ceci sous le regard de l'un de ses autres frères resté muet, elle évoque la mère qui, surprenant la scène, fait comme si elle n'avait rien vu. Elle parle aussi de la pruderie familiale, du corps et de la sexualité sur lesquels il faut faire silence. Tous ces éléments pourraient bien sûr m'amener à prendre son parti, sans pousser plus loin l'interrogation et réduire son propos au récit d'un drame de l'enfance. Cependant, resterait ici entière la question étiologique du vécu sexuel et des processus psychiques encore incapables de devenir conscients, intimement liés à la prégnance de son idéal religieux, présentés dans les débuts de la cure, faisant écho à cet indicible du sexuel dans la famille. Derrière ces constructions idéalisantes et les rationalisations qui s'y rattachent, se dissimulerait l'excitation sexuelle du sujet face à la séduction originaire, excitation transformée en angoisse, parce que non maîtrisée par la compréhension d'alors.²⁶

Puis comme toujours, en pareils cas, l'oreille est accrochée. Elle arrive un jour en me disant qu'elle a vu un film où il était question de relations amoureuses, mais, ajoute-t-elle, « on passait sans cesse d'un sujet à un autre... » À quoi veut-elle me faire passer ? Elle évoque alors son patron qui courtise, me dit-elle, sa collègue. « Il veut la former, la garder pour lui, ceci me fait voir à quel point je suis en dehors du coup ! » Je lui demande alors si cela joue vraiment un rôle au niveau professionnel : « Non, c'est juste qu'il veut me mettre au trottoir. » Le lapsus la trahit qui la fait passer du placard au trottoir. Elle s'interroge sur ce pourquoi de la prostitution. « Quel rapport ? » Oui, en effet, de quel rapport s'agit-il ? Prise à nouveau par la force de ses résistances, elle revient sur la figure du frère comme si la clef de son énigme était là toute trouvée. Mais à toujours vouloir situer le drame du côté de la réalité traumatique, elle finit par occulter la dimension fantasmatique de son histoire. « J'ai tout exploré en moi, bien sûr je sais qu'il me faut sortir du cocon familial, mais Papa est tellement gentil avec moi ! » Et elle ajoute : « C'est comme une chaîne dont je n'arrive pas à me défaire... Ses gestes n'étaient pas déplacés mais je sentais qu'il voulait me garder, comme à seize ans où il me tenait encore longuement serrée dans ses bras. Je crains ses embrassades, ses regards sur ma façon de m'habiller. » Atteignant les rivages obscurcis d'une énigme œdipienne, nous recentrons l'objectif sur le couple parental : elle dit à quel point elle aimerait partager ce qu'ils éprouvent l'un pour l'autre : « être au cœur de leur complicité... Non ! je n'arrive décidément pas à m'asseoir sur cette relation à mon père. » – Vous voulez dire comme sur la main de votre frère ? Riant à ma question elle témoigne par ce rire gêné que nous sommes à nouveau placées sur l'autre scène. « Maintenant, je revois mes parents que j'avais surpris au lit. » Pointant la dimension dépressive de ces évocations, elle dira n'avoir aucune nostalgie de cette période. « Lorsque j'avais ces idées de vocation, s'imposait à moi le visage de mon frère. Je le vois, les yeux injectés de sang, comme ceux de ces loups qui venaient me tirer par les jambes le soir dans mes cauchemars d'enfant. Il a réveillé en moi quelque chose qui était déjà là. Et d'un seul coup, je me revois dans le train avec cette angoisse qui ne me lâchera plus : je vais devenir religieuse ! » Les rêves se multiplient, toujours plus foisonnants, laissant se déclinier à l'infini ses fantasmes, ses désirs de pénétrer l'univers clos de la chambre parentale pour y être enfin l'épouse.

26. Cette histoire ne peut trouver son dénouement hors de la prise en compte de la question essentielle de la passivité qui concerne pour Freud, une des modalités de la vie pulsionnelle, et ne saurait en cela s'opposer à l'activité. Au niveau fantasmatique, toute position passive est inséparable de son opposé. Cependant c'est la passivité qui semble être le processus le plus originaire. Avant de s'identifier à, on est identifié par. Nous savons également que ce qui définira dans un premier temps, la séduction infantile elle-même, c'est le rapport de passivité, celle de l'enfant par rapport à l'adulte. Mais dans un second temps, les études freudiennes laisseront apparaître que l'activité prend le pas sur la passivité. Et Laplanche d'ajouter que : « Dans plus d'un souvenir où le sujet prétend avoir été séduit passivement, on peut montrer qu'il y a, de sa part, une provocation. Qui séduit qui ? Ce n'est pas si évident, et la question risque de se perdre dans les méandres des interactions réciproques, voire en miroir. » (*Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, PUF, 1987, coll. « Quadrige », 1994, p. 110.) Ces possibles retournements pulsionnels ont longuement occupé le site analytique.

Même s'il est impossible de distinguer la vérité de la fiction investie d'affects, reste que la précocité des sensations sexuelles éprouvées pourrait bien occulter pour une bonne part les moments de masturbation infantile²⁷, plus ou moins suscitée par le climat fusionnel familial tissé d'une tendresse parentale excessive²⁸ qu'elle dit ne pas pouvoir quitter.

Au fond de l'œil de son cyclone, satisfaction amoureuse et désir de vengeance se livrent un combat sans merci. Habitée par le désir nostalgique et pervers polymorphe d'un coït parental auquel elle aurait rêvé de participer, elle continuera encore longtemps à masquer la violence de son désir qu'elle « *croit* » visible. Une totale correspondance, une visibilité qui ouvre sur la transparence psychique, un « 100 % » analogue à l'omniscience de Dieu. Cette croyance-là trouverait alors sa source dans l'originnaire, celui de la séduction première dont le mouvement oscille entre les soins prodigués par la mère et l'attentat paternel. La figure du frère dont il faut se venger, viendrait ici en orchestrer la marche. Pour échapper à ce destin, après avoir tenté de reconstituer avec l'analyste un transfert infini, prenant parfois la forme d'une étrange vénération, cette patiente renoncera à l'expiation des péchés non commis, acceptant que le scénario qui la constitue reflète les contradictions de son inconscient.

L'anneau, un fétiche²⁹

Cependant ce ne fut pas sans violence, notamment lorsque le jour de ses fiançailles, ce frère aîné oublie la bague qu'il destinait à sa fiancée ! Ce que voyant il s'empare, avec la complicité de la mère, d'une bague que portait sa sœur. Cherchant à user du maniement subtil d'un scénario pervers de sacrifice, le frère voulait une fois de plus exercer son pouvoir narcissique d'emprise. Malgré sa résistance, elle fut contrainte de donner cette bague devenue *ipso facto* pour son frère un leurre et elle eut beaucoup de mal à la récupérer ensuite. Cette scène montre à quel point, par le maintien d'une illusion, la solution perverse se noue à l'Idéal.

Les débuts de la cure m'avaient inquiétée lorsque j'avais perçu une forme d'idéalisme passionné qui semblait s'ordonner, sous couvert d'hystérie, entre un pôle presque érotomane et ce qu'elle présentait comme « appel » à prendre le voile, ultime protection contre une « criminelle passion »³⁰, pour reprendre l'incestualité à l'œuvre dans le *René* de Chateaubriand. Si je n'avais pris garde à cette dimension passionnelle qui se jouait dans le transfert, de manière certes feutrée, j'aurais fatalement laissé se produire une hémorragie libidinale. L'idéal religieux avec lequel elle se débattait était à la mesure de la défense contre la mécanique perverse et la puissance séductive des messages auxquels elle fut soumise à un très jeune âge, la laissant démunie face à des restes intraduisibles. À l'horizon ultime de l'analyse, ce ne sont plus des certitudes qui auront désormais organisé son avenir, mais de nouvelles figures du doute avec lesquelles elle aura appris à compter.

Épilogue

Si le besoin d'idéal propre à l'être humain vient le protéger de la violence pulsionnelle et de l'agressivité en général, ce récit nous invite à penser l'idéal religieux comme un moyen de contenir les pulsions incestueuses. Mais à l'idéal s'attache aussi une profonde ambivalence car s'il protège de la violence des pulsions, il peut aussi, bien évidemment, dans d'autres cas en légitimer le déchaînement. En m'engageant sur les terres de

27. Cette masturbation qui subsiste dans ses moments de rêveries d'adulte est masquée par l'accusation portée contre le frère d'avoir été séduite par lui.

28. « La pulsion sexuelle, nous le savons, n'est pas éveillée seulement par l'excitation de la zone génitale ; ce que nous appelons tendresse ne pourra manquer d'avoir un jour une répercussion sur la zone génitale. », Freud S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Gallimard (1962), coll. « Idées », 1977, p. 134.

29. Si le fétiche renvoie à l'objet des cultes de sociétés primitives, il est également ici l'objet d'une adoration excessive, et trouve dans son équivalence avec l'idole un reste de pensée magique proportionnel à l'horreur que la « castration » de la femme peut inspirer au pervers.

30. de Chateaubriand F.-R. (1802), *René*, Pocket, 1996, p. 124.

l'idéal, je savais bien qu'il me faudrait avant tout lutter contre moi-même. Freud se demandait au sujet du « métier » d'analyste, non sans une certaine distanciation, où et comment acquérir « cette aptitude idéale »³¹ dont nous avons besoin dans notre métier. Par l'analyse personnelle, qu'il recommandait de reprendre tous les cinq ans... Si nous pouvons admettre, que « dans toute psychanalyse, il y a forcément de l'analyse et de la psychothérapie »³², l'opposition canonique entre un « or pur » de l'analyse et le « vil plomb » de la psychothérapie participe de cet axe « idéaloducte » inhérent au processus lui-même et par conséquent peut en certains cas s'avérer contre-productive. Accepter cette réalité par définition désidéalisante, oblige l'analyste à rester vivant, faillible peut-être, et surtout capable de penser le transfert, pour aller à rebours du « 100 % » narcissique et idéalisant évoqué par cette patiente en début d'analyse. À l'encontre de la sublimation qui est à l'œuvre dans la création artistique, cette idéalisation-là, d'un objet auquel on voudrait sacrifier sa vie, pousse le moi à s'aliéner dans l'identification à des projections idéalisées. Dans le travail de l'analyse, même s'il n'est pas toujours aisé d'en tenir le cap, le moi peut alors espérer être autre chose qu'une « pauvre créature »³³ pour s'affranchir du joug inconscient qui pesait jusqu'alors et déjouer ce qui se présentait comme implacable destin. Envisager la pratique de l'analyse comme inscrite dans le champ d'une dialectique où idéal et désidéalisation auraient à composer l'un avec l'autre, nous mène à reconnaître avec Freud que ce qu'« on ne peut atteindre en volant, il faut y atteindre en boitant... (mais) il est dit dans l'Écriture que boiter n'est pas un péché. »³⁴

31. Freud S. (1937), « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes, II*, 1921-1938, PUF, 1985, p. 264.

32. Laplanche J., « Psychanalyse et psychothérapie », *Psychanalyse et psychothérapie*, ss. la dir. de D. Widlöcher, Paris, Erès, 2008, p. 64.

33. Freud S. (1923), « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1972, p. 230.

34. Freud S. (1920), « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1972, p. 81.

Réunion des analystes en formation
13 octobre 2018

Compte rendu de la réunion avec les analystes en formation

Paule Lurcel

Le 13 octobre 2018, à l'invitation du Comité de l'enseignement et en présence de Leopoldo Bleger, Président de l'APF et d'André Beetschen, Secrétaire scientifique, s'est tenue la réunion annuelle avec les analystes en formation. Les analystes présents étaient plus nombreux que l'an dernier et cette année encore, les discussions entre les participants ont été riches, contradictoires, chacun faisant valoir son point de vue et ses arguments.

Le débat commence par cette interrogation : quelle place l'APF occupe-t-elle dans le débat public sur la psychanalyse ? L'Association a-t-elle une position officielle dans ce débat ?

Le Président, Leopoldo Bleger, rappelle que le premier engagement de l'APF est la formation des psychanalystes, donc la transmission de la psychanalyse. Elle n'a pas vocation à prendre la parole au nom de tous les analystes qui la composent (membres et analystes inscrits à l'Institut de formation). Elle laisse à chacun toute latitude pour intervenir dans ces débats, à titre individuel. Néanmoins, par ses activités scientifique et d'enseignement, l'APF prend part aux débats de société, et cela de deux façons.

D'une part, au sein de l'Association. En effet, peut-on envisager une association de formation, de recherche et d'enseignement totalement coupée de son environnement ? Les thèmes des débats de société traversent ces activités sous la forme de débats qui certainement, impactent sur la formation des psychanalystes et sur la transmission de la psychanalyse. Pour exemple, la journée sur l'autisme, organisée au moment où la place de la psychanalyse était attaquée dans ce domaine. Les réflexions et les débats ouverts en ces occasions participent de la formation des psychanalystes et de la transmission de la psychanalyse. Pour autant, qu'un débat soit ouvert, ne signifie pas qu'une réponse le clôture. Ainsi le savoir psychanalytique réside-t-il dans le vif du questionnement.

D'autre part, les « Activités ouvertes » s'adressent à toute personne intéressée par les débats engagés dans l'Association, psychanalyste ou pas. Ces activités se sont multipliées au long des années, elles donnent la mesure de l'engagement de l'Association pour la psychanalyse. Elles sont organisées à Paris, elles le sont à Lyon, régulièrement, depuis de nombreuses années, elles ont pris place à Nantes depuis l'an dernier et le seront à Bordeaux dès cette année.

Dans la poursuite de ce même objectif, il y a la revue éditée par l'APF. *Le présent de la psychanalyse*. Son premier numéro sortira en 2019. Puis il y a les publications des psychanalystes de l'APF, qui prennent aussi leur place dans le débat public. Selon cette partition, l'APF soutient et maintient une différence entre les activités de recherche et d'enseignement, (avec la caractéristique d'un libre engagement de la part de chacun) et la formation. Ce sont là les deux pôles, voulus comme inaltérables, de la dynamique institutionnelle.

Il convient aussi de rappeler que l'APF fait valoir ses préoccupations quant à la formation, la recherche et l'enseignement de la psychanalyse, par l'intermédiaire du « Groupe de contact » qui réunit les divers groupes et associations de psychanalyse en France dans les discussions avec les pouvoirs publics. Le dossier peut être consulté sur le site de l'Association, à la rubrique « Asso ».

Le second thème abordé prend appui sur l'emploi de l'expression « analystes en formation ». Une dimension dévalorisante est entendue par certains dans son utilisation et elle interroge sur sa nécessité. Le Secrétaire scientifique, André Beetschen, précise que la dénomination exacte est : « analystes inscrits à l'Institut de formation de l'APF ». L'expression incriminée est un raccourci verbal au sein de l'APF et elle soutient la distinction entre ses membres et les analystes qui s'y forment. Cette expression et ce statut de « en formation »

engagent une discussion animée entre les participants autour de la position d'objet ou de sujet que chacun occupe au cours de cette formation et qui s'appuie sur la relation que chacun entretient avec ses idéaux mais aussi avec ceux de l'APF et ceux que chacun lui prête. L'impact du surmoi est à l'honneur. La particularité de l'APF reste dans la libre détermination dans le choix des groupes de travail et des séminaires. La participation des analystes inscrits à l'Institut de formation, aux différents Comités et la possibilité qui leur est donnée de proposer des groupes de travail, donnent une dimension multilatérale à la transmission.

Le manque d'intérêt, de la plupart des analystes inscrit à l'Institut de formation de l'APF, aux activités de l'IPSO peut être compris comme une conséquence des particularités des modalités d'enseignement et de formation de l'Association. La formation ne devrait-elle pas être envisagée comme la traversée de positions transférentielles ? La formation des analystes à l'APF, pourrait-elle être envisagée comme un processus de transformation ? Ou encore, la formation à l'APF ne pourrait-elle être considérée, non comme une transmission verticale, descendante mais comme une transmission multilatérale ?

Les interrogations qui ont occupé ces deux heures de discussion ont mis en perspective le débat social avec la politique de l'enseignement et de la formation des psychanalystes au sein de l'APF. Cette approche a été relayée par celle de l'implication de chaque analyste dans la formation et la transmission de l'analyse, dans l'Association et en dehors de celle-ci. Ceci est bien le reflet des choix d'enseignement pris par l'APF.

Par tous ces aspects – dont nous essayons de restituer sa richesse par ce compte rendu – cette réunion est un moment important de confrontation et de partage entre les analystes (non encore membres) et l'ensemble du Comité de l'enseignement.

Merci de votre présence.

***Conseil, Institut, Comités
et liste des membres de l'APF***

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Claude BARAZER
Vice-Présidentes Olivia TODISCO – Corinne EHRENBURG
Secrétaire général Brigitte EOCHE-DUVAL
Secrétaire scientifique Pascale TOTAIN
Trésorière Gilberte GENSEL
Président sortant Leopoldo BLEGER

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Pascale TOTAIN
François HARTMANN, Bernard de LA GORCE
Serge FRANCO, Catherine MATHA.

COMITÉ DE PUBLICATION DE LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE

Placé sous la responsabilité de Patrick MEROT, il est composé de Viviane ABEL PROT, Claude ARLÈS, Isée BERNATEAU, Dominique BLIN, Solange CARTON, Catherine CHABERT, Jean-H. GUÉGAN, Françoise NEAU, Martin RECA.

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est confiée à Corinne EHRENBURG avec Olivia TODISCO, Églantine MAZOYER, Martine MIKOLAJCZYK, Valérie-Anne QUEUILLE.
Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Brigitte EOCHE-DUVAL avec Wilfried MORICE.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT
Dominique CLERC, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS
Lucile DURMEYER, Brigitte EOCHE-DUVAL, Michel GRIBINSKI
Jean-H. GUÉGAN, Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE,
Jean-Michel LÉVY, Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Raoul MOURY,
Nicole OURY, Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET, Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO
Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER, Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Jacques ANDRÉ
Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURMEYER, Bernard de LA GORCE, Nicole OURY, Jean-Yves TAMET, Dominique SUCHET, Felipe VOTADORO.

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Pascale MICHON RAFFAITIN
Membres ex officio Claude BARAZER, Pascale TOTAIN
Membre représentant du Collège des Titulaires Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER
Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON, Catherine HERBERT, Frédéric de MONT-MARIN,
Catherine PEDEZERT, Véronique RAVASSE.

MEMBRES D'HONNEUR

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière 75005 Paris	
M. Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra – 75001 Paris	01 42 97 48 55
M. Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand 13008 Marseille	04 91 53 41 79
M. Daniel WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques 75014 Paris	01 49 59 26 84

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Louis LANG – Jean LAPLANCHE – J.-B. PONTALIS – Guy ROSOLATO

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau – 75007 Paris	01 47 05 86 02
M. Athanasios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 – Athènes 10676 – Grèce	00302107291993
M. Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin – 75006 Paris	01 45 43 87 69
M. Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine – 75005 Paris	01 55 43 93 14
M. André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet – 69001 Lyon	04 78 28 54 57
M. Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger – 75003 Paris	01 42 77 85 96
Mme Catherine CHABERT	76, rue Charlot – 75003 Paris	01 42 77 27 70
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
M. Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef – 75005 Paris	01 55 43 96 90
M. Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Mme Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée – 44100 Nantes	02 40 69 75 17
		06 86 97 14 11
M. Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette – 75003 Paris	06 76 52 92 69
M. Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau – 44000 Nantes	06 85 92 65 37
M. Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean – 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir – 75011 Paris	01 47 00 51 70
M. Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe – 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins – 75006 Paris	06 72 53 62 25
		01 42 49 31 89
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames – 75017 Paris	01 42 63 09 43
M. Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 10627 Berlin Allemagne	0049 30 755 65 430
Mme Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger – 75016 Paris	01 46 51 55 68
M. Patrick MEROT	13, av. Charles V – 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
	8, rue Lacharrière 75011 Paris	
Mme Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz – 75016 Paris	01 42 30 70 70
M. Raoul MOURY	2, rue Ker Jouanneau 92160 Antony	01 46 83 01 77
Mme Nicole OURY	77, cours du Docteur Long – 69003 Lyon	04 72 33 55 45
M. Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres – 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier – 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	8, rue Lacharrière 75011 Paris	06 23 09 27 81
M. Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière – 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	9, rue du Maine – 75014 Paris	01 40 65 99 00
Mme Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Edouard Jacques – 75014 Paris	01 43 35 11 62
M. Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde – 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg – 75010 Paris	01 42 49 71 42
M. Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet – 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard – 75006 Paris	01 40 51 26 24
M. Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc – 75013 Paris	01 45 85 50 74
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais 75005 Paris	01 43 22 13 36
M. Hervé BALONDRAGE	17, rue Vergniaud 33000 Bordeaux 05 56 44 29 30	
M. Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur – 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus – 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Cécile BLANCHARD JOSSO	6, rue du 11 Novembre 57950 Montigny les Metz	03 87 65 48 39
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars 75007 Paris	01 43 35 46 03
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d'Ainay 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau 75003 Paris	01 42 77 01 95
M. Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
M. Jean BOUSQUET	13, place Dupuy – 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Mme Françoise BRELET FOULARD	5, rue Menou – 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Mme Cécile CAMBADÉLIS SISCO	44, bd Beaumarchais – 75011 Paris	01 43 14 23 72
Mme Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey – 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Mme Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort – 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun – 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Mme Chantal DUCHÈNE GONZÁLEZ	30, passage Charles Dallery – 75011 Paris	07 85 46 42 51
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus – 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Maya EVRARD	45, avenue Bosquet – 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	6, rue Gabriel Marcel Rivière 69002 – Lyon	06 08 71 67 80
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta – 75003 Paris	01 42 76 05 27
M. Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne – 75007 Paris	01.45.51.79.89
M. François HARTMANN	13, passage Saint-Sébastien – 75011 Paris	0142 74 16 86
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre – 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré – 75116 Paris	01 47 04 23 32
M. Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère – 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Mme Françoise LAURENT	17, rue de la République – 69006 Lyon	04 78 28 28 47
Mme Paule LURCEL	24, villa Lourcine BP 50 – 75014 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar – 75012 Paris	01.43.44.58.74
M. Vladimir MARINOV	58, rue de Sully – 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Mme Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangue – 75015 Paris	01 45 31 89 26
M. Frédéric MISSENERD	3, rue de la Durance – 75012 Paris	01 49 28 96 17
M. Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente – 75006 Paris	01 42 77 05 77
M. Kostas NASSIKAS	11, place Raspail – 69007 Lyon	04 78 61 25 00
M. Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH – Londres – UK	00 44 20 7622 0226
M. Philippe QUÉMÉRÉ	69, rue Pascal – 75013 Paris	01 43 36 12 04
Mme Anne ROBERT PARISET	28, rue Desaix – 75015 Paris	01 45 75 40 16
M. Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance – 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Catherine RODIÈRE REIN	111, rue Saint-Antoine – 75011 Paris	01 48 04 57 14
Mme Marie-Christine ROSE	9, rue du Joli Cœur – 54000 Nancy	03.83.98.58.48
Mme Monique SELZ	21, rue Castagnary – 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Pascale TOTAIN	22, rue des Chandeliers – 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
M. Eduardo VERA OCAMPO	4, rue Audran – 75018 Paris	06 83 15 51 23

MEMBRES HONORAIRES

Mme Martine BAUR	500, chemin du Bois – 69140 Rilleux la Pape	06 79 50 98 13
Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie – 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan – 75012 Paris	01 43 40 68 70
M. Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux – 14000 Caen	02 31 50 08 79
Mme Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès – 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Françoise COUCHARD	61, av. du Roule 92200 – Neuilly sur Seine	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	17/19, avenue du Général Leclerc – 75014 Paris	01 43 35 08 69
M. Guy DARCOURT	19, rue Rossini – 06000 Nice	04 93 82 12 59
M. Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils – 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Mme Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d’Arc – 59000 Lille	03 20 52 75 69
M. Roger DOREY	32, boulevard Marbeau – 75116 Paris	01 45 00 58 92
M. Bernard DUCASSE	75, rue de Saint-Genès 33000 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp – 63300 Thiers	
Mme Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse – 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou – 95580 Andilly	01 34 16 12 25
M. Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis – 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
M. Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie – 75012 Paris	06 81 37 18 17
M. Jacques LE DEM	77, chemin des Esses – 69340 St-Didier au Mont d’or	04 78 89 11 50
Mme Élisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 43 31 94 34
M. Henri NORMAND	18, rue Descartes – 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Mme Agnès PAYEN CRAPLET	6, rue de l’Aude – 75014 Paris	01 45 38 50 10
M. Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans – 75006 Paris	01 45 44 64 72
Mme Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. : 01 43 29 85 11
courriel : lapf@orange.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org*